

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY.

HENRI PEYRE	Le destin de la littérature dans le monde actuel	462
Princesse KADRIA HUSSEIN	L'âge d'or de l'Egypte ancienne	486
PIERRE FELINE	Dialogue sur l'art entre un Fran- çais et un Marocain de Fez	511
X TEWFIK EL HAKIM	Journal d'un substitut de cam- pagne	523
YONINA BRISKIN	Odeurs. — Les Mots (Poèmes)	543
DORRYA FAHMY-FIKRY	L'orientalisme en musique au XIXe siècle	546
NOUR EL-AINE	La vendeuse de fromage blanc	551

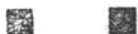
— L'AIR DU MOIS —

Janvier : Image d'un jour et rêve d'une nuit
par Marie Cavadia.

EGYPTE : 5 PIASTRES.

Visiter l'Égypte

*...c'est remonter aux sources
de la première civilisation
humaine.*



*...c'est retrouver dans un
monde rajeuni, un passé
toujours vivant.*



*...c'est admirer les vestiges
d'un art éternel dans le plus
beau des cadres.*

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

La publicité dans les gares
des Chemins de Fer de
l'Etat, dans ses wagons,
et surtout ses publications
vous assurent la meilleure
propagande

Prière de vous adresser au :

**SERVICE DE PUBLICITÉ
CHEMINS DE FER DE L'ETAT
GARE DU CAIRE**

HABITEZ HELIOPOLIS

Cure de grand air
à la lisière du désert

Site le plus beau d'Egypte



NI POUSSIERE - NI MOUSTIQUES
Communications rapides avec le Caire
TOUS LES SPORTS



La Société d'Héliopolis dispose
d'appartements et villas qu'elle
loue à des conditions
très avantageuses



Pour tous renseignements s'adresser :

50 Boulevard Ibrahim Pacha — Le Caire — Téléph: 53665
ou à Héliopolis 28 Boulevard Abbas — Téléph 61298.

Compagnie Centrale d'Éclairage

par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{ie}

Le Caire — Alexandrie

*Force Motrice Electrique à Tarifs
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de
chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ et ELECTRICITE

Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées du
goudron - Naphtaline

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

AUTORISEE PAR DECRET ROYAL DU 30 JANVIER 1929

Capital souscrit . . . L.E. 1.000.000

Capital versé. . . . „ 500.000

Réserves au 30 Juin 1937 : L.E. 33578

*La Banque Belge et Internationale en
Egypte délivre des livrets de Caisse
d'Epargne nominatifs ou au porteur*

S'adresser au CAIRE

45, Rue Kasr-El-Nil

à ALEXANDRIE

10, Rue de Stamboul

La Revue du Caire

LE DESTIN DE LA LITTÉRATURE DANS LE MONDE ACTUEL

La crise qui nous a ébranlés à la fin de l'été dernier nous a laissés tout chancelants encore et comme émerveillés de nous retrouver vivants et tout entiers, dans un monde où l'on peut encore contempler les nuances rosées du soleil couchant, le poids de la palme ondulant sous la brise, les jeux d'une enfance insoucieuse du destin qu'à son insu nous lui forgeons. Ceux qui aiment à épiloguer sur le passé et à spéculer sur ce qui aurait pu être continueront, pendant quelque temps encore, à répartir de leur mieux entre les divers pays d'Europe le lourd fardeau de responsabilité et de honte qui les accable tous. Les plus courageux préféreront tenter leur examen de conscience le plus sévère et s'efforceront de prévenir les catastrophes de l'avenir.

« Nous autres, civilisations, nous savons désormais que nous sommes mortelles », s'écriait, il y a pas mal d'années déjà, Paul Valéry. Un terrible « memento quia pulvis es » accompagne désormais toutes nos méditations sur le monde présent. S'il décourage les plus timorés d'entre nous, cet index menaçant de la mort doit aider les autres à dessiller leurs yeux et à surmonter quelques-uns de leurs maux. Certains peuples s'évertuent à crier sur toutes les longueurs d'ondes que tout va pour le mieux dans leur jardin d'Eden hérissé de canons et tout résonnant des ullements disciplinés de chérubins armés de

pelles. Ceux qui prisent encore les vertus d'une sagesse à la fois critique et constructive veulent plutôt discerner et révéler les torts accumulés par nos prédécesseurs, aggravés par nous-mêmes.

Un monde et une civilisation sont peut-être en train de périr sous nos yeux. Mais un autre monde déjà, au XVIII^e siècle, avait vu disparaître sa douceur de vivre et ses raisons d'exister ; héroïquement, il avait accepté de mourir pour mieux renaître. Il s'était vengé de son propre déclin en proclamant la doctrine, naïve sans doute, mais généreuse, du progrès nécessaire, ou, au début du XIX^e siècle, en échafaudant les doctrines messianiques d'une ambitieuse philosophie de l'histoire qui voulait, du passé, extraire la vision et la loi d'un avenir meilleur. Un vent d'apocalypse effarée souffle au contraire sur notre époque. La ruine totale de notre civilisation est devenue un thème banal de conversations de salon, bien propre à faire courir un frisson apeuré sur les épaules savamment dénudées de nos voisins de table, ennuyés de nos regards sans désir et blasées sur nos insipides taquineries. Tout bourgeois, pour tromper les heures d'attente chez son dentiste ou pour décourager l'éloquence effilée de son coiffeur, feuillette quelque journal illustré où cinq mille avions fondent sur une population de scaphandriers flairant, du groin de leur masque à gaz, les bouches de métro ou d'égout où ils voudraient s'engloutir. Depuis trente ans, les prophètes de notre siècle nous claironnent l'approche d'un nouveau Moyen-Age, — sans cathédrales et sans chevalerie, apparemment. L'angoisse politique collective remplace aujourd'hui, dans beaucoup d'esprits, l'angoisse religieuse qui tourmentait naguère les âmes inquiètes de leur salut individuel. Il serait vain et égoïste de vouloir totalement s'en abstraire. La littérature qui ne serait que jeu et broderie de souriantes arabesques tend à disparaître ou, comme chez J. Giraudoux, à se parer d'allusions subtiles aux modernes guerres de Troie ou aux fatalités eschyléennes qui accablent nos Electres contemporaines.

Car la littérature reste le plus fidèle miroir de l'âme d'un peuple. Elle est, dans ses meilleures réussites, le fait de tempéraments inquiets ou révoltés, d'esprits lucides ou de sensibilités nerveuses, qui décèlent les maux du présent et les fléaux menaçants de l'avenir avec plus d'acuité que l'homme d'affaires ou l'économiste, acharnés à croire que

l'année en cours ressemblera par définition à la pénultième année. Comment la littérature récente envisage-t-elle la perspective de nos catastrophes et s'efforce-t-elle de nous arracher à notre aveuglement ? Quel rôle s'assigne-t-elle à elle-même dans ce monde en voie de disparition et peut-être dans ce monde en gestation où il nous est donné de nous ébattre pour quelques saisons en enfer ?

Quelques livres récents, parus en divers pays d'Europe, nous paraissent poser avec acuité ce double et grave problème. Ils sont dus à des hommes qui ont réfléchi, qui parfois ont souffert, et qui refusent de séparer la littérature de la vie, la culture de l'état présent, politique, économique et moral, du monde. La plupart de ces écrivains ont poussé un cri d'alarme auquel nous ne pouvons plus rester sourds. Par delà les statistiques et le matérialisme historique ou raciste, c'est à l'âme ou à l'esprit qu'ils s'en prennent, à la baisse des valeurs morales que ces termes symbolisent. « En vérité, lorsque je m'interroge, écrit Paul Valéry, je ne trouve pas de limite dans ma pensée au développement de cette méditation sur le mépris croissant de l'esprit. » (1)



Jamais le mot d'ELITE n'a été plus galvaudé que de nos jours. Tout lecteur de poésie hermétique, toute fillette qui passe une heure hebdomadairement à étudier la cravate, le mouvement des lèvres et le hérissément des cheveux de son conférencier favori, toute matrone qui, solidement abonnée aux premiers rangs de l'orchestre, clôt énigmati-

(1) Citons, au premier rang de ces livres, le débat de l'Institut de Coopération Intellectuelle de juillet 1937 sur le « Destin prochain des Lettres », où on lira en particulier les communications de Paul Valéry, G. Duhamel, Jules Romains, H. Focillon, Ch. Morgan, Gilbert Murray, J. Boyer, Taha Hussein, Ugo Ojetti, G. Opresco, G. de Reynold et S. de Madariaga. Georges Duhamel a développé plus longuement ses idées sur la crise actuelle du livre dans sa « Défense des Lettres » (Mercure, 1937). — En Angleterre, les mêmes préoccupations agitent un E.M. Forster (voir son « Credo », dans le « London Mercury » de septembre 1938), une Virginia Woolf qui, dans un ouvrage récent, « Three Guineas » (Hogarth Press,

quement les paupières en rythmant de sa jambe gainée de soie le concert à la mode, se croient et se disent de l'élite. « La première condition pour être de l'élite est de ne pas se dire de l'élite », nous avertit cependant l'un des plus libres esprits de notre temps, André Suarès.

Cette soi-disant élite est, de plus en plus, composée de suiveurs, incapables de donner le ton en quoi que ce soit, et joyeuse d'emboîter le pas derrière ses chefs de protocole. Elle se pâmera devant les films de Charlot ou les dessins animés de Walt Disney, parce que l'opinion unanime lui enjoint d'admettre comme un axiome le génie de ces mimes, et quiconque se contente de croire à leur talent serait aussitôt honni ; elle dansera le Lambeth Walk avec le sérieux extatique de jeunes recrues répétant les gestes du garde à vous, la main à la couture de la cuisse ; elle croira à la grandeur de Georges Simenon, parce que certains critiques, en pantoufles au coin de leur feu, croient rafraîchir leur imagination en dévorant ces romans d'aventures dénués de style. Nos « happy few » d'aujourd'hui aiment à se confondre avec les snobs ; et, selon une étymologie probablement fantaisiste, parce que trop tentante pour être vraie, le snob est l'homme « sine nobilitate », le simple bourgeois inscrit, sous cette désignation, sur les vieilles listes de recensement anglaises.

Or l'expérience de deux siècles de démocratisation de l'Europe nous apprend que jamais une élite n'est plus nécessaire que sous les régimes démocratiques. L'élite qui serait aristocratie héréditaire, caste fermée de fonctionnaires, mandarinat assoupi contemplant ses boutons de cristal, n'est qu'une minorité vite desséchée, privée de sève ou de sources de rajeunissement. Le problème le plus

1938), a finement exposé la position de la femme d'aujourd'hui devant l'angoissant problème de la guerre, et un Aldous Huxley qui, de sceptique et analyste proustien parcourant le monde avec le sourire désabusé de « Jesting Pilate », s'est mué soudain en champion véhément d'une nouvelle foi pacifiste teintée de bouddhisme (« Ends and Means »). — Il faudrait lire encore : en Suisse, les articles de Gonzague de Reynold, « Où va l'Europe ? » parus dans la « Revue Universelle » de Septembre 1938 et la belle méditation que Ramuz adresse à ses compatriotes du Valais dans « Besoin de Grandeur » (Grasset, 1938) ; en allemand, sinon en Allemagne, le livre d'Ernst Erich Noth traduit chez Grasset

impérieux que doivent résoudre les pays modernes est de savoir « extraire le diamant des foules impures » et, du sein de la démocratie, recruter perpétuellement de nouvelles classes dirigeantes. Le XIXe siècle, en France, y avait réussi : le XXe siècle aura-t-il encore une masse de paysans, d'ouvriers, d'artisans relativement assez large pour pouvoir opérer ce délicat triage ? et cette élite saura-t-elle, sans se figer dans la conservation stagnante, sans se complaire à une nostalgie bougonne des âges révolus, conserver le sens du passé et utiliser les données du passé en vue de l'avenir ?

Le maintien de cette élite est aujourd'hui rendu difficile par l'avènement au pouvoir de celui qu'Ortega y Gasset appelle « l'homme-masse ». C'est le fait qui commande l'histoire actuelle de l'Europe. Le philosophe espagnol ne prend point le mot dans un sens social, mais moral. La masse c'est l'homme moyen, et non pas forcément les « masses ouvrières ». L'homme-masse est celui qui, se sentant comme tout le monde, n'en éprouve nul malaise et ose même s'en proclamer fier. C'est le médiocre content de soi, espèce qui pullule aujourd'hui, et la seule pour laquelle on doive charitablement souhaiter que le Justicier divin maintiendra les tortures de l'enfer. L'homme d'élite est au contraire, selon la définition du même penseur, « non pas le prétentieux qui se croit supérieur aux autres, mais bien celui qui est plus exigeant pour lui que pour les autres ». L'élite qui fait le plus cruellement défaut à l'Europe d'aujourd'hui n'est donc point la haute bourgeoisie conformiste et parfois pharisienne, si souvent apeurée et prête à abdiquer devant les complexités déroutantes de situations nouvelles ; c'est le groupe de chefs chez qui force de caractère et intelligence s'équilibreraient, sévè-

sous le titre « L'Homme contre le Partisan » (1938) et les étranges peintures d'Odon de Norvath, « Jeunesse sans Dieu » qu'a publiées « La Revue de Paris » en Octobre - Novembre 1938 ; en Italie, la courageuse défense de la liberté de pensée qu'a présentée Croce dans la « Storia come pensiero e come azione » ; enfin, le livre qu'a écrit, dans l'isolement de son exil en Hollande, le meilleur penseur de l'Espagne contemporaine, Jose Ortega y Gasset, « Rebelion de las Masas » (traduit en français chez Stock, en 1937) et précédé de quelques pages remarquables destinées au public français, « Prefacio para Franceses ».

res pour eux-mêmes, et toujours désireux de vaincre de nouvelles difficultés pour assurer leur perfectionnement intérieur. Cette élite n'aurait point de privilèges, mais des devoirs seulement. « Vivre à son gré est plébéien » a prononcé le grand bourgeois de Weimar qu'était Goethe ; « le noble aspire à l'ordre et à la loi. »

Il est clair que notre époque aspire secrètement à obéir, à un dictateur, à un ministre muni de pleins pouvoirs, à un chef de cellule ou à un délégué de syndicat. Les tyranneaux sont légion, et non pas seulement dans nos démocraties, mais, à l'ombre du tyran principal et tolérés par lui, dans les dictatures également. Il n'est pas moins clair que bien des peuples, et principalement le peuple français, souffrent amèrement de ne pouvoir respecter davantage ceux qui les gouvernent. Mais nous ne voulons obéir qu'à bon escient, c'est-à-dire à une élite qui en soit une, difficile pour elle-même, avant qu'elle puisse exiger des autres un sacrifice. Et nous souhaitons chez cette élite le minimum de dignité, qui lui permettra de mépriser la démagogie et la vulgarité, d'élever la masse vers elle au lieu de se mettre elle-même au niveau de la masse. Cette élite existe en France : cela est indiscutable, si ce n'est toujours apparent. Une haute intellectualité caractérise encore nos milieux d'ingénieurs, de militaires, d'hommes d'affaires, de prêtres, de magistrats. Cette élite, dit-on, est intelligente et n'est guère que cela. Ce ne serait déjà point si méprisable ; et quelques modifications apportées à l'organisation de notre enseignement suffiraient sans doute à accroître, aux dépens de l'esprit critique parfois trop défiant de soi-même et de l'avenir, les qualités de vision imaginative et d'élan énergique auxquelles notre éducation n'accorde pas aujourd'hui le crédit qu'il faudrait. Il restera à combler le fossé qui s'est creusé, dans les dernières dizaines d'années, entre cette élite, trop souvent inemployée ou peu écoutée, et la politique ; à permettre à l'intelligence d'intervenir davantage dans le gouvernement du pays.



Le second mal, fort grave, dont souffre notre époque est le culte excessif et quasi infantile de la JEUNESSE

auquel, en littérature et, dans bien des pays, dans la vie réelle, nous nous sommes adonnés depuis la guerre. Chroniqueurs et journalistes, gouvernants et penseurs, chefs de parti et princes de l'Église, tous se sont penchés avec sollicitude sur « les jeunes », pour essayer, par eux, de discerner ce que promettait l'avenir et, sans doute, de se survivre quelques années dans la mémoire de cette prochaine postérité. Ce fut là, de la part de l'après-guerre, désir louable de rajeunissement, volonté de renier les erreurs d'une Europe couverte de ruines, et de faire foi à l'enthousiasme impatient, sans lequel rien de grand ne se fonde.

Pourtant, cette jeunesse nous a déçus. Elle a atteint la trentaine, presque la quarantaine, et elle s'est vite rangée, résignée aux mêmes compromissions, aux mêmes lâchetés que ses devanciers. Les partis politiques de jeunes, les cénacles littéraires ou les groupes philosophique de moins de trente ans ou de quarante ans se sont révélés inféconds. On les a écoutés un moment, adules même, mais la conduite des affaires et la direction spirituelle du pays leur ont échappé. Mieux aurait valu faire comprendre à cette magnifique jeunesse qui traversa, meurtrie et confiante, le grand massacre, ou qui grandit, pendant la guerre, privée de maîtres, que les vertus de la jeunesse ne sont grandes que si elles mûrissent et persistent sous la sagesse plus sereine ou plus sceptique de l'âge mûr. La fougue de notre jeunesse de l'après-guerre n'a été souvent qu'arrivisme et impatience à bousculer des aînés confortablement nantis : il a suffi que ces aînés leur fissent place à côté d'eux pour qu'aussitôt s'évanouît la belle illusion qui leur avait fait croire à la mission toute particulière que leur aurait dévolue la Providence. C'est désormais au tour des hommes de quarante ans à se cramponner aux situations et aux dignités, à se raidir contre l'éternelle goujaterie des jeunes de vingt-cinq ans qui partent, l'injure aux lèvres et l'envie au cœur, pour leur « chasse du matin ».

L'adoration de la jeunesse est en vérité la plus paresseuse des attitudes. Elle n'est rien moins, dans un pays, que l'abdication la plus vile de la part de ceux qui ne sont plus jeunes, qui renoncent à améliorer le sort d'un monde dont ils reprovent les bassesses, et s'en remettent à leurs successeurs du soin de réparer les fautes qu'ils accumulent. Or, les problèmes qui se posent au-

jourd'hui sont trop angoissants pour que nous puissions livrer leur solution hypothétique à une génération dont rien ne nous assure qu'elle sera plus éclairée ou plus sage que nous. C'est à nous, sans plus tarder, à conserver ou à recréer en nous la jeunesse d'esprit et d'imagination qui nous permettra de comprendre ce monde déconcertant où nous vivons et de verser quelque baume sur ses plaies gangrenées. Les adolescents d'aujourd'hui ne mépriseront que ceux d'entre nous qui auront démissionné devant leur tâche et les auront couverts d'éloges hypocrites, comme ils réprouveraient secrètement des parents trop indulgents envers eux, béats d'admiration devant la première cigarette de leur fils ou la première fredaine amoureuse de leur fille. On sait combien tout grand-père aime, avant de dire adieu à la vie, à se pâmer devant les zézalements de l'enfance. Il n'est pas de marque plus sûre de l'infantilisme sénile de notre époque que ces tonneaux d'encens que plusieurs pays d'Europe ont cru bon de brûler devant leur jeunesse en uniformes. Ne sont-ce point les femmes usées, et peut-être les nations mûres, qui s'éprennent de l'adolescence, de sa chair fraîche et de sa brutalité maladroite ? Les vraies jeunes femmes, sûres de la longue vie qui s'étend devant elles, et les nations que nulle avidité goulue ne presse, ne dédaignent point l'œil du vieillard « où l'on voit de la lumière » ; vierges sages, elles prennent volontiers pour époux symbolique l'homme mûr qui les révélera avec une douce violence à elles-mêmes.

Notre siècle qui, en plusieurs pays, a érigé en dogme politique le culte de la jeunesse où se recrutaient les partisans intéressés d'un ordre nouvellement établi, se prépare de terribles déconvenues. Cette jeunesse ne manquera pas de s'apercevoir, un jour, qu'on s'est honteusement servi d'elle. On a fait appel à son besoin d'héroïsme, dont Claudel nous avait avertis dès longtemps qu'il était la marque de cet âge généreux, encore inapte au plaisir et prêt à se contenter d'un hâtif repas d'étudiants, pour s'enivrer d'idées et se repaître d'inquiétude. On lui a présenté de ces vérités toutes carrées, taillées en « slogans » par la tâche de quelque ministre de la Propagande. On l'a embrigadée dans ce coude à coude dont elle ressent le besoin pendant les années amères de solitude adolescente et de timidité malade. On l'a

abreuvée d'une haine imposée. Mais l'a-t-on, ce faisant, vraiment comprise ?

C'est de logique implacable et de justice, c'est de pureté aussi et de générosité, et c'est, par dessus tout, d'amour que la vraie jeunesse a soif, une fois franchies les cahoteuses étapes de l'adolescence. On l'en a sevrée, et sa colère, le jour où elle s'apercevra qu'on l'a trompée, peut être terrible. Jeunes filles déguisées en amazones enlaidies, saluant en chœur et creusant, sac au dos, leur tranchée, se diront un jour, comme dans l'étrange récit d'Odon de Norvath, qu'elles aussi voudraient être belles, parées, aimées pour autre chose que pour les futurs soldats qu'on leur demande de confectionner en série pour la patrie. Jeunes gens élevés dans la conviction que tout, hors de leurs frontières, n'est que désordre et injuste misère, finiront bien par ouvrir les yeux. Un plan de trois ou de cinq ans est sans doute un idéal louable; mais, pour le réaliser, doit-on perdre de vue que les rêves de beauté et d'amour, la poésie, le tourment de l'infini ou la nostalgie d'une présence immanente et divine, sont des sentiments et des besoins autrement profonds, et déracinables seulement en apparence, dans ces êtres qui découvrent la vie ?



Peu de générations, dans l'histoire de l'Europe moderne, auront été, autant que la nôtre, tourmentées d'un profond BESOIN DE CROIRE. Et rarement ce besoin de croire aura été aussi mal satisfait par les religions traditionnelles, ou par les pseudo-religions dont le pullulement caractérise notre époque.

Le milieu du XIXe siècle, avec Auguste Comte, Littré, Taine, Renan, avait cru pouvoir prophétiser l'agonie du christianisme et l'irréligion de l'avenir. Non sans noblesse ni sans audace, il avait voulu proposer aux hommes une nouvelle morale, belle et sévère dans son indépendance à l'égard de tous les dogmes. Toute notre démocratie laïque reposait sur la conviction, généreuse et chimérique, que l'homme pouvait trouver en lui seul sa loi et que, par la clarté de son intelligence dégrossie à l'école primaire, sa sagesse native renforcée par la lectu-

re de quelques journaux, il serait désormais à même de s'imposer des devoirs sans abuser de ses droits.

Le rêve trop ambitieux ne s'est réalisé qu'en partie. A de trop nombreuses reprises, nous avons éprouvé que faire appel à la raison ne suffit pas pour encourager les hommes dans la voie ardue du sacrifice. Des notions aussi abstraites — et palpables — que la nécessité de payer de plus lourds impôts ou de travailler davantage pour servir une cause supérieure et mal entrevue, émeuvent difficilement le paysan, l'ouvrier ou le bourgeois. Le dévouement à un intérêt général qui n'est nullement la somme des intérêts particuliers, qui est même le contraire de chacun de ces intérêts pris séparément, est difficile à obtenir — même et surtout du peuple qui se dit le plus cartésien de la terre. L'ingrate vérité demande à être enveloppée du papier doré du mensonge. Ce sont ces mensonges, souvent bienfaisants, que nous décorons aujourd'hui du beau titre de mystiques. Notre siècle abonde en tentatives pour laïciser et profaner la mystique. Il a canalisé la grande force que peut être l'enthousiasme religieux, pour la détourner vers des fins bien peu religieuses, ou vers une pseudo-religion : sang, race, patrie, idolâtrie d'un chef ou étrange messianisme d'un peuple qui veut supplanter Israël comme nouveau peuple élu.

« Le même homme », écrit Ernst Erich Noth, « qui croyait se libérer en abjurant sa religion, accepte sans autre examen de renoncer, en faveur des pseudo-religions infiniment plus exigeantes, ... à son bonheur terrestre, à sa liberté, à sa dignité personnelle ; lui qui était fier de ne plus croire à l'existence d'un paradis, il s'engage à croire fermement qu'on peut dès demain en réaliser un ici, sur terre, et il est prêt à exterminer par le fer et par le feu les adversaires de cette croyance. »

Chez plusieurs peuples de l'Europe, quelques hommes ont compris quel prodigieux besoin de croire agitait les masses modernes et que le christianisme, très fort aujourd'hui dans la bourgeoisie naguère dévouée à Voltaire et à Monsieur Homais, ne constituait plus pour les ouvriers et les paysans la puissance indiscutée de jadis. Le pauvre ou le travailleur se méfieront, désormais, des bien-pensants trop directement intéressés à leur présenter la vie comme une vallée de larmes. Ils ne se contente-

ront plus de la promesse d'une autre vie, où les derniers seront les premiers, et les injustices d'ici-bas enfin redressées. C'est ici même et sans tarder qu'il exige son droit au travail et son droit au loisir. En flattant quelque peu ceux qui se croyaient les déshérités de ce monde, et avec de la démagogie bruyamment claironnée, on leur a donc proposé une religion nouvelle. Cette religion, marxiste ou nationale-socialiste, fournira le travailleur en formules, en sujets de réflexion imposée et d'admiration dirigée. Elle vise à remplacer l'ancienne foi personnelle par un fanatisme autrement intransigeant, puisque le fidèle de ces nationalismes modernes doit offrir joyeusement sa chair, son âme et sa vie, sur le moindre signe de tête du Moloch auquel il obéit, « perinde ac cadaver ».

Ces pseudo-religions régnantes aujourd'hui ne sont d'ailleurs pas dépourvues de grandeur : leur prestige, sans cela, ne serait pas compréhensible. Dans l'un des meilleurs livres consacrés au Reich hitlérien, *Rayons et ombres d'Allemagne*, M. L. Gillet citait cette farouche déclaration d'un jeune Nazi : « Hitler nous a mis dans le cœur plus de charité chrétienne que n'ont fait les évêques et les pasteurs de toute l'Allemagne. Ils nous enseignaient le catéchisme et ils oubliaient l'amour. Le clergé reproche à Hitler d'opprimer la religion. Allons donc ! Il a fait plus pour nous que toutes les Eglises réunies. Il a fait ce qu'elles ne faisaient pas. Il nous a rendu un cœur. Il nous a appris à aimer. »

Ces paroles peuvent nous surprendre et leur blasphème nous paraître d'une odieuse et inconsciente ironie — comme nous surprend la ferveur éperdue dans laquelle s'abîme, au spectacle de l'Allemagne actuelle, l'auteur de la *Gerbe des Forces*, le catholique breton, Alphonse de Chateaubriant. Mais il est vrai que plusieurs des éléments éternels de la religion — lutte contre le matérialisme, mépris du beurre devenu le symbole de la grasse facilité, haine du lucre bourgeois, humilité de l'individu se dévouant à une tâche qui le dépasse et le broie, découverte d'un nouvel unanimité et jusqu'aux extases frénétiques d'auditeurs hypnotisés par la voix de leur maître — se retrouvent dans les doctrines dynamiques prêchées aujourd'hui dans le monde.

Il y manque l'essentiel : la réprobation de la haine et la vision radieuse d'un nouvel et vrai amour. Les forces du chaos et du vertige, auxquelles on nous convie

de nous abandonner, recèlent en elles des sources émotives que les mystiques contemporaines utilisent adroitement : mais où nous entraînera cette « Entfesselung dez Unterwelt », ce déchaînement du monde inférieur, comme l'appellent les Allemands ? C'est à nos instincts les plus bas que fait appel certain littérature d'aujourd'hui. Mais si l'Europe renie ce qui a fait d'elle l'Europe, si elle méprise l'esprit et tue l'âme, elle aura mérité son destin d'apocalypse. Or, plus que jamais — et la phrase est d'un autre écrivain allemand, d'ailleurs précurseur des thèses chères aujourd'hui à ses compatriotes, Ludwig Klages — nous vivons dans l'ère de « la ruine de l'âme ». Une « autarcie » spirituelle nous emprisonne ; or le secret de l'âme gît en ceci : c'est en donnant seulement qu'elle s'enrichit. *Nur im Geben reicher wird.*



Or nous avons DESAPPRIS D'AIMER. Tel est le cri angoissé qui jaillit de l'œuvre de D.H. Laurence.

Let us go back ! The only way is Love. Ce prophète britannique prétendait, lui aussi, nous ramener à un « dark world » et accroître en nous le royaume des ténèbres. Du moins, dans ces forces d'en bas, ou par elles, il voulait réintégrer en nous l'amour. Saint-Augustin, quinze siècles auparavant, répondait, dit-on, à ceux qui sollicitaient ses avis : « Aimez et faites ce que vous voudrez. » Si une amertume cynique empreint aujourd'hui tant de livres de nos auteurs les mieux doués (d'Aldous Huxley à J.P. Sartre, de P.J. Jouve à B. Barbey), c'est la réaction de sensibilités que le noir cachot de notre vie actuelle enserme dans l'impuissance, ou dans l'impossibilité, d'aimer.

Der Hass. C'est le titre d'un gros volume de Heinrich Mann. La plus répugnante de toutes les plaies qui aujourd'hui nous ensanglantent est cet étalage de haine auquel se complait une Europe qui avait cru, durant quatre ans vautreée dans la boue, achever une guerre qui devait mettre fin aux guerres. Dès l'école, on apprend aux enfants à détester ceux qui n'ont point la même couleur de peau ou la même forme de nez qu'eux-mêmes, ou ceux qui arborent une autre sorte de chemise. « Tous les nègres sont fourbes, lâches et paresseux, » doivent

écrire en chœur tous les écoliers dans la leçon de géographie tragiquement décrite par Odon de Norvath. Race, patrie, convictions religieuses ou politiques, tout cela n'est plus que prétexte à détester ceux qui ne pensent pas comme nous. Sarcasmes, invectives et glapissements, proférés avec un rictus méphistophélique, déchainent le délire de foules qu'enivre aujourd'hui ce nouveau mode d'éloquence — bien éloigné de Pierre l'Ermite ou du suave Saint-François de Sales. Charité et fraternité paraissent mots ridicules ou vidés de leur sens. L'éducation est un entraînement méthodique à la haine pour tout ce qui diffère de nous.

Cette détestation qui, hypocritement, veut se justifier par des dogmes racistes ou philosophiques, dissimule souvent les appétits les plus grossiers. On imaginera toute une métaphysique, du sang et du sol pour lancer une cohorte d'envieux sur les possédants. Ou, comme cela s'est produit en France en 1936, une victoire électorale, remportée sous le louable programme de l'amélioration du sort des hommes, devient prétexte à satisfaire les rancunes les plus viles et à étaler les envies les plus mesquines. Haine et envie, peur et intolérance, telles sont en effet les forces qui, à l'intérieur des nations et entre elles, agissent aujourd'hui le plus puissamment en Europe. Le reste du monde nous contemple avec effroi. Il rougit de ces ancêtres européens qui s'excitent, les uns à courir à la curée contre une race de nouveau maudite, les autres, dans le même pays et à l'intérieur de la même race, à se vilipender mutuellement dans des journaux où rien de libre et de serein ne peut plus s'écrire.

Lamentable démission de ceux qui devaient former la classe dirigeante de nos pays, et qui, dans leur désarroi, jettent, hargneux mais tremblants de crainte, ce qu'ils auraient dû accorder par amour à leurs compatriotes moins fortunés. Vexés d'avoir eu trop peur, ils doivent ces feuilles hebdomadaires où leur gouvernement et leurs institutions sont traînés dans la boue ordurière, et qui fournissent ponctuellement en arguments haineux, potins et racontars, tout l'arsenal des ennemis de la France. Ils souhaitent un maître qui réalisera, chez eux aussi, une révolution au nom de la classe moyenne, sans apercevoir que la classe moyenne, la première, sera pressurée d'impôts, ruinée par les contributions « volontaires », et exilera sous la hache du bourreau son attache-

ment à la liberté d'exportation de ses devises. Du sein même de cette classe bien pensante s'élèvent aujourd'hui les voix de pamphlétaires catholiques, un Bernanos ou un Alphonse de Chateaubriant, pour flétrir « l'âme recroquevillée » de ceux qui, par égoïsme ou par effroi, n'osent plus jouer leur rôle de chefs. Leur religion, leur morale, sont restées sévères. Mais ils ne savent que regretter le passé sans le recréer avec courage : l'amour ou la tendresse n'émanent plus de leur cœur, et la justice intègre mais froide ne saurait suffire. « Vous n'avez pas de tendresse, mais seulement de la justice, et c'est pourquoi vous êtes injustes », pourrait répéter pour eux le créateur des *Frères Karamazof*.



La vraie méchanceté est rare, ou n'éclate que dans ces basses rancunes dont tout bouleversement social entraîne avec lui l'assouvissement. La bêtise, hélas ! l'est moins, et, comme disait Anatole France, « si le méchant du moins se repose quelquefois, le sot jamais ». C'est d'une incroyable SOTTISE que souffre aujourd'hui le monde. Nous tous qui avons cru à l'école obligatoire, au bon sens légendaire du peuple, à l'esprit critique de nos artisans, à la sage mesure de nos paysans, en sommes aujourd'hui à nous voiler la face pour cacher notre déception. Depuis cinquante ans, tous les petits enfants apprennent à lire, et la seule nourriture que ces millions de nouveaux « lettrés » absorberont, de l'adolescence à la vieillesse, sera la médiocrité déshonorante de *Paris-Soir* ou de quelque « tabloid newspaper », tirée à cinq cent mille exemplaires. A un degré plus haut — si l'on peut dire — les fils de ces Puritains qui jadis cultivaient dans la Bible, même mécomprise, leur imagination, les sœurs cadettes de ces pénitentes qui se confessaient à Fénelon et Bossuet, ne savourent plus que les crimes savamment gradués de quelque journal-détective, ou sollicitent d'une Marie-Claire ou de quelque coadjutrice d'Elisabeth Arden des secrets de beauté et des recettes d'amour. Des milliers d'étudiants ont passé par les Universités et les grandes Ecoles. Mais ni ces jeunes gens, ni leurs maîtres n'ont exercé d'influence en Europe dans le sens d'un plus grand affinement, d'une pré-

vision plus aigüe de l'avenir, ou d'une énergie constructive rajeunie. Tant de haute culture est resté à l'écart de la vie ; tant de loisirs créés par un ingénieux machinisme n'ont abouti qu'à accroître, chez les hommes, l'instinct grégaire dans ce qu'il a de néfaste, et à ruiner un peu davantage la personnalité.

Le beau mot de PROPAGANDE — le « de propaganda fide » de la Contre-Réforme — est devenu le plus souillé des vocables ; la propagation de la mauvaise foi est du mensonge volontaire. Quelques firmes commerciales se sont avisées du pouvoir hypnotiseur qu'exerce un même mot, répété tous les cents mètres, sur les yeux de ces troupeaux à qui, pendant six ou sept ans, à force de coups de règle, des bataillons d'instituteurs auront donc appris à déchiffrer les vertus de la gaine Scandale, de l'Olio Sasso ou du pétrole Shell. Le plus tenace doit finir par subir. Il se résigne à acquérir les bretelles dernier modèle ou le récent prix Goncourt, lassé de s'entendre répliquer par le chef du rayon, narquois et apitoyé : « Mais, Monsieur, nous ne vendons que ça cette année ! ». Et les entreprises de publicité d'organiser la vente d'un livre ou d'un disque comme elles écouleraient des caisses d'oranges de Californie ou de ces pâtes dentifrices qui, dit-on, parfument pour vingt baisers l'haléine de jeunes blondes aux joues ocrées. Un journal ou une revue ne peuvent vivre que par la publicité : tel est le dogme aujourd'hui adopté placidement ; et comme la publicité la plus chère ne va qu'aux forts tirages de cent ou deux cents mille exemplaires, tout périodique réservé à quelques centaines de lecteurs choisis est destiné à périr. Et les autres, hélas ! ceux-là mêmes qui publient le découpage d'un roman de Mauriac ou de Maurois, organiseront, à leur avant-dernière page, une agence matrimoniale ou un office trompeur de plaisirs défendus.

La publicité devient ainsi une souillure hideuse de notre siècle. C'est la profanation même de cette chose imprimée qui devrait avant tout, comme le croit l'enfant qui déplie pour la première fois un journal, être « vraie », puisqu'elle est écrite en grosses lettres noires. Cette publicité organise et diffuse le mensonge ou le demi-mensonge ; elle fausse le grain de vérité qu'elle peut enfermer en elle, en le grossissant cent fois. Elle est le signe d'un monde mercantile où toutes les valeurs

sont mises à l'encan. C'est elle aujourd'hui qui tend à tuer la littérature, et les consolations que les hommes tiraient jadis de la beauté et de la poésie. L'homme, pour elle, n'est plus que l'acheteur escompté, le pourceau bon à être gavé, tandis qu'il mâche son chewing-gum pour empêcher ses mâchoires de se décrocher d'ennui, tandis que défilent sur l'écran des images juste assez rapides pour l'empêcher de penser, et que la T.S.F. lui dispense ce chewing-gum pour les oreilles que sont les symphonies de *Carmen* et de *Thaïs*, entrelardées de réclames de meubles ou de saucisses.

Le commerce, qui rougissait jadis intérieurement lorsqu'il avait à employer ces méthodes de commis-voyageur, peut relever fièrement la tête. Il trône aujourd'hui aux côtés des ministres et des penseurs officiels ; il a son fauteuil dans toutes les conférences internationales. L'économique est reine. C'est d'elle que tous les Etats s'inspirent. Les gouvernements ont compris qu'eux aussi pouvaient acheter ou vendre les âmes grâce à une publicité savamment orchestrée. Ils ont capté cette force monstrueuse qu'est, pour notre monde de demi-illettrés, incapables de lire entre les lignes, la propagande. Une armée de « psychologues » et de « techniciens » s'est abattue sur l'homme de la rue : elle le malaxe et le triture, dès l'enfance. Elle le rend voluptueusement semblable à ceux qui l'entourent, pour qu'il ingurgite sans nausée la production en série de nouvelles et de formules ; elle réduit sa pensée à n'être plus que l'absorption sans douleur de quelques insanités. L'esprit critique de quelques tenaces universitaires peut, à la rigueur, s'exercer sur Platon, Descartes et Gœthe ; mais qu'il ne touche point à tel ou tel dictateur.

Pascal, s'il revenait au monde, effacerait sans doute, honteux, son imprudente parole sur l'abêtissement. Nos pseudo-religions, avec leur cortège de grands prêtres et leurs perfides missionnaires, ont bien su réaliser ce qu'il appelle le divertissement, détourner l'attention de l'homme loin de sa misère présente. Le malheureux a la ressource suprême de fonctionner dans le corps de ballet en uniformes de quelque gigantesque opéra (1), ou-

(1) On a remarqué que trois grands peuples de l'Europe ont seuls réussi à orchestrer une dictature : ce sont les mêmes qui avaient auparavant réussi à créer un opéra.

blieux du rôle d'esclave ou de délateur qui lui est dévolu. Les pseudo-religions de notre temps égarent les humains privés d'âme dans ce que Claudel, en un magnifique article de la *Nouvelle Revue Française* d'août 1938, appelle « une saison en Enfer » — plus pitoyables que coupables, car « ils ne savent ce qu'ils font ».



Le salut ne sera-t-il pas dans le retour à des valeurs en apparence démodées, mais auxquelles il ne tient qu'à nous de prêter une signification rajeunie : charité et amour, liberté et sagesse critique. Qui a péché contre l'Esprit périt par l'Esprit. L'Europe a, dans un aveuglement obstiné, renié l'héritage d'une antique spiritualité. Aussi souffre-t-elle aujourd'hui d'une terrible disette morale, et les pays les plus sonores dans leur éloge d'eux-mêmes le sentent avec le plus d'amère acuité. B. Croce, avec un courage inégalé aujourd'hui dans sa patrie, écrivait récemment :

« La condamnation des régimes totalitaires éclate avec évidence dans la stérilité de toute pensée, de tout art, de toute critique subtile, de tout enthousiasme moral, en dépit de tous les procédés que l'on imagine pour essayer de faire naître de force ce qui ne naît que de la liberté et de l'amour. Ces régimes peuvent profiter pour un temps, comme c'est le cas en effet, de l'élan qui persiste encore après une époque antérieure de liberté... ; mais cette source sera bientôt tarie, et on ne voit point surgir les hommes nouveaux et capables ».

Et le penseur napolitain nous rappelle que, si le libéralisme est peut-être un système dépassé ou usé, la cause de la liberté dépasse de loin celle du libéralisme. Pour ce hégélien, la liberté est la vie elle-même ou le ressort de la vie ; le seul idéal capable de déployer et de mettre en jeu les plus nobles puissances de l'homme. Mais cette liberté, ajouterions-nous, n'est pas plus que l'immortalité ou que l'existence d'une âme, un don gratuit accordé à tous les humains. Elle n'appartient qu'à celui qui sait se rendre maître de lui-même et triompher de son inconscient, de ses instincts, de ses vices. Restaurer cette LIBERTE — liberté qui n'est point la permission de faire tout ce qui nous passe par la tête, mais qui se soumet en

connaissance de cause à des règles qu'elle s'impose et à un idéal qui la dépasse — voilà la première tâche des élites de notre temps, là où il en subsiste.

Et la seconde serait : restaurer la FRATERNITE humaine, honteusement supplantée par une loi de haine ; réconcilier ainsi le « nihil humani a me alienum puto » de l'humanisme, avec la sublime leçon du *Sermon sur la Montagne*. Enfin, entreprendre la reconstruction de l'esprit par ses assises mêmes, et pour cela ne point dédaigner ce qu'il faut bien appeler l'esprit critique constructif. Tel est le programme que la littérature, entendue dans le sens large et noble, se doit aujourd'hui de remplir.

Cet ESPRIT CRITIQUE a subi un mauvais quart de siècle depuis que, avec les disciples lassés de Renan et de France, il s'était grimé en dilettantisme affadi. On vit, dans le culte exclusif de l'intelligence, du « premier à Polytechnique », de l'agrégé frais émoulu de Normale, du fringant Inspecteur des Finances, un travers de bourgeois naïfs et ambitieux, tandis que l'énergie serait la vertu du noble, chasseur et sportsman, dédaigneux des concours et du « bûcheur ». Et cela n'était point totalement faux. Mais il vaudrait la peine de recueillir, dans les œuvres morales et politiques de Renan, un ensemble de textes lucides et constructifs sur le passé et l'avenir de la France. On y verrait ce que devient l'esprit critique bien entendu, lorsqu'il s'appelle aussi droiture de caractère, loyauté courageuse, volonté de voir clair et de penser en toute bonne foi. Le verbiage éhonté de nos contemporains, leurs poisons idéologiques, leurs faux dilemmes ne pèseraient pas lourd en face de cette intelligence prophétique, soutenue par l'amour de son pays, jusque dans ses erreurs et ne prenant jamais, pour le plaisir d'avoir raison contre elle, le parti des ennemis de sa patrie.

Nous sommes à un âge de fausses idoles, de mystiques grossières et de superstition envahissante, voire même de fanatisme prêt à lancer joyeusement de nouvelles guerres de religion. En de tels moments, il est bon de s'arrêter un instant pour refaire son examen intérieur, de laisser s'effondrer les toitures vermoulues pour les rebâtir en charpentes plus solides. Il faut plus de courage pour ne pas croire à certaines erreurs trop répandues, ou pour cesser d'y croire, que pour continuer à les professer du bout des lèvres ou même à plein gosier. Montaigne, à la fin du XVI^e siècle, nous a donné un exemple trop peu imité, lui

qui refusa d'ajouter foi aux mille superstitions fanatiques et aux récits mensongers des Marco Polo de son temps, et forgea ainsi le socle sur lequel le XVII^e siècle élèvera son cartésianisme et son classicisme. « Plaisante foi, s'est-il écrié, qui ne croit ce qu'elle croit, que pour n'avoir pas le courage de le décroire ! ».

C'est à l'écrivain, libre et solitaire, qu'il incombe désormais de redonner à la pensée la direction de la vie. Qu'il aperçoive et condamne les erreurs de son temps ; mais qu'il signale aussi les moyens de les redresser. Que sa connaissance du passé ne lui inspire pas que méfiance envers cet avenir que porte dans son sein un présent encore confus. La littérature, si elle sait comprendre et remplir son rôle, retrouvera encore le plus noble emploi d'elle-même dans le monde contemporain. Le signe le plus encourageant de notre époque, qui mérite aussi qu'on dise enfin quelque bien d'elle, c'est que, dans les trois grands pays libres, en face de la morne stérilité des lettres italiennes, allemandes et russes d'aujourd'hui, la littérature indépendante, et particulièrement la poésie, annonciatrice sûre d'une vitalité neuve, sont plus riches d'espoirs qu'elle ne l'ont été depuis un siècle : les noms de Robinson Jeffers aux Etats-Unis ; de Spender, de Day Lewis, de Mac Neice, d'Auden en Angleterre ; de Reverdy, d'Eluard, de Pelorson, d'Audiberti en France sont des gages d'une belle promesse d'énergie créatrice et libre.



En regard d'aussi graves problèmes, la question particulière du destin de la littérature telle que la pose volontiers Georges Duhamel pâlit et rappelle par trop les soucis professionnels de gens de lettres vissés à leur fauteil devant leur table de travail.

Le pessimisme le plus noir a assombri les réflexions qu'une quarantaine d'écrivains ont échangées, dans l'été de 1937, sous les auspices de l'Institut de Coopération Intellectuelle. La discussion prit parfois un tour amer, lorsque s'affrontaient partisans et adversaires de la liberté de penser et d'expression ; elle se déroula au milieu d'une angoisse unanime. On présenta le monde moderne comme hanté par le spectre de la décadence et de la rui-

ne totale, la fin de notre civilisation comme aussi inéluctable que la fin de la civilisation antique. Les penseurs d'aujourd'hui craignent qu'ils ne soient les derniers à vouloir recoudre les lambeaux d'un précieux héritage. « Nous en sommes à chercher, s'écrie Duhamel, comment l'avenir peut sauver certaines valeurs qui nous paraissent mériter d'être éternelles. »

Les raisons de nous décourager sont en effet aveuglantes d'évidence. La première est que la littérature a perdu son ancien privilège : d'autres moyens de diffusion de la pensée, d'autres procédés de communication des sentiments, lui ravissent son monopole séculaire. Les Marquise de Sévigné de nos jours, dans leurs anxiétés maternelles, téléphoneraient de Livry à Grignon au lieu de se répandre en effusions épistolaires ; il n'est plus guère que M. de Montherlant, ou son sosie Costals, pour recevoir des lettres d'adoration comme pouvait en écrire jadis la religieuse portugaise : nos exaltées du XXe siècle télégraphieraient leur passion et sauteraient par surprise dans le rapide de Paris ou dans leur torpedo. Avec la littérature épistolaire disparaît, nous dit-on, un instrument inégalé d'analyse de nous-mêmes et d'idéalisation de nos correspondants (1).

Surtout, le cinéma et la radio deviennent aujourd'hui des moyens immédiats de communication entre les hommes. Sans doute ne tueront-ils point la littérature, comme le prédit le médecin-académicien qui veut nous immuniser contre leurs microbes. Mais ils enseignent l'un et l'autre la passivité ; ils nous entraînent dans un flux continu et assoupissant d'images ou de discours, sans que nous puissions un seul moment nous arrêter revenir en arrière, discuter avec nous-mêmes, et nous reprendre pour mieux nous donner. Aussi a-t-on constaté qu'il n'est rien de tel que les personnes communément déclarées intelligentes pour ne rien comprendre au déroulement d'un film cinématographique. Malheur à qui veut poursuivre son rêve intérieur et ose un moment se dérober à la voix criarde de trop peu muettes étoiles ! Or lire, c'était à l'o-

(1) Avouons notre scepticisme devant ces pronostics. Quel époque a laissé des recueils de lettres aussi émouvants que ceux de D.H. Lawrence, de Katherine Mansfield et de Rilke.

rigine, élire (*legere*), choisir avant de suivre, et former son goût par discrimination.

A vrai dire, si le mal est grave, il n'est point de nature à nous désespérer. Car il est avéré que la radio a gagné des milliers d'auditeurs à la bonne musique, et des lecteurs à la bonne littérature. Bien des gens ont ouvert *les Misérables* ou *Madame Bovary* qui, sans le cinéma, n'auraient jamais entendu parler de ces ouvrages. Et si la littérature devait perdre la masse de lecteurs passifs, assez peu dignes d'elle, MM. Dekobra et Pierre Benoit pourraient en pâtir, mais les lettres vraies y gagneraient fort.

La situation matérielle de l'écrivain dans le monde moderne est un sujet d'anxiété autrement grave. Il doit vaincre la menace de pauvreté. Il ne peut plus espérer que des sinecures, places de bibliothécaires au Sénat ou d'employés de ministère, le fassent vivre sans exiger de lui une besogne monotone, cruelle pour le feu de son inspiration. Les prix littéraires ne sont qu'un médiocre palliatif, dispersés en poussière de minimes offrandes. Les loisirs, que l'on ménage soigneusement aux joueurs de boule du samedi et aux pêcheurs à la ligne du dimanche, risquent de manquer à ceux-là mêmes qui en auraient le plus besoin, et qui en sont réduits à consacrer à quelque harassante besogne journalistique les heures dues à la méditation et au rêve.

L'écrivain, dramaturge ou romancier, ne saurait pourtant demeurer en vase clos. A défaut d'une puissante imagination, qui lui permettrait de retrouver le réel ou de le créer plus vrai que dans sa vérité, il a besoin d'observer divers milieux, de voyager en divers pays, d'accumuler des trésors d'observation qu'il vivifiera ensuite ou mélangera aux songes de sa fantaisie. Il doit pouvoir résister à la tentation de livrer trop vite au public des œuvres insuffisamment mûries, et, en attendant, ne point mourir de faim. Si, par hasard, le succès vient très vite à sa rencontre, le danger est autre, et plus grave encore : car vaincre la richesse est plus difficile que de vaincre la pauvreté.

Le clerc qui veut trahir trouvera aisément à s'employer aujourd'hui. L'Etat n'est que trop heureux de pouvoir embrigader à son service des philosophes officiels ou des poètes épiques enflammés par quelque plan de quatre ans ou éperdus devant le vol de bombardiers gigantesques.

Mais il en est qui ne peuvent créer sans rester au-dessus de la mêlée. Il en est, surtout, dont la pensée ou l'œuvre ne présentent nul intérêt immédiat ou pratique à un Etat avide de réalisations pressées. Ceux-là, un Descartes, un La Fontaine, un Baudelaire, un Valéry, peuvent avoir besoin de vingt ou trente années de solitude avant de produire. Il leur faut pendant ce temps vivre en parasites d'un état social compartimenté et d'une économie organisée, qui les traitent comme d'égoïstes frelons. Et ces hommes-là, ces solitaires inutiles ou exilés de leur patrie, ces voix « clamant dans le désert », ont été plus d'une fois ceux dont l'œuvre a secoué le plus profondément le monde. Les livres les plus redoutables par leur action posthume qu'ait vu paraître ce dernier siècle ne sont-elles pas, entre autres, *l'Essai sur l'Inégalité des Races humaines* de Gobineau, le *Capital* de Karl Marx, les *Réflexions sur la Violence* de Georges Sorel, et les aphorismes nietzschéens ?



L'écrivain, cependant, subsiste, et ne semble nullement en voie de disparition dans notre pays. S'il est cruel de le condamner à la bohème ou à la misère pendant que l'imbécile emplit ses poches ou que le méchant le persécute, il faut bien avouer que les plus grands se reconnaissent souvent à leur capacité d'endurer la solitude et la douleur. Mammon reste encore le plus perfide adversaire qui tende ses pièges dorés au penseur et à l'artiste. Les talents vrais et neufs, dans deux ou trois pays d'Europe, n'ont pas marqué depuis la guerre, alors même que ce ne soient point eux qu'aient adulés les éditeurs et le public.

Mais n'est-ce pas le public digne de ces auteurs qui tend à disparaître ? Ici encore, Paul Valéry a défini avec sa netteté incisive le danger qui assombrit le plus gravement le destin de nos lettres.

« La culture générale est certainement en voie de diminution, non pas que le nombre des lecteurs ait diminué — il n'y a jamais eu tant de gens qui sachent lire — mais ils sont éduqués de la façon la plus défectueuse ; ils ne lisent en général que des journaux. Or, au point de vue des formes et au point de vue des idées, une culture fondée sur la lecture

des journaux uniquement est une culture finie. Le jour où l'on a vu pour la première fois entrer dans un journal une nouvelle, un conte, on a pu dire que le journal était fatal à la littérature : beaucoup de littérateurs en vivent, mais la forme, qui est essentielle à l'expression des idées, est en voie de dégénérescence ». (*Destin des Lettres*, p. 220).

En Angleterre, le Duc de Kent, prenant la parole à un dîner littéraire le 2 juin 1938, signalait un mal analogue dans son pays : l'industrialisation croissante de la littérature, la proportion infinitésimale de livres valant la peine d'être lus par rapport au nombre de livres qui paraissent. Ceux-là mêmes dont la profession serait d'approfondir et de transmettre au public les secrets de la littérature de nos jours, les critiques, ont trop souvent failli à leur tâche. Tous, à l'envi, rivalisent pour offrir au public ce qu'il semble goûter, c'est-à-dire ce qu'il accente ou subit : au théâtre comme au cinéma, au concert comme dans le livre, chefs d'orchestre et metteurs en scène, critiques et professeurs, n'aiment point à secouer les habitudes routinières. Aussi assistons-nous à une tragique sous-estimation du public. Et pourtant la masse, même veule et amorphe, n'aurait besoin que d'un sursaut et d'un stimulant pour s'éveiller et s'élever. La difficulté seule rend la vie digne d'être vécue. Bien peu osent encore courir à elle.

Les modernes sont-ils radicalement incapables de le comprendre ? S'il convient de voir en face tous les maux qui nous accablent, et les périls d'un avenir chargé de catastrophes, il convient également de chercher le remède avec plus de confiance que Duhamel et Valéry ne veulent le faire. Les raisons d'espérer ne manquent pas autour de nous. Une génération qui se passionne, comme nous le faisons aujourd'hui, fût-ce dix ans après leur mort, pour un Rilke, un Kafka, un Lawrence, qui comprend et aime un Proust, un Gide, un Ch. Morgan, qui, par la voix d'un Malraux, d'un Montherlant, d'un Chamson, d'un Ramuz, continue à chercher avec ferveur ; qui, avec Giono, Supervielle et dix autres, a retrouvé des sources plus pures de poésie, s'honore elle-même et mérite que, malgré tout, on lui fasse confiance.

Nous sommes en train de nous détacher, non sans un déchirement douloureux, de valeurs anciennes et éprouvées. Autour de nous éclate le réveil de forces telluriques, ou simplement émotives et instinctives. Est-ce la barba-

rie menaçante ? Les analogies tirées du passé sont peu de mise dans un monde où la civilisation n'est plus bornée à un petit canton de la terre, aux minces bordures d'un lac méditerranéen. Il est trop facile de crier à un nouveau Moyen Age. Nos techniques et nos méthodes ont fait subir à l'humanité, depuis un siècle et demi, un bouleversement tel que nous ne sommes pas encore réadaptés. Mais un pays ne suit pas forcément le cycle de sénilité et de mort qui borne le sort des individus. Des renaissances surprenantes ont toujours marqué l'histoire des peuples. Nos pays modernes peuvent connaître des phases de stérilité et de découragement : ils ont en eux de quoi se rénovier.

De tout temps, les hyper-civilisés ont traité de barbares ceux qui différaient d'eux. Cette barbarie, qui était piétinement d'habitudes affectionnées, révolte contre des conventions, valait mieux pourtant que l'imitation exsangue d'un passé révolu et la nostalgie attardée d'un fallacieux âge d'or. Aujourd'hui encore, si notre littérature et notre pensée ont perdu de leur rayonnement dans la masse, cela est dû sans doute à l'affaiblissement de la culture ; mais cela s'explique encore par la timidité de la littérature à envisager avec courage ce monde nouveau qui naît sous ses yeux. Un écrivain suisse, que ses convictions religieuses portent volontiers à refaire à sa manière le *Discours sur l'Histoire universelle*, M. Gonzague de Reynold, a répondu par un insolent optimisme à l'aréopage de penseurs assemblés à Paris pour prédire, en Cassandres affligées, la mort de la culture :

« Nous sommes dans la période intermédiaire entre un monde qui meurt et un monde qui naît. Durant de telles périodes, il est naturel que la courbe de la civilisation fléchisse, que la barbarie reparaisse. Car la barbarie est dans la civilisation comme un potentiel : la civilisation peut recouvrir la barbarie, jamais elle ne peut l'étouffer... La barbarie, ce n'est point la décadence. C'est le réveil des grandes forces affectives, instinctives, qu'une civilisation trop artificielle, trop cérébrale, avait refoulées, endormies, comprimées ». (*Destin des Lettres*, p. 141).

Que la littérature prenne conscience de ce renouvellement nécessaire ; qu'elle abandonne ce que le journal, le cinéma et la radio font aussi bien, ou aussi mal qu'elle ; qu'elle s'attache à ce qui dure, et évite également et la

vulgarité tapageuse, et les jeux virtuoses d'une intelligence qui doit penser davantage avec son cœur. Le monde entier attend de la littérature française que, fidèle à son passé, elle capte et satisfasse ces puissances d'émotion, cette avidité de croire, aujourd'hui déchainées dans le monde ; qu'elle soit en un sens rajeuni, romantique ; et qu'elle indique la voie de la reconstruction durable, « classique », exempte de haine partisane et de flagorneurie démagogique, où nous voulons nous engager. La qualité d'une production récente que nulle littérature aujourd'hui ne dépasse, la gravité et le talent qui abondent dans nos revues, des plus traditionnelles aux plus novatrices, indiquent que nous ne sommes pas indignes d'accomplir une si belle tâche. Une fois de plus dans sa longue histoire, la France voit ses penseurs et ses écrivains chercher — et l'on sait que seul cherche celui qui est prédestiné à trouver — de nouvelles raisons de vivre.

HENRI PEYRE.

L'AGE D'OR DE L'EGYPTE ANCIENNE ET L'OMBRE DE LA REINE SEBEK-NEFEROURA

DEUXIEME PARTIE

I

Pour aller dans le « TOSHAIT » de l'Antiquité, au fin fond de cette contrée du Lac où se trouve le LABYRINTHE légendaire d'AMENEMHAT, je suis partie à l'aube un matin de Mars, en ce féérique printemps égyptien, où selon le langage des Anciens, « le Ciel est de lapis et d'or et la Terre de malachite » (1).

L'air était frais et pur sur la grand'route du FAYOUM et tout embaumé de senteurs de fèves, qui venaient en bouffées des champs d'alentour. L'auto traversa SAQQA-RA et, longeant les Pyramides du MOYEN-EMPIRE, bifurqua devant MEIDOUM, puis traversant le plateau désertique, arriva enfin sur les hauteurs de PHIADELPHE. Des ruines de cette ancienne colonie grecque, la vue s'étend indéfiniment, et la prestigieuse Oasis des Pharaons apparaît en la forme d'une grande feuille (2) idéalement verte. Après la traversée du brûlant désert cette halte à

(1) The literature of the Ancient Egyptians: Erman.

(2) The Fayoum and the Lake Moeris; Sir Hanbury Brown.

l'entrée de l'attrayante Vallée est un coup d'œil rafraîchissant. J'aime à l'évoquer à cause de son inattendue vision de fertilité et d'éblouissante beauté, qui va s'accroissant à mesure qu'on avance et qu'on pénètre enfin dans ce royaume peuplé de souvenirs et enrichi de la plus luxuriante végétation.

Qui n'a pas vu le FAYOUM ne peut s'imaginer qu'il existe quelque part en Egypte semblable paradis. Pour mon compte, j'en ai été absolument enthousiasmée. Ce qui frappe de prime abord en arrivant dans cette province si totalement différente des autres, c'est l'abondance extraordinaire de l'eau. Partout les ruisseaux murmurent et d'immenses roues hydrauliques, alimentant l'étendue des terres, chantent et tournent sans arrêt, tandis que les grandes ailes blanches des moulins à vent s'harmonisent si joliment avec le vert paysage. A chaque pas on rencontre des canaux, des rigoles qui sillonnent l'Oasis en tous sens. Et quelle gaieté on ressent à voir l'eau dévaler des petites écluses semées çà et là au tournant des routes, à entendre le ruissellement imprévu des minuscules cascades tombant de quelque élévation rocheuse toute incrustée de mousse et de capillaire. Il existe des chutes d'eau d'une importance étonnante pour l'Egypte ; il y en a même une de 200 mètres de hauteur. Je me demandais à chaque instant si je rêvais, tant j'étais émerveillée et surprise de trouver en Egypte une région pareille, où par tant de côtés elle ressemble à une contrée européenne. Et que dire de ces magnifiques routes toutes bordées de peupliers de plusieurs espèces, de mimosas, de dattiers, de sycomores ? Ces délicieuses palmeraies, sont aussi denses que des forêts au milieu desquelles passeraient continuellement de frais petits ruisseaux. Et ces vergers si riches, ces vastes jardins où poussent pêle-mêle l'olivier, le figuier, l'abricotier, le bananier, le citronnier, l'oranger et la vigne ! quelle culture illimitée, quelle richesse de production ! et c'est par monts et par vaux et à travers tout un parcours ininterrompu de la végétation la plus variée et la plus embaumée, que je suis arrivée enfin devant une immense nappe d'eau couleur de mer et toute miroitante au soleil. Ici, la vue embrasse un magnifique spectacle d'une fantastique aridité, borné au Nord par les hautes silhouettes dorées des Montagnes du désert lybique.

Ce grand Lac étrange, émergeant d'un côté des sables et de l'autre côté des cultures, qui a environ 25 milles de long sur 5 de large, et qui se trouve à 147 pieds au-dessous du niveau de la mer, (3) est le bassin rétréci, abaissé, diminué du fameux LAC MOERIS(4).

Tel que, il est grandiose : qu'a-t-il dû être autrefois, à l'époque où sa renommée avait suscité l'enthousiasme d'Hérodote (5) ?

Les controverses au sujet du Lac MOERIS sont nombreuses et variées. Je ne veux entrer dans aucun de ces débats historiques ni parler de ces longues polémiques. D'ailleurs je ne possède ni la science suffisante, ni la compétence nécessaire pour donner un jugement impartial sur la question de savoir si ce grand réservoir du Nil était une dépression naturelle ou bien un lac artificiel. Les savants anciens et modernes ont fréquemment discuté ce problème, sans pouvoir le résoudre.

Je me bornerai à parler du MOERIS uniquement parce qu'il touche de près à AMENEMHAT III, dont il fut sans parti-pris l'œuvre (6) bienfaisante et utile. Et pour cela je ne citerai que ceux des historiens, savants et archéologues dont l'opinion m'a paru être la plus précise, la plus logique et la plus admissible.

On a dit que (7) « quiconque travaille au FAYOUM « est tôt ou tard mis en face du problème du Lac MOERIS. Cette nappe d'eau, fameuse dans l'antiquité classique, est considérée par l'ingénieur égyptien moderne « comme le plus ancien des grands travaux d'irrigation « de la Vallée du Nil.

« Le problème du MOERIS peut se définir ainsi : Hérodote qui visita l'Égypte vers l'an 450 avant J.-C. déclara qu'il avait vu le bassin de la dépression du FAYOUM inondé par les eaux d'un grand Lac artificiel

(3) The Geographical Journal: Recent work on the problem of Lake Moeris: Miss Caton-Thompson and Miss Gardner.

(4) Histoire ancienne des peuples de l'Orient: Maspero. A history of Egypt: Breasted, Petrie, Budge. (5) The credibility of Herodotus Account of Egypt: Prof. Spiegelberg. (6) History of Egypt: Budge. (7) The recent problem of the Lake Moeris: Miss Caton-Thompson and Miss Gardner.

« alimenté par un Canal venant du Nil et cela au moment
 « de l'inondation annuelle. Avec la baisse du Nil et la
 « période d'annuelle sécheresse l'eau amassée dans le
 « grand réservoir naturel était distribuée dans la Vallée
 « au moyen d'un canal d'isolement. »

Or MASPERO (8) dit que « le réservoir fameux qui
 « réglait l'inondation et qui assurait la fertilité à l'Egyp-
 « te, n'a jamais existé, ce que Hérodote a vu, c'est l'inon-
 « dation — « moirit » — et ce qu'il a pris pour les digues
 « qui constituaient l'enceinte du réservoir, ce sont les
 « chaussées qui séparaient les bassins l'un de l'autre. Au
 « temps qu'il visita l'Egypte le lac naturel qui s'étalait à
 « l'Est de la Vallée, occupait une surface beaucoup plus
 « considérable que celle qu'il a de nos jours, et son ni-
 « veau était assez élevé pour qu'au moment de la crue le
 « pays entier semblât ne plus former qu'une seule nappe
 « d'eau de la Montagne au Désert. »

BRUGSCH PACHA (9) est d'avis que « la terre du
 « Lac a dû exister au commencement de la XIIe dynastie,
 « dont le premier Roi AMENEMHAT I avait fondé auprès
 « de la ville MEDINEH un sanctuaire au dieu SOBK. Au-
 « delà de cette époque » dit-il « je ne trouve aucune trace
 « de sa mention dans les textes de l'ANCIEN-EMPIRE :
 « l'œuvre de l'irrigation du FAYOUM par un Canal ve-
 « nant du Nil doit être reportée au moins jusqu'à l'épo-
 « que du Roi que je viens de citer. Egalement à cette épo-
 « que la fondation d'un sanctuaire et d'un palais royal
 « fait supposer l'existence d'une grande ville, à laquelle
 « le Canal HOUNET fournissait ses eaux. Tout porte à
 « croire que le Canal fut creusé longtemps avant la XIIe
 « dynastie, car une résidence ne s'établit pas dans un pays
 « inhabitable ou qui venait à peine d'être arrosé. La Ter-
 « re du Lac date certainement d'une époque de beaucoup
 « antérieure à la XIIe dynastie, et les Rois de cette Ma-
 « son royale, pour des raisons que nous ignorons, ont seu-
 « lement choisi cette terre pour y transférer leur résiden-
 « ce et les temples de leurs divinités. »

Sir HANBURY BROWN (10) pense aussi qu'AME-
 NEMHAT, qui aimait les sports et qui se glorifiait « de

(8) Histoire ancienne des peuples de l'Orient: Maspero.

(9) Bulletin de la société de géographie: Avril 1892.

(10) The Faycum and Lake Moeris: Sir Hanbury Brown,

chasser le lion et d'amener le Crocodile prisonnier » a dû choisir ce même emplacement de MEDINEH EL FAYOUM pour sa résidence. De là il pouvait respirer l'air pur du Lac et s'adonner en même temps à son plaisir favori. Le FAYOUM jouissant de la faveur royale connut une grande vogue, s'agrandit, se transforma et la rive du Lac vit la construction des villas où l'aristocratie venait jouir du climat exceptionnel de la nouvelle villégiature. C'est ainsi que la ville de SHED qui s'appela plus tard CROCODI-LOPOLIS fut élevée.

Mais, d'après Sir F. PETRIE (11), c'est sous AMENEMHAT III que commencent les importants travaux d'irrigation et il ajoute que « le FAYOUM « est le grand Monument de ce Roi. »

Sir W. WILLCOCKS écrit (12), « La communication « entre le Nil et le futur Lac MOERIS existait déjà au « temps de MENES, ainsi que je le tiens du Prof. SAYCE ; « mais ce fut le Roi AMENEMHAT de la XIIe dynastie « qui élargit et approfondit le Canal, nettoya les bassins « rocheux et convertit le Lac minuscule de l'époque de « MENES en cette puissante Mer intérieure qui put maîtriser les crues les plus hautes » ; et il ajoute : « Toutes « les fois que la Contrée s'est tournée vers le Nil, elle n'a « point été déçue. Il en était ainsi quand depuis 4.000 ans, « le problème d'emmagasiner l'eau et de maîtriser les « crues, sollicitait l'attention des Pharaons de la XIIe dynastie. Il en va de même de notre temps. Le problème « que résolurent les ingénieurs d'AMENEMHAT ne diffère « que peu de ceux que nous sommes appelés à résoudre « aujourd'hui. Dans ces temps reculés, l'absence de ponts-« régulateurs rendait plus difficile la tâche de maîtriser « les crues que celle de fournir un supplément d'eau pour « nous ; l'action de fournir ce supplément d'eau au pays « est plus difficile que celle de le protéger contre les inondations. Les deux actions sont également importantes.

« Toutes les dynasties qui, ici, ont essayé de combattre la sécheresse ou l'inondation, les deux grandes ennemies de la Contrée, ont assuré le bonheur de leur peuple et méritent que l'histoire conserve leur souvenir.

(11) History of Egypt: Petrie.

(12) The Assuan reservoir and Lake Moeris: Sir William Willcocks.

« Quand aussi, au commencement du siècle dernier, MOHAMMED ALY fonda la question égyptienne dans la question d'irrigation il imita en ceci l'exemple des plus grands parmi ses prédécesseurs, et établit à de grandes profondeurs, les bases de la prospérité du pays. Depuis lors, l'Égypte a persévéré dans la voie ouverte par son effort magistral. etc., etc. »

WEIGALL (13) pense, non sans raison, qu'AMENEMHAT III qui s'intéressait tellement à l'agriculture, à l'irrigation, aux crues basses du Nil et aux famines qui en découleraient, était réellement le Pharaon du temps de Joseph, celui qui avait fait creuser le canal appelé aujourd'hui Bahr YUSUF, et le même aussi des songes réitérés des sept vaches grasses et des sept vaches maigres symbolisant les crues hautes et les crues basses du Nil. Il s' imagine parfaitement bien un pareil Roi rêvant de telles choses et ayant réalisé les gigantesques travaux qui nous déconcertent encore maintenant.

Le Bahr YUSUF (14) par lequel le Lac-réservoir semble s'être rempli et vidé chaque année, paraît avoir passé par le côté Sud et Ouest de la ville de SHEDAT — « la retenue » sur le Lac — et après un parcours de quelques milles être arrivé enfin à la grande digue, au point où se trouve aujourd'hui le village moderne de BIAHMU, un nom dérivant peut-être de l'ancien mot égyptien « PERIAMU : vue du Lac ». Là devait exister autrefois une écluse ou une vanne qui a disparu actuellement. Sur chaque côté de cette digue s'élevait à droite et à gauche, un immense piédestal en forme de Pyramide de pierre, mesurant 20 pieds de haut. Sur cette base se dressait une statue colossale du Pharaon assis sur son trône. Ces statues étaient des monolithes en quartz blanc brillant, de 35 pieds, posées sur une assise de 4 pieds de haut, de sorte que la tête du Pharaon pouvait être de 60 pieds plus élevée que la digue, celle-ci étant déjà de quelques pieds plus haut que le sol.

Ces colosses étaient encore intacts à l'époque des voyages d'Hérodote et de Diodore de Sicile, qui les avaient décrits comme étant des Pyramides surmontées de deux statues dominant la surface de l'eau.

(13) A History of the Pharaohs: Weigall.

(14) Hawara, Biahmu and Arsinoe: Petrie.

Elles ont disparu ; maintenant nous ne possédons d'elles que quelques fragments conservés dans l'ASHMOLEAN MUSEUM à Oxford. Et sans entrer dans d'autres détails je tiens à ajouter, cependant, qu'on a trouvé non loin d'un piédestal dans la partie Est de la cour, des blocs de granit inscrits, parlant des travaux d'AMENEMHAT IIII (15).

J'ai vu le village moderne de BIAHMU avec ses maisons entassées, couronnées d'une frise de jarres, recueillies, somnolentes à l'ombre des grands arbres ; une multitude d'oiseaux, d'espèces variées, gazouillaient et volaient dans les jardins, tandis que les abeilles butinaient par ci, par là, dans les abricotiers en fleurs. Suivant le petit ruisseau qui longe la route bordée de palmiers, je suis arrivée devant un champ de blé à demi-fauché ; au milieu s'élevaient les ruines des deux piédestaux des statues colossales d'AMENEMHAT III, placées là bien en évidence, comme deux sentinelles, afin d'écarter les influences pernicleuses (16) et les esprits mauvais.

J'aime à me figurer les splendeurs, les décors, les cérémonies qui devaient se dérouler sur ce Lac si attrayant tout bordé de villas (17), de temples (18), avec les barques sacrées accostant à ces quais dont nous voyons encore les vestiges. Je vois dans ma pensée cet ensemble de statues, d'édifices de toute espèce ; je me joins à ces promenades sur l'eau auxquelles devaient participer la cour, les nobles, les grands du royaume dans leurs vêtements d'une blanche gaieté. Je m'amuse à ce mouvement de pêcheurs et de chasseurs et je salue enfin ces Rois de la XIIIe dynastie qui aimaient à se divertir et à se distraire au grand air, et pour cela avaient choisi cette terre privilégiée et son grand Lac. Pour parcourir les lagunes, on se servait de petits canots plats (19), faits de roseaux

(15) Hawara, Biahmu and Arsinoe: Petrie.

(16) Histoire ancienne des peuples de l'orient classique : Maspero.

(17) The Fayoum and Lake Moeris : Hanbury Brown.

(18) Kasr-Es-Sagha: The recent work on the problem of lake Moe's: Misses Caton-Thompson and Gardiner. Note complémentaire sur l'article sur le Moeris: G. Hug. Bulletin de la société de géographie: Mai 1927 vid. (1)

(19) Manners and customs of the Ancient Egyptians: Wilkinson.

ou de tiges de roseaux, et la chasse de MOERIS étant à la mode, on poursuivait les oiseaux aquatiques à l'arc et les hippopotames au harpon (20). Et dans les fourrés de MOERIS, tout comme aujourd'hui sur le BIRKET KAROUN, les chasses aux canards et les parties de pêche s'organisaient régulièrement pendant la saison.

« Dès cette époque-là, existait même une petite flotte royale de canots de marais et de lagunes et de bateaux de pêche » (21).

Les Rois du MOYEN-EMPIRE semblent avoir eu une attirance pour l'eau ; ils ont suivi aussi une politique marine et, puisqu'il est hors de doute qu'ils ont possédé une flotte (22), il est très possible qu'ils soient intervenus (23) dans les affaires des îles, car ils étaient en communication avec les Cyclades, Crète et Chypre. J'ai vu dans un numéro (24) du « Journal of Egyptian Archeology » toute une série d'objets égyptiens trouvés à KNOSOS. Et réciproquement des débris de vases de KAMARES et des fragments de poterie noire présentant les lignes en pointillé blanc découverts dans plusieurs localités du FAYOUM et ailleurs, poterie étrangère, qui nous montre assez que l'Egypte était en relations commerciales avec « les peuples de la Mer ».

Du petit pavillon CHAKCHOUK élevé sur la rive du Lac, on a une vue très étendue sur le désert, le BIRKET KAROUN et les collines plus ou moins éloignées qui l'entourent. Aucun bruit insolite ne vient donner un frisson à la surface infiniment bleue des eaux, et les pêcheurs ainsi que les innombrables canards sauvages savourent délicieusement le silence et la tranquillité de ce lieu, si propice à la rêverie. Et je me suis surprise imaginant les grandes barques décorées de la Reine SEBEK-NEFEROURA voguant lentement au gré de sa fantaisie sur cette Mer intérieure, allant visiter les Temples (25) situés aux points éloignés de sa royale résidence, et par les journées calmes et radieuses se promenant parmi les îles du Lac.

(20) et (21) Recueil de philosophie et d'archéologie égyptiennes et Assyriennes 1 — 2. : Maspero. (Sur une statuette du musée de Marseille: Naville.)

(22) et (23) Histoire de l'antiquité: Meyer.

(24) V. VI. May 1930. «Egypt in the aegaeon in the late bronze age».

(25) Le «Moeris». étude de géographie physique et historique: Hug.

Quelle part avait-elle prise dans toute cette marche en avant tracée par ses aïeux ? Et alors que, restée seule héritière de sa Famille pour supporter le lourd héritage ancestral et diriger les destinées de son pays, quel rôle avait-elle joué ? Je me posais ces questions... qui restèrent malheureusement sans réponse. Le Royaume des eaux de la Reine SEBEK-NEFEROURA ne me livrera pas son secret et les Invisibles continueront à garder le silence. Je ne saurais jamais si elle eut sa statue au bord du Lac, ou bien s'il existait autrefois ici un édifice comme celui qu'elle eut à HAWARA (26) la nécropole de la XIII^e dynastie. « HAWARA », d'après BRUGSH Pacha « (27), représentait le cimetière de la ville de CROCODI-« LOPOLIS - ARSINCE : les défunts étaient transportés « sur les canaux jusqu'au Lac, qu'ils traversaient pour arriver au port de la Nécropole. » Les textes anciens ne « parlent de la Terre du Lac qu'en la mettant en rapport avec l'OSIRIS de la Nécropole de HAWARA.

Et malgré ma visite au Fayoum, je n'ai rien pu surprendre d'elle car, dans le TOSHAT qui avait vu naître et disparaître la Reine SEBEK-NEFEROURA, les Temples ensevelis et les édifices écroulés étaient impénétrables et mystérieux ; peut-être même fleurissaient maintenant, sur ces ruines dispersées, les roses parfumées et renommées du Fayoum.

II

Je ne veux pas m'étendre sur toutes les promenades que j'ai faites au FAYOUM sur le Lac, à DIMAI, à l'île de KARN à côté de KASR KAROUN, à BIAHMU, à travers champs et parmi les vergers et les roseraies, ni décrire en détail le pittoresque incomparable des petits villages haut perchés, que j'ai visités à tour de rôle et qui sont collés au flanc des vertes collines arrosées par de petites chutes d'eau.

A ILLAHOUN est située la Pyramide d'OUSIRTASEN II (28) le mari de la belle Reine NEFERT d'origine HIT-TITE (29) et grand-mère du père de SEBEK-NEFEROU-

(26) Hawara, Biahmu, Arsinoe: Petrie.

(27) Bulletin de la société de géographie. Avril 1892.

(28) Illahoun, Kahun and Gurob: Petrie.

(29) Egyptian Myth and Legend: Mackenzie.

RA. Je l'avais vue au Musée, où son visage énigmatique et sa volumineuse coiffure avaient attiré doublement mon attention. NEWBERRY, GARSTANG et PETRIE (30) retrouvent dans la physionomie d'AMENEMHAT III ce je ne sais quoi de « new type », qu'il aurait hérité de la lignée maternelle de sa famille qui, dit-on, avait été HITTITE. Il faudrait rechercher même, il semble, dans cette parenté étrange la faveur dont jouit le dieu SEBEK au FAYOUM, le culte qui paraît avoir été associé à celui de SET, prototype du SUTEKH (31) des HITTITES. Mais si les rites du Crocodile étaient pratiqués dans la Terre du Lac, les Rois de la XIIe dynastie n'avaient pas délaissé leurs croyances anciennes. La ville auguste (32) « d'ABYDOS devint l'objet d'une prédilection spéciale ». Ils élevèrent à Thèbes un temple à AMON, et les carrières de TOURA (33) fournirent sous le règne d'AMENEMHAT III du calcaire blanc pour les temples de PTAH à MEMPHIS et de RA à HELIOPOLIS. Les Pharaons du MOYEN-EMPIRE étaient spirituellement attachés à ABYDOS où la « tombe fictive d'OSIRIS servait de lieu de ralliement à toutes les âmes « Osiriennes » (34). OUSIRTASEN III y avait sa Pyramide (35). Mais c'est dans la grande solitude d'ILLAHOUN qu'OUSIRTASEN II (36) a préféré reposer. Non loin de là se trouve la tombe royale de la Princesse SITHATHOR-ANT : on y découvrit de merveilleux bijoux et des pectoraux ayant appartenu à son père OUSIRTASEN II et à son époux AMENEMHAT III (37).

III

Certains auteurs (38) prétendent que le LABYRINTHE est un temple dont la multitude de petites chapelles

(30) Egyptian Myth and Legend: Mackenzie, et Short History of ancient Egypt: Newberry and Garstang.

(31) Egyptian Myth and Legend: Mackenzie.

(32) Histoire ancienne des peuples de l'orient classique: Maspero.

(33) Abydos: Curelly, Weigall, Artyon, Petrie.

(34) Histoire ancienne des peuples de l'orient classique: Maspero.

(35) Abydos III: Wetgall, Gardiner, Artyon, Curelly.

(36) Illahoun, Kahoun and Gurog: Petrie.

(37) A history of Egypt: Petrie.

(38) A history of Egypt: Breasted, Weigall et Egyptian Myth and Legend: Mackenzie.

a donné naissance à la légende de quelque construction rappelant le labyrinthe de Crète (39).

Ils retrouvent même dans les Temples de MENTU-HOTEP (40) à DEIR EL BAHRI et d'AMENEMHAT à HAWARA une certaine ressemblance avec cette architecture compliquée (41) et sinieuse, qui apparaît dans les palais de KNOSSOS (42) et de PHAESTOS remontant à cette époque du « FIRST MIDDLE MINOAN » contemporain de la XI^e dynastie égyptienne (43).

Après une période de tranquillité et de prospérité, le royaume insulaire fut bouleversé par l'arrivée d'un peuple de « Montagnards à la tête « carrée » (44), qui sema l'effroi et saccagea les chefs-d'œuvres de l'île. Les habitants s'affolèrent et s'enfuirent en Asie-Mineure d'où ils gagnèrent la Vallée du Nil. L'Égypte leur offrit l'hospitalité (45) : — « M. M. II. parallèle à la XII^e dynastie. » — Il est probable que parmi ces réfugiés Crétois se trouvaient des architectes, des artistes et des artisans de toutes sortes, et qu'à un moment donné ils influencèrent l'Architecture et l'Art Égyptiens (46).

D'autres auteurs, parlant du LABYRINTHE, disent : — (47) « Le « PALAIS », devenu Temple après la mort « de son fondateur et appelé LABYRINTHE, gisait à l'orient du Lac, sur un petit plateau qui rejoint « presque l'emplacement de CROCODILOPOLIS. La façade « donnait sur le MOERIS était tout entière d'un calcaire si blanc que les Anciens la supposaient en marbre « de Paros. Le reste de l'édifice était en granit de Syène. « Une fois dans l'enceinte on se sentait bientôt comme « perdu au milieu d'un dédale de petites chambres obscures toutes carrées, toutes coiffées d'un seul bloc de « pierre en guise de toit et reliées les unes aux autres par

(39) A history of Egypt: Budge.

(40) Egyptian Myth and Legend: Mackenzie.

(41) Egyptian Myth and Legend: Mackenzie.

(42) Egyptian Myth and Legend: Mackenzie.

(43) Egyptian Myth and Legend: Mackenzie.

(44) Egyptian Myth and Legend: Mackenzie.

(45) Egyptian Myth and Legend: Mackenzie.

(46) Egyptian Myth and Legend: Mackenzie et Dawn of Mediterranean civilisation: Angelo Mosso. Kuhun: Pétrie.

(47) D'après Herodote, Pline et Strabon dans l'histoire des peuples de l'orient: Maspero.

« des couloirs si habilement enchevêtrés qu'un étranger
 « sans guide s'évertuait vainement à en sortir, dit une
 « légende. Il y en avait, dit-on, trois mille, dont moitié
 « sous terre. Les murs étaient décorés d'inscriptions et de
 « figures sculptées en bas-reliefs dans le creux. On en-
 « fermait là les emblèmes des divinités ou les statues des
 « Rois défunts et sans doute aussi les objets précieux, les
 « vêtements sacrés, les sistres, les colliers, les parures em-
 « blématiques — en un mot, tout le matériel du culte
 « qu'une obscurité perpétuelle pouvait seule préserver des
 « insectes, des mouches, de la poussière et du soleil. Au
 « centre du Massif on voyait douze grandes salles hypos-
 « tyles adossées deux à deux, et dont les portes s'ouvraient,
 « ici au midi et là au nord. A l'angle du carré, le Roi
 « avait préparé son tombeau, une Pyramide en briques
 « crues revêtue de pierre sculptée. C'était aux yeux des
 « Grecs le monument le plus parfait de l'Art Egyptien. »

« J'ai vu le LABYRINTHE », disait Hérodote, « et je
 « l'ai estimé plus grand encore que sa renommée (48). On
 « rassemblerait tous les édifices et toutes les construc-
 « tions des Grecs, qu'on les trouverait inférieurs com-
 « me goût à ce LABYRINTHE ; et pourtant le Temple
 « d'Ephèse est remarquable, aussi celui de Samos. Les Py-
 « ramides encore m'avaient paru plus grandes que leur
 « renommée, et une seule d'entre elles équivalait à beau-
 « coup des plus grandes constructions des Grecs ; et ce-
 « pendant, le LABYRINTHE surpasse-t-il même les Pyra-
 « mides. AMENEMHAT III qui résida au cœur (49) même
 « du FAYOUM, embellit le paysage par des édifices colos-
 « saux, construisit devant sa Pyramide à HAWARA un
 « temple gigantesque. C'est celui que les Grecs regardaient
 « comme la plus étonnante merveille de l'Egypte — le LA-
 « BYRINTHE entièrement disparu du sol à quelques dé-
 «bris près. »

EBERS raconte en 1881 que « si l'on gravit la Pyrami-
 « de en briques d'un gris poudreux, mais jadis revêtue de
 « plaques de granit poli, qui se dressait au dire de Strabon
 « à l'extrémité du LABYRINTHE et si l'on contemple les
 « ruines qui s'étendent à ses pieds, on constate que l'im-
 « mense Palais dans lequel les Chefs des Nomes de l'E-

(48) Histoire ancienne des peuples de l'orient: Maspero.

(49) Histoire de l'Antiquité: Meyer.

« gypte se rassemblaient à certaines époques, et l'aile
 « gauche de l'édifice sont entièrement détruites, et à droi-
 « te le pêle-mêle des chambres et des salles écoulées où
 « plonge le soleil et que les gens de HAWARA prennent
 « pour le bazar abandonné d'une ville disparue, se com-
 « pose de misérables briques grises en limon desséché.
 « Seules quelques chambres en pierre dure et quelques
 « fragments de colonnes subsistent avec leurs inscrip-
 « tions : elles nous ont appris que le LABYRINTHE avait
 « été bâti par AMENEMHAT III de la XIIe dynastie. »

Dans son ouvrage sur le LABYRINTHE (50) PETRIE nous dit : « Le vaste groupe de constructions, peut-être le
 « plus grand, érigé dans toute l'Égypte semble avoir été
 « le siège du Gouvernement pour le pays tout entier à la
 « fois religieux et civil et était spécialement dédié à SOO-
 « KOU, le dieu Crocodile du FAYOUM. Au MOYEN-AGE
 « ces ruines furent employées comme une carrière et les
 « derniers blocs de pierre furent enlevés par les ouvriers
 « qui construisirent le chemin de fer du FAYOUM au XIXe
 « siècle. » En sorte que, lorsque Petrie explora le site en
 1889, il ne trouva que la masse des débris de pierre, quel-
 ques parties des fondations et du sol de quelques salles,
 des fragments d'images des dieux, des morceaux de blocs
 avec inscriptions, des tronçons de colonnes et des restes
 de naos et de statues royales. Ce LABYRINTHE semble
 avoir été appelé AMENEMATANKH (51), — Vie immor-
 telle d'AMENEMHAT — car dans les carrières de brèche
 du WADY HAMMAMAT il y a une inscription ainsi da-
 tée : « le 15e jour du 1er mois de la IIe saison de l'an 19
 « du règne », disant qu'une expédition avait été envoyée
 pour prendre des Monuments de beaux blocs de pierre
 noire du HAMMAMAT destinés à AMENEMHATANKH
 pour le Temple du dieu SOOKOU, à savoir : « 10 statues
 de 5 coudées chacune, sur un trône et toutes sorties de la
 carrière cette même année » (52).

A part cette inscription, il y en a quatre autres da-

(50) A History of the Pharaohs: Weigall. Labyrinth: Petrie.
 Hawara: Petrie.

(51) A History of the Pharaohs: Weigall, after Denkmaler II.
 Lepsius.

(52) Hammamat: Couyat and Montet et History of the Pha-
 raons: Weigall.

tées de l'hiver, la saison propice pour les expéditions et les travaux de carrière.

« Quant au nom d'AMENEMHATANKH mentionné « dans l'une de ces inscriptions, je pense qu'il est possible « que nous y trouvions un indice quant à l'origine du mot « LABYRINTHE » (53), dont la provenance par ailleurs « reste inconnue. Sous le règne de MERYRE PIOUPI de « la VIe dynastie, il y a eu une Reine appelée alternati- « vement MERYRE-ENKHES ou PIOUPI-ENKHES. Il y a « plusieurs autres exemples dans lesquels l'un ou l'autre « des noms principaux d'un Pharaon sont employés alter- « nativement quand ils font partie d'un nom composé. « Par analogie, le nom de AMENEMATANKH pourrait al- « terner avec NEBMAERE-ANKH ; et j'ai observé (page « 105) que la traduction grecque du nom NEBMAERE « est LABARI (S). Nous pourrions avoir ainsi LABARI- « ANKH comme dernière lecture du nom de ce groupe « important de constructions, et une transition ou une « transformation de LABARI-ANKH en LABYRINTHE est « fort possible. Je n'offre pas cette traduction comme une « certitude ; mais après tout il peut y avoir quelque véri- « té dans une hypothèse qui suggère que les Grecs ont « appelé le Monument LABYRINTHE parce que LABYRIN- « THE était son nom. »

Je cite d'après PETRIE (54) les passages suivants :
 « De la beauté, de la magnificence de l'œuvre nous ne
 « pouvons juger, car chaque pierre a été cassée, transpor-
 « tée ailleurs depuis longtemps ; mais nous pouvons me-
 « surer l'emplacement déterminé par un immense champ
 « de débris de beau calcaire blanc qui s'étend du Sud de
 « la Pyramide. Partout où nous fouillons, un lit de sable
 « ou de béton fait de débris pierreux, pilonnés pour po-
 « ser dessus le dallage et les murs de quelque énorme
 « construction ; au-dessus reposent des milliers de tonnes
 « de fragments de mur détruits. En suivant ces lignes jus-
 « qu'à leurs limites, on trouve qu'elles couvrent un espa-
 « ce d'environ 1.000 pieds de long sur 800 pieds de large.
 « Ces chiffres seuls ne suggèrent pas à l'esprit une vaste
 « étendue de constructions ; mais si nous les comparons
 « aux plus grands des autres Temples égyptiens, on peut

(53) A History of Egypt: Weigall.

(54) Hawara, Biahmu and Arsinoe: Petrie.

« réaliser que le grand Hall de KARNAK tiendrait dans
 « cet espace, ainsi que les temples qui l'entourent, la
 « grande cour, les pylônes, le Temple de MOUT, celui de
 « KHONSOU et celui d'AMENHOTEP III à KARNAK ;
 « plus encore, le grand Temple de LOUKSOR, et peut-être
 « resterait-il de la place pour Is RAMESEUM tout en
 « tier. En résumé, tous les Temples de la Rive Est de
 « THEBES et le plus grand de la Rive Ouest trouveraient
 « place dans le seul emplacement des ruines de HAWARA.
 « Ici nous avons certes un site digne de la renommée que
 « s'est acquise le LABYRINTHE », etc., etc. « Des super-
 « structures restent, quelques blocs d'architraves d'un cal-
 « caire dur, de nature à éclats, semé de rognons et dispo-
 « sé à la rupture entre les rognons. Ces architraves sont
 « inscrits aux titres de AMENEMHAT III et de SEBEK-
 « NEFEROURA. Il y a aussi des groupes de colonnes de
 « granit rouge. La seule inscription trouvée cette année
 « sur une colonne de granit mentionne : « Ses Monu-
 « ments à son Père éternellement » faisant évidemment
 « allusion à SEBEK-NEFEROURA.

« Il y a peu de traces de restauration ou d'agrandis-
 « sement au LABYRINTHE après AMENEMHAT III. Le
 « nom de SEBEK-NEFERU (55), sa fille, est visiblement
 « ajouté dans un style rude au nom de son père sur les
 « chapiteaux de granit. Un morceau portant cette inscrip-
 « tion est au Musée du Caire. »

A-t-elle participé (56) à toutes ces constructions gi-
 gantesques, les a-t-elle achevées (57), ou bien a-t-elle été
 associée au règne de son père ? Sur les édifices du FA-
 YOUUM il n'y a aucune trace du nom de AMENEMHAT
 IV, tandis que le sien apparaît à plusieurs reprises (58)
 et avec quelques inscriptions mutilées (59) sur des frag-
 ments de blocs et de colonnes dans les ruines de HAWARA
 et d'autres localités du TOSHAT. Et cela, malgré le van-
 dalisme général commis sur les chefs-d'œuvre du MOYEN-
 EMPIRE et l'acharnement plus particulier de la XIXe
 dynastie qui, sous RAMSES II (60), anéantit la plupart

(55) The Labyrinth, Gerzeh and Mazghaneh: Petrie.

(56) et (57) Queens of Egypt: Buttles.

(58) Hawara, Biahmu, Arsinoe: Petrie.

(59) The Labyrinth, Gerzeh and Mazghaneh: Petrie.

(60) A History of Egypt: Breasted.

des archives de la XIIe dynastie, en accaparant pour son compte l'immense matériel de pierres et de granit des anciens temples. L'égoïsme des hommes n'a pas de limite et l'histoire n'est, dit-on, qu'un perpétuel recommencement.

Il est très probable que la Fille du Grand Roi fut elle aussi une Grande Reine. De KATA ANA dans le Delta jusqu'aux Cataractes à SEMNEH les fragments qui nous restent de son règne nous montrent qu'elle a mené une existence plutôt active. Mais assurément ces preuves que nous avons pu recueillir par-ci par-là, dans son royaume, ne sont pas suffisantes pour écrire l'histoire de sa vie.

Si la merveille de l'Égypte n'avait pas été aussi lamentablement anéantie, peut-être aurais-je pu me frayer quand même un chemin à travers l'enchevêtrement des ruines et entendre encore les voix du passé... mais malheureusement sur l'emplacement de ce qui avait été le LABYRINTHE de l'AGE D'OR, je n'ai rien trouvé qu'un troupeau de chèvres maigres et chétives, qui paissaient dans les touffes rouges d'une herbe du désert.

IV

« J'ai souvent dit », explique Sir WILLIAM WILLCOCKS dans son ouvrage sur le FAYOUM (61), « que Mr. COPE WHITEHOUSE avait eu raison d'insister sur le fait que « HA-UAR » ou AVARIS des Anciens Egyptiens n'était autre que la moderne HAWARA où s'élève la Pyramide du LABYRINTHE et où se trouvaient le LABYRINTHE ainsi que les grands régulateurs d'entrée et de sortie des eaux du Lac. Les deux régulateurs étaient, à mon avis, deux ouvrages parallèles formant la dépression qui reliait la Vallée du Nil au Lac MOERIS. La digue actuelle de LAHOUN formait l'ouvrage supérieur, à l'extrémité duquel se dressait une Pyramide. Sur cette digue s'élèvent aujourd'hui les villages de HAWARA EGIEN, de LAHOUN, « LA-HUNT » ou le Barrage » Le second ouvrage était un canal d'amenée, creusé dans le roc vif à un niveau convenable pour le passage des crues ordinaires et ou passe le BAHR YOUSOUF actuel. Une digue massive en pierre, établie en

(61) The Assuan Reservoir and Lake Moeris: Willcocks.

« travers de EL-BATS, s'y raccordait et était rompue lors
 « d'une crue dangereuse. Sur la ligne de ce second régu-
 « lateur se trouve le village actuel de HAWARET-EL-MAK-
 « TA ou HA-WAR de la « brèche ». La Pyramide de HA-
 « WARA ou Pyramide « HA-WAR » s'élève à son extrémité.
 « Entre la Pyramide et la grande digue, était situé le LA-
 « BYRINTHE, « LAPERHOUNT » le « Temple du Barrage »
 « qui, selon toute probabilité, constituait un fouillis d'ou-
 « vrages avancés et de Casernes, de Temples et de Palais,
 « construits de telle façon que nul, du côté de la terre.
 « ne pût approcher de la digue. L'autre extrémité de la
 « grande digue était HAWARA MAKTA, ou le « HA-UAR »,
 « qui n'était en réalité qu'une île fortifiée. Les deux ré-
 « gulateurs étaient à 10 kilomètres l'un de l'autre. Etant
 « donnée la difficulté de grands et suffisants empierre-
 « ments à une époque où la mine et la poudre étaient in-
 « connues, la restauration de la digue, après le passage
 « de fortes crues, entraînait une dépense telle qu'elle pa-
 « raissait excessive même à un Pharaon d'Egypte.

« HA-UAR » était la véritable clef de la Basse-Egypte.
 « Quelques historiens, basant leur assertion sur le fait qu'il
 « est parlé d'HA-UAR comme d'une ville sise au bord de
 « la mer, prétendent qu'elle était située quelque part en-
 « tre TANIS ou ZOAN et le PORT-SAID moderne. Cette
 « HA-UAR » n'a jamais existé. Nulle trace n'en subsis-
 « terait dans une contrée plate comme la main, quand
 « HAUAR » était cependant la clef de l'Egypte. Le point
 « où la crue du Nil pouvait être maîtrisée avant d'entrer
 « dans la Basse-Egypte était HA-UAR AVARIS, située sur
 « le Grand Lac ou Mer de MOERIS, la clef qui ouvrait et
 « fermait le Nil ; c'est-à-dire l'Egypte, puisque dans le
 « langage des anciens Egyptiens, le Nil c'était l'Egypte et
 « l'Egypte c'était le Nil.

« Avec « HA-UAR » située à l'endroit où se trouve
 « HAWARA, l'emplacement du grand régulateur du Lac
 « MOERIS, l'histoire de la famine de Joseph devient clai-
 « rement intelligible. Et ceci nous fait sortir d'un domai-
 « ne de miracles pour entrer dans un domaine de réalités
 « vivantes.

« L'histoire nous apprend que Joseph arriva en Eryp-
 « te à une période avancée du règne des HYKSOS, qui
 « gouvernaient la Basse-Egypte, tandis que la Haute-
 « Egypte obéissait aux dynasties thébaines. Entre les deux
 « Couronnes régnait perpétuellement la guerre. Il y eut

« un moment où les HYKSOS dominèrent le pays jusqu'à
« Thèbes. Mais avec le temps, la fortune des armes se
« tourna petit à petit contre la Basse-Egypte, et les rois
« de la Haute-Egypte, s'avançant à travers la Vallée du
« Nil, avaient pu, au moment où Joseph arrivait en Eryp-
« te, se trouver dans le voisinage de « HA-UAR », HAWA-
« RA le régulateur du Lac MOERIS, et de la frontière
« méridionale de la Basse-Egypte.

« L'inquiétude profonde du Pharaon devant la perte
« possible de cette forteresse et les conséquences redou-
« tables qui s'en suivraient, déterminèrent peut-être ces
« réitérés de vaches grasses et de vaches maigres, d'épis
« pleins et d'épis desséchés par les souffles de l'Est. Jo-
« seph, intelligent, adroit, craignant Dieu, avait passé de
« nombreuses années en prison avec des captifs de la
« Haute-Egypte ; en leur compagnie, il avait appris que le
« but des Rois Thébains était la construction d'une flotte
« et la prise de « HA-UAR ». Il comprit la situation et
« voulut en profiter. Conduit devant le Pharaon, il lui fit
« éloigner ses conseillers, ses courtisans flatteurs et par-
« vint à le persuader du fait que la Haute-Egypte prépa-
« rait une flotte puissante, et que du jour que celle-ci
« serait prête, « HA-UAR » pourrait tomber. Le Pays avait
« devant lui quelques années de grâce encore. Il conseil-
« la d'en profiter et de s'approvisionner en grains et en
« vivres en vue des années de disette qui devaient suivre
« la perte de la grande digue régulatrice. L'emmagasine-
« ment des grains fut entrepris sur un pied gigantesque.
« HA-UAR tomba, le Nil se versa dans le Lac MOERIS et
« ne put déborder en Basse-Egypte. La famine prédite par
« Joseph arriva. Cette famine dut se faire sentir non point
« seulement dans la Basse-Egypte, mais aussi dans cette
« partie de la Haute-Egypte adhérent aux côtés Nord et
« Sud du Canal du Lac MOERIS, tels que le Nome de
« l'île et le Nome de MEMPHIS qui l'un et l'autre furent
« atteints par la baisse du niveau du fleuve. Les Tombes
« en roc vif d'ELKAB que je considère comme les monu-
« ments les plus intéressants de l'Egypte commémorent
« des événements semblables contemporains de cette épo-
« que. L'une célèbre les exploits d'un capitaine naval des
« Monarques Thébains, qui se distingua grandement dans
« la prise d'HA-UAR précédant la chute des HYKOS. Il
« est à noter que la lutte à HA-UAR se passa presque en-
« tièrement sur l'eau, ainsi que cela devait naturellement

« avoir lieu au pied d'une forteresse qui n'était de par sa destination elle-même qu'une île près du bord du Lac. L'autre Tombe rappelle que durant la série ininterrompue d'années de disette qui sévirent à cette époque, les occupants firent beaucoup pour le soulagement de la classe des laboureurs. Ces années de famine furent celles même de Joseph.

« La rentrée du Roi HYKSOS en possession du régulateur lui permit de fermer la digue et de ramener ainsi la crue du Nil à son niveau ordinaire. La terre qui longtemps était demeurée en jachère, produisit à foison. Quelques années plus tard, HA-UAR fut reprise par les Rois Thébains. Le souvenir d'une disette terrible et prolongée, suffisant à mettre le découragement et l'amertume dans les cœurs, les HYKSOS durent s'enfuir d'Égypte, et les Monarques Thébains régnèrent sur tout le pays. Il n'y a rien de merveilleux, rien qui sorte de l'ordinaire dans tous ces événements frappants. Avec le nouveau régime vint un Roi qui ignorait Joseph.

« Dans le but de confirmer ce que je viens de dire, je cite du livre de BRUGSCH Pacha « L'ÉGYPTE SOUS LES PHARAONS », ce qui suit : « Dans ce même Nome SETHROITE, était indubitablement située la ville de HA-UAR, (Maison de la Jambe), l'AVARIS DE MANETHO, ville qui au temps des HYKSOS devint si célèbre. Elle était à l'est de la branche PELUSIAQUE du Nil, et paraît avoir été reliée au fleuve par un Canal. L'envasement graduel du fleuve a rendu la position des villes situées sur ses bords si difficile à déterminer qu'on a peu d'espoir de retrouver l'emplacement de l'ancienne cité perdue d'AVARIS. Mais que HA-UAR doive, en tout état de cause, être cherché dans le voisinage d'un lac est un fait rendu évident par l'inscription qui se trouve à ELKAB, sur le tombeau d'AHMES, le navigateur, qui nous apprend lui-même qu'il était présent quand la flotte Égyptienne combattait l'ennemi étranger sur les eaux de PAZETKU, non loin de la ville de HA-UAR. Ce nom aussi, en dépit de la présence de l'article Égyptien PA qui le précède, a une apparence Sémitique, et doit certainement être allié à des racines correspondantes dans les langages Sémitiques. »

« Or, la moderne HAWARA EGLAN est située à LEHOUN, sur la digue placée en travers du Canal qui relie le Lac MOERIS au Nil, tandis que HAWARA-EL-

« **MAKTA**, ou **HAWARA** de la Brèche, se trouve sur la se-
 « conde digue au **LABYRINTHE** même, dont les traces
 « sont aujourd'hui visibles dans le voisinage du village.
 « **HAWARA**, le Lac et le Canal de jonction, le tout ré-
 « pond à la description de **HA-UAR** telle qu'elle a été
 « donnée plus haut. Point n'est besoin de se défaire de
 « l'article Egyptien **PA** placé devant **ZETKU** (**PA-ZETKU**),
 « en ce que le mot **FAYOUM** n'est autre que **PA-IUM** qui
 « signifie signifie « Le Pays du Lac », les deux mots étant
 « Egyptiens. Le nom même de **HA-UAR** « Maison de la
 « Jambe » répond si bien à la moderne **HAWARA** située
 « sur le Canal joignant le Lac au Nil. L'assertion en ver-
 « tu de laquelle l'envasement du lit aurait rendu difficile
 « à retrouver les traces de cités importantes, ne repose
 « pas sur un fondement solide, étant donné qu'il y a eu
 « bien moins d'envasement près de la mer comme à **TA-**
 « **NIS** ou **ZOAN** qu'à **MEMPHIS** à côté du **CAIRE**. Il n'est
 « pas, à la vérité, de mer à **HAWARA**, aujourd'hui ; mais
 « dans ces temps reculés, le **FAYOUM** tout entier, à l'ex-
 « ception d'une bande étroite de terre ceignant **MEDINET-**
 « **EL-FAYOUM** comme point central, n'était qu'une im-
 « mense mer intérieure de 2.500 kilomètres carrés d'éten-
 « due, et **HAWARA** s'élève juste sur le canal qui joignait
 « cette mer au Nil. »

L'étude de **WILLCOCKS** m'a parue être d'un grand intérêt historique, c'est pourquoi j'ai tenu à reproduire ici l'opinion du savant sur **HAWARA** et le rôle que cette localité a pu jouer dans les temps anciens. Basée sur ces données logiques et scientifiques, elle prouve une fois de plus l'étendue et l'importance des travaux du père de **SEBEK-NEFEROURA**.

D'ailleurs celui-ci n'est pas le seul Pharaon célèbre, les Annales de l'Egypte ancienne renferment plus d'un nom de Roi puissant qui a laissé une empreinte profonde dans l'histoire de son Pays.

Et si l'on aime à relire avec plaisir l'épopée glorieuse des conquêtes d'un **THOUTMES III** qu'on appelle « l'**ALEXANDRE le GRAND** (62) de l'Egypte pharaonique, l'on se plait à se promener aussi en pensée parmi les fastueux Monuments et les Temples d'un **AMENHOTEP III** sur-

(62) Brugsch. *Queens of Egypt: Buttes.*

nommé « le Magnifique » (63). J'amoue évoquer le plus souvent le règne d'AMENEMHAT III : celui qui dota son pays d'immenses bienfaits et dont le règne vigoureux et juste fit chanter à son peuple un hymne de reconnaissance éternelle : (64)

Il rend les DEUX TERRES plus vordoyantes que le Grand Nil.

Il a empli les DEUX TERRES de Puissance.

Il est la VIE qui rafraîit ;

Les Trésors qu'il distribue sont les Vivres de Ceux qui suivent ses pas.

Il nourrit Ceux qui viennent sur son chemin.

Le Roi est la Nourriture et sa bouche la Prospérité.

Qui sait ?... peut-être que la vie laborieuse et généreuse de ce Roi Protecteur de la Vallée et du Fleuve me rappelle parfois le précieux souvenir d'un autre Souverain de l'Egypte moderne, comme lui Agriculteur et comme lui l'Ami de son peuple... Peut-être ainsi m'est-il agréable d'avoir pour la mémoire d'AMENEMHAT III un culte tout particuliers... mais je n'exagère pas pour cela la grandeur et l'utilité de son œuvre. Car nous venons de voir plus haut comment les digues et les régulateurs de la XIIe dynastie surent garder la prospérité du pays et furent à un moment donné une des principales causes qui déterminèrent la chute et la fuite définitive des Hyksos, ce qui amena par la suite l'indépendance des Deux Terres.

Quand j'arrivai à HAWARA un matin d'Avril le soleil était brûlant et le désert submergé. L'auto roulait sur le plateau immense comme entouré de chaudes vapeurs. A mesure que j'avançais, la Pyramide légendaire d'AMENEMHAT III, pareille à une île hantée qu'on n'atteindra jamais, semblait reculer au delà des eaux, toujours plus inaccessible et lointaine. Qu'était-ce donc que cette fantasmagorie inattendue et soudaine qui transformait ainsi à vue d'œil l'étendue des sables en cette vaste Mer intérieure que nous évoquons tout à l'heure ?... Illusion d'optique ?... Effet de magie ? Je fis arrêter l'auto : c'était un mirage.

(63) Great ones of ancient Egypt: by eminent Egyptologists.

(64) History of Egypt: Breasted.

Et jamais je n'oublierai le spectacle étrange de ce Lac dans la plaine désolée du TOSHAÏT.

V

Il y a à THEBES, au cœur même de l'ASSASSIF et face au soleil levant, une région bien connue de mélancolie et de carme ; c'est la colline de CHEIKH ABDEL-GOURNA surnommée depuis les temps les plus reculés : « LA TERRE DU MONT DU CERCUEIL ». (65) Tout en haut de la falaise, un peu au Nord et dans la direction de la maison de Wilkinson, se trouve une Tombe ancienne répondant au No. 60 et explorée par de GARIS DAVIES en 1917. (66) Cette demeure d'éternité est celle d'un Noble, d'un haut personnage du début de la XIIe dynastie : celle d'ANTIFOKER, Vizir d'OUSIRTASEN I et de son épouse SENET. Au mur, de jolies peintures dans les teintes caractéristiques du Moyen-Empire, sur fond mauve, effacées maintenant et bien détériorées. Des scènes de vie terrestre, de voyage à ABYDOS et d'arrivée devant le Seigneur de l'Ouest, des chasses et des cérémonies musicales de toutes sortes.

Le tombeau d'un personnage aussi important qu'ANTIFOKER, qui était « surintendant de la ville, juge de la cour suprême et vizir du Nord et du Sud » (67), ne pouvait que susciter l'admiration des jeunes scribes visiteurs de passage de l'époque postérieure. C'est pourquoi ils donnèrent libre cours à leur enthousiasme en inscrivant sur les parois de l'hypogée qu'ils visitèrent, des réflexions et des bribes de phrases en style fleuri, témoignage de leur appréciation. Ces inscriptions hiéroglyphiques étaient au nombre de trente-six. Il est parlé dans la Tombe de deux scribes dont l'un s'appelait BAK ; celui-ci, et un autre dont le nom est effacé, durent vraisemblablement visiter la Tombe du Vizir ANTIFOKER au commencement de la XVIIIe dynastie (68) et confondirent le nom de SISESBEK, qui

(65) Egypt under the Pharaons: Brugsch.

(66) et (67) The Theban Tomb series: The Tomb of Antifoker wizieer of Sesosteris I and his wife Senet: de Garis Davies.

(68) (69) et (70) The Theban Tombs series. The Tomb of Antifoker vizier of Sesostris I and wife Senet: de Garis Davies.

était le père du défunt avec SEBEK-NEFEROURA la fille d'AMENEMHAT III ; de là se répandit la croyance que le tombeau en question était peut-être celui où reposait la fille du Grand Roi. Pareille confusion eut lieu encore à BANI-HASSAN d'après l'inscription erronée d'un visiteur qui prit l'hypogée du Nomarque KHENMHOTEP pour un temple de KHEOPS. (69)

La plupart des graffiti se trouvent dans la galerie près de l'entrée et quelques uns sur le mur Nord l'on ne peut voir autour de l'autel qu'une seule inscription.

Le graffiti No. 1 dit : (70) « Le scribe... est venu (voir) « cette Tombe de SEBEK-NEFRU. Il l'a trouvée belle comme le Ciel à l'intérieur. »

Le graffiti No. 2 à peu près pareil : « Le scribe BAK « vint (voir) cette Tombe de l'époque de SEBEK-NEFRU. « Il la trouva belle comme le Ciel à l'intérieur. » C'est tout.

Ces deux inscriptions peuvent n'avoir aucune importance au point de vue historique ; il est évident aussi qu'elles ne révèlent pas grand'chose d'intéressant concernant le règne qui nous occupe. J'ai tenu cependant à les reproduire car elles prouvent quand même qu'au temps des THOUTMES, les visiteurs de passage admiraient la beauté du Tombeau, qui devait assurément être exceptionnellement brillant si nous en jugeons d'après la finesse et le coloris des décorations murales. Le fait aussi, — qu'il est question de SEBEK-NEFEROURA dans l'hypogée d'un Vizir qui vivait à l'époque de son ancêtre OUSIRTA-SEN I, nous démontre que la Tombe était trouvée suffisamment riche pour être considérée celle de la Souveraine qui termina la XIIe dynastie, et que ce jugement était donné par deux intellectuels de la XVIIIe dynastie qui ignoraient même alors, comme nous aujourd'hui, où se trouvait en réalité la demeure d'éternité de la Reine SEBEK-NEFEROURA.

PETRIE (71) et ses collaborateurs ont bien exploré à un kilomètre au Sud de DAHSOUR les deux Pyramides de MAZGHUNEH qu'ils croient appartenir à AMENEMHAT IV et à SEBEK-NEFEROURA. D'après Mr. MACKAY (72), qui en deux chapitres intéressants donne les détails et les

(71) The Labyrinth, Gerzeh and Mazghuneh: Petrie.

(72) The Labyrinth, Gerzeh and Mazghuneh: Petrie, Mainwright and Mackey.

déductions des fouilles exécutées dans cette localité, la Pyramide Sud, plus petite que la Pyramide Nord, et bâtie sur le modèle de la Tombe de celle de HAWARA, indiquerait vraisemblablement qu'elle doit être attribuée à SEBEK-NEFEROURA. Mais malheureusement il n'a pu retrouver aucune inscription la concernant particulièrement et la chambre funéraire ainsi que le Tombeau étaient complètement vides, assurément violés, car le passage qui bloquait l'entrée du Tombeau paraissait défoncé. Avait-elle été réellement enterrée là, dans le silence et la solitude du désert, au fond du sarcophage en quartz taillé à même le bloc ? Ou bien cette Pyramide était-elle une tombe fictive élevée pour perpétuer sa mémoire à travers les âges ?

Nous ignorons comment et où s'éteignit la Reine SEBEK-NEFEROURA. Disparition obligatoire et nécessaire imposée par un usurpateur puissant ? Empoisonnement par un rival ? Emeute populaire ? (73) Révolution du Palais ?

Nous ne savons pas ce qui se passa. Un jour la Reine SEBEK-NEFEROURA cessa d'exister et dès ce moment-là prit fin la glorieuse et puissante XII^e dynastie pour faire place à une autre Maison royale « la première (74) « de celles que l'on réunit sous le nom général de XIII^e « dynastie ». Est-elle arrivée au trône par mariage ou par usurpation ? Nous l'ignorons.

La Reine SEBEK-NEFEROURA n'a plus ni Temple, ni sépulture, ni sarcophage royal, ni momie pour faire vivre son âme.

Il ne nous reste de la vie et du règne de la fille d'AMENEMHAT qu'un souvenir et nous venons de l'évoquer.

Les sages de l'Egypte ancienne pensaient, et ils l'écrivaient sur les murs intérieurs des hypogées que nous visitons encore aujourd'hui, que le souvenir était l'œuvre la plus durable que chaque être en partant laissait sur terre ; c'est pour cela sans doute que les Egyptiens d'autrefois défiaient les Rois disparus et aimés ; ils leur vouaient un culte pour avoir perpétuellement sous les yeux la preuve tangible de leur passage terrestre. Les Anciens avaient

(73) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique : Maspero.

(74) Histoire de l'Antiquité: Meyer.

besoin de divinités accessibles à leurs prières, en qui ils mettaient leur croyance, leur amour ; et quand le Chef suprême répondait à leur idéal, ils en faisaient un dieu et l'adoraient. C'est ce que nous voyons souvent représenté à ABYDOS, à THEBES, à EDFOU.

Il me plaît de visiter quelquefois ces Temples et ces Tombeaux ornés de symboliques reliefs, de voir représentés sur les murs ces Rois-divins et d'entendre les hymnes de reconnaissance de ce peuple heureux, fier des sages desseins de ses Rois, qui étaient devenus comme dans la XIIe dynastie « les collaborateurs de leurs sujets. »

Avant de terminer cette étude je tiens à ajouter une dernière phrase empruntée au PAPYRUS ANASTASI (75) et qui selon moi définit l'âme Egyptienne de tous les temps et de toutes les religions :

« L'Egypte devint un corps sans âme, une Chapelle sans dieu », sitôt que cessa la théorie (76) divine d'autorité royale et de coopération sociale qui soutenaient la « force et le moral du peuple. Tant que dura cette doctrine ne « créée par les Pharaons et alimentée par les prêtres », le peuple avait conscience de sa civilisation supérieure.

« Un temps viendra où il semblera que les Egyptiens « ont en vain gardé le culte des dieux, avec un esprit « pieux et une religion scrupuleuse ; et toute leur sainte « vénération n'ayant servi à rien, l'Egypte sera déçue. La « divinité remontera de la terre au ciel ; l'Egypte sera par « elle abandonnée, et la terre qui fut le siège des doctrines « sacrées sera vide et frustrée de la présence des dieux. « Alors cette terre sainte, siège des sanctuaires et des temples, sera toute pleine de morts et de tombeaux. O Egypte, « te, Egypte ! de tes doctrines seules survivront des fables « auxquelles ta postérité ne croira plus, et il ne subsistera « que des mots, gravés sur des pierres, pour raconter ta « piété. »

C'est ce que j'ai tenté de faire en ces pages, évoquant les phases de l'AGE D'OR et racontant, d'après les pierres gravées que j'ai pu trouver, L'HISTOIRE DE LA REINE SEBEK-NEFEROURA ET DE SES ANCETRES.

PRINCESSE KADRIA HUSSEIN.

(75) Papyrus Anastasie IV.

(76) Le Nil et la civilisation égyptienne: Moret.

DIALOGUE SUR L'ART ENTRE UN FRANÇAIS ET UN MAROCAIN DE FEZ

A Fez. Salon luxueusement décoré. Sur les tapis, sur les étoffes brodées et les mosaïques, partout se poursuivent les caprices des artisans. Sans cesse les rythmes se répondent — la forme régénère la forme.

Au cours du dialogue, des musiciens Marocains se font entendre, ainsi qu'un orchestre européen, celui-ci invisible.

Le Marocain. — Sois le bienvenu ! la musique ce soir n'est pour nous qu'un prétexte ; la joie est dans notre rencontre. Quel plaisir de causer longuement avec toi.

Le Français. — J'y suis tout disposé, mais nos propos — fussent-ils dignes des dialogues antiques — paraîtront bien ternes auprès de vos chansons andalouses et des fines réponses des violons.

Le Marocain. — Est-ce bien sûr ? Suivre la pensée d'un ami me procure une émotion incomparable ! Cette pensée va de sa parole à la mienne, et revient, et retour-

ne, et semble s'enivrer de l'excès de ses changements. Elle bondit comme la flamme succède à la flamme (1).

Le Français. — Causons donc librement, chacun suivant notre tournure d'esprit : ne craignons pas de mettre en relief ce qui nous sépare ; nos propos ainsi se compléteront.

Le Marocain. — A moins qu'ils ne se contredisent au point d'obscurcir étrangement ce dialogue, et de le priver de toute conclusion.

Le Français. — Pourquoi conclure ?

Le Marocain. — Le Français n'est-il pas avide de clarté et de rigueur ?

Le Français. — Clarté, rigueur et toutes logiques. Laissons ces cruautés au géomètre ! Les réflexions les plus fécondes sont celles où notre esprit s'efforce à réunir les thèses les plus opposées.

Le Marocain. — Nous paraîtrons inhumains en offrant ainsi des énigmes.

Le Français. — Peut-être voudrais-tu avec d'aimables propos tisser un lumineux déguisement de la complexité des choses ? (2).

Le Marocain. — Cette définition de l'esprit littéraire est amusante ; rien ne trouve donc grâce devant toi : crois bien que si ton ironie me séduit, je ne me laisserai pas gagner par ton scepticisme habituel.

Le Français. — Je pourrais te répondre que ce scepticisme lui aussi est un jeu de l'esprit. J'aime mieux t'en laisser juge, et te rapporter la parole d'un de nos poètes (3). Si la lumière du ciel étale toute sa richesse sur nos jardins, c'est que chacune de ses fleurs peut se parer à sa manière, en retenant la couleur qui lui va. Et de même, la musique nous apparaît surnaturelle et divine, à faire naître dans ton âme et dans la mienne des échos si différents. N'est-ce pas là une énigme charmante ?

Le Marocain. — Au fait, quelle impression te fait notre musique ? Que vas-tu dire à son sujet ?

(1) Paul Valéry, « L'Âme et la Danse ».

(2) Paul Valéry, Discours de réception à l'Académie Française.

(3) Poète au nom inconnu.

Le Français. — Ne compte pas tirer de moi d'étonnantes épithètes en échange des beautés de ta Musique. Peut-être me plaira-t-elle au point de me défendre de préciser mes pensées. Mais cela est peu probable. J'essaierai néanmoins de la comprendre, en la rattachant aux musiques qui m'ont charmé jusqu'ici. A travers mes souvenirs, la mélodie arabe pourra-t-elle se développer sans que sa ligne se déforme, ou sans qu'elle me heurte ?

(*On entend une mélodie marocaine accompagnée d'un luth et d'un violon.*)

Le Marocain. — O mélodie ! Quelle légèreté inépuisable dans ses traits, quelle pureté au milieu de sa riche parure ! Les volutes sonores se forment et s'effacent, et la voici qui bondit et se dégage de ces festons. Puis elle se pose et semble se défendre de respirer, et je l'entends qui réapparaît à l'appel du luth... plus loin c'est le violon qui l'a sauvée (4).

Le Français. — Crois-tu que ce chanteur se flatte d'improviser d'autres prodiges que des vocalises, des trilles et autres accessoires, il ferait mieux de s'en tenir aux airs que son maître lui apprit au cours du soir.

Le Marocain. — Ne méprise pas les arabesques que l'élan et le goût de cet artiste réglèrent : sois attentif à ses dessins, si subtilement modulés, si soigneusement placés. La mélodie semble quelquefois s'arracher de sa propre forme, mais malgré le désordre qui l'environne, sa ligne se retrouve à chaque pas.

Le Français. — Il est vrai ; mais cette ligne mélodique nous paraît souvent étrange ; cela tient semble-t-il à l'emploi d'une gamme factice.

Le Marocain. — Excuse-moi, cher ami, si je te contredis sur ce point : c'est bien votre gamme européenne qui est conventionnelle, et elle seule repose sur des artifices et des compromis. Les notes de notre gamme chromatique se suivent à des intervalles si menus que ton oreille les apprécie difficilement ; et au moyen de cette échelle aux degrés si rapprochés, les grands savants de l'Islam ont établi vingt-quatre modes, dont chacun définit un type de mélodie.

(4) Cf. Paul Valéry, « L'Âme et la Danse ».

Le Français. — Je reconnais en toi un digne successeur d'Al Farabi et d'Avicenne !

Le Marocain. — Tu sais fort bien que nous n'avons pas hérité de leur esprit scientifique, aussi la plupart de leurs théories furent oubliées. Malgré cela, les musiciens de Fez ont su conserver sans défaillance toute la sensibilité vibrante de leurs ancêtres andalous ; les modes les plus beaux de l'Orient animent toujours leurs chansons, et c'est par quarts de ton que se brodent leurs vocalises ! Or, chose admirable ! les gens de Damas et ceux de Bagdad, héritiers eux aussi des traditions islamiques, utilisent ces mêmes modes, et les nomment à peu près comme nous.

Le Français. — Quel raffinement ! Et voici que maintenant ces modes anciens apparaissent aussi dans la musique européenne, en France, comme chez les Russes et en Espagne.

(On entend Orientale, Chant d'Espagne, d'Albeniz, joué par l'orchestre invisible).

Le Marocain. — Cette musique me paraît magnifique.

Le Français. — Plaçons-la donc à côté d'une de ces romances si prisées à Fez : vous les appelez, je crois, des mouals.

(Un musicien marocain chante un moual accompagné par l'orchestre arabe.)

Le Français. — J'ai vu l'enchantement sur ton visage. Cette musique doit évoquer en toi bien des choses, des formes jeunes et souples s'éveillant à l'Amour ! mais quel amour ?

Le Marocain. — Ni celui-ci, ni celui-là, et non point quelque banale aventure ! Ce chant n'est pas celui d'une passion suppliante, ni la joie d'un amant reconnaissant. C'est une création surnaturelle !

Le Français. — La musique est en effet le plus bel effort de l'âme humaine pour échapper à sa misérable enveloppe, et aussi aux servitudes de la Pensée.

(*Leit-Motiv*) (5).

Heureux le musicien ! Sa fiction est au delà des fictions du Poète ! Le poète est prisonnier d'un langage fait pour les besoins de la vie, et les mots recherchés par son inspiration résonnent souvent dans nos cerveaux de leur sens vulgaire. Le musicien dispose de matériaux plus raffinés ; les sonorités de l'orchestre sont toujours pures et c'est de jayaux inaltérables qu'est façonnée la mélodie.

Le Marocain. — Pourquoi donc vouloir y ajouter le reflet de quelque désir d'amour ? Une telle entreprise ferait penser au travail de ce statuaire byzantin qui s'obstinait à sculpter la forme d'une belle adolescente en taillant dans des matières précieuses ; il disposait d'ivoire, d'or, d'argent et de cristal. A sa confusion, le sujet disparaissait toujours, ce n'était qu'un reflet perdu au milieu des mille reflets de sa statue (6).

Le Français. — Mieux eût valu qu'il composât avec ces riches éléments une mosaïque, éblouissante de feux harmonieux.

(*Leit-Motiv*).

Le Marocain. — La mélodie n'évoque aucun visage, ni même la caresse d'un regard ; elle possède cependant une vie et une pensée, en dehors de tout poème et de toute peinture.

Le Français. — Mais quelle est sa destinée ?

Le Marocain. — Une fois éclos, la mélodie ne connaît pas de trêve, et retourne sans cesse sur sa propre ligne — de même la tourterelle dans son hymne au Créateur répète le nom du Très-Haut et rien de plus, ne s'arrêtant que pour épier la réponse de la Nature — et pareillement, la mélodie après les gazouillis des luths reprend et s'élançe parmi les frissons des violons... toute haletante.

(*Leit-Motiv*).

(5) Le Leit-motiv est formé d'un thème de Manuel De Falla (« Andaluza ») joué par une flûte accompagnée en pizzicato par un violon.

(6) Parabole indiquée par M. Bousquet: « des Cahier du Sud ».

Le Français. — Ta conception de la musique me plaît beaucoup, mais je crains qu'elle ne choque bien de délicats artistes. Pour ceux-là la Musique est le langage des émotions, elle reflète les passions humaines. C'est à la sensibilité qu'elle s'adresse. Lorsque ces natures d'élite dépeignent les sentiments si divers qui traversent leurs cœurs à l'appel de la musique, comment douter de leur sincérité ? il m'arrive parfois de les envier secrètement. Elles seules, peut-être, comprennent vraiment la musique, et l'éclairent de leurs confidences poignantes.

Le Marocain. — Quant à moi, je ne me lasse pas de l'écouter, et de m'entretenir de merveilles avec moi-même. Mon esprit est sans cesse attentif aux retours de la mélodie. Je la suis, je la retrouve et ne puis jamais la perdre et me complais à ses modulations et à ses ornements. Ma sensibilité est toujours en éveil. Crois-le bien ; la musique m'émeut... mais c'est à sa façon.

Le Français. — Est-il possible que tu distingues cette émotion musicale des autres émotions humaines qui de force envahissent ton cœur ? Tous ces remous de ton âme se réunissent sans doute, et se fondent dans un rêve confus et délicieux.

Le Marocain. — Oui. Écoutons sans le désir de préciser ; suivons le renouvellement incessant de la chanson et confions-nous à son rythme... Tout notre être soumis se recueille, et nos passions et nos souffrances se résignent à ne plus apparaître (7).

Le Français. — Votre musique t'apporte donc la joie ?

Le Marocain. — Notre chant délivre l'âme entière de l'esprit du mensonge et de la parole inquiète.

(On entend un moual).

Le Français. — Ce chant t'apporte-t-il la joie ?

Le Marocain. — Il est fait pour perpétuer en une heure délicieuse le souvenir des joies du passé. Ce passé est bien loin, il n'y reste aucune ombre, ni le souci du moment qui va suivre. Remercions Dieu d'avoir permis cette tranquillité de nos âmes, ce repos d'entre les repos.

(7) Cf. Paul Valéry, « L'Âme et la Danse ».

Le Français. — Oui, cette musique est sereine est fort bien ordonnée ; les timbres s'y combinent heureusement. Il y manque cependant quelque chose. Chez nous la mélodie s'appuie toujours sur quelque accompagnement : dans nos orchestres chaque instrument dessine une partie de l'œuvre et, entre elles, quelle harmonie ! Quelle richesse sonore !

Le Marocain. — Comment pouvez-vous porter votre attention sur tous ces airs ? L'intelligence poussée à cette limite semble se livrer à des exercices d'acrobate. Cela fait penser au joueur d'échecs qui conduit en même temps douze parties. Pourrais-tu lire à la fois plusieurs romans ?

Le Français. — N'exagère pas, les différents thèmes de notre orchestre s'apparentent et forment une construction pleine de relief. Au contraire, vos musiciens jouent tous à l'unisson : cela paraît monotone, et même d'une certaine naïveté.

Le Marocain. — C'est là un jugement bien superficiel, et je sais que ce n'est pas le tien. La musique occidentale, en s'enrichissant par l'harmonie, n'a-t-elle pas dû en même temps se priver de l'usage des modes grégoriens et de ceux de l'Orient ? L'art musical y a-t-il gagné ?

Le Français. — Je le vois, seule la mélodie te plaît. Ce n'est pas tout dans la Musique.

Le Marocain. — Certes, mais on peut concevoir une musique dont l'inspiration ne serait que mélodique. A ce propos, je désire te demander s'il est possible d'harmoniser nos mélodies et de les faire entendre sans la moindre déformation au-dessus des accords de votre musique ?

Le Français. — Tu soulèves là un problème original et fort complexe. Bien des musiciens français s'y attachent actuellement.

(L'orchestre européen joue quelques morceaux modernes d'inspiration orientale).

Le Français. — Voici qu'en Europe reflleurissent les plus belles mélodies de l'Orient ; elles ont gardé toute leur pureté, au milieu d'un orchestre plein de coloris et de dissonances troublantes.

Le Marocain. — Que de nuances charmantes dans les

timbres ! cela est admirable ! Je crois que si vos orchestres nous offraient parfois de telle musique, nous arriverions à la goûter comme vous et elle pourrait inspirer nos musiciens et même nos poètes.

Le Français. — J'en suis convaincu : vos oreilles sont peut-être plus fines que les nôtres, et votre imagination est toujours en éveil. Toi-même malgré ton exposé transcendant de tout à l'heure sur la musique pure, je te devine d'une sensibilité extrême.

(On entend le boléro de Ravel).

Le Marocain. — O merveille ! J'ai surpris les mains et les talons de nos hôtes s'agiter, et s'essayer à frapper eux aussi le rythme de ce Boléro. O puissance du rythme !

Le Français. — Il poursuit sans cesse ses alternances de fortes et de faibles comme dans vos noubet andalouses (8).

Le Marocain. — Nos tambourins marocains dessinent des rythmes fort vivants et curieusement ornés ; les battements légers s'enchevêtrent avec d'autres plus sourds. Si Mohamed va nous battre quelques rythmes.

(Démonstration de rythmes marocains) (9).

Le Français. — Ces rythmes sont réellement pittoresques, mais je les trouve bien difficiles à retenir. Comme ils sont différents de nos cadences, ils en sont aussi éloignés que le carré et le triangle le sont de la savante polygonie des rosaces de vos médersas.

Le Marocain. — L'Art, à son insu, procède de la Science : nos algébristes avaient établi autrefois de nombreuses combinaisons rythmiques. Nous en avons gardé quelques-unes.

(8) Une « nouba » est une suite de chansons andalouses anciennes. C'est la musique classique des Arabes : elle est exécutée par un orchestre d'une douzaine de musiciens, qui chantent et jouent à la fois.

(9) Voir « Mercure de France » 15 février 1937. « Le Plaisir musical chez l'Européen et chez l'Arabe », étude de Pierre Féline,

Le Français. — Ce que je trouve étrange, c'est que vous ayez adopté les plus compliquées.

Le Marocain. — Les plus compliquées ? est-ce bien sûr ? Si tu les nommes ainsi, c'est que ta mémoire est inhabile à les reproduire fidèlement : tu restes sous l'impression de cadences plus naïves ; celles de la polka ou de la valse, ou d'autres analogues. Chacun de nos rythmes est en fait une pensée musicale qui a sa teneur et son élan. Il circule alerte et gracieux : l'Arabe semble attiré par ses retours obsédants, qui trouvent écho dans son être physique. Le tambourin martèle le temps selon sa fantaisie, selon le cycle de son caprice.

Le Français. — Le Poète a dit : « Rien ne résiste à l'alternance des fortes et des faibles... Battez, battez !... La matière frappée et battue et heurtée en cadence ; les peaux frappées et les tambourins agitant leurs cymbales, les paumes des mains et les talons en cadence forgeant joie et folie, et toutes choses, en délire bien rythmé, règnent (10). »

(On entend le finale endiablé d'une nouba andalouse).

Le Français. — Tout le monde frappe et chante à la fois, et quelque chose grandit et s'élève.

Le Marocain. — Dans ce finale en délire, le rythme suit pas à pas la mélodie. Il en est de même dans la plupart de nos chansons andalouses qui furent composées sur des poésies classiques. Dans leurs vers, les mètres prosodiques ont peu à peu disparu et furent remplacés par des rythmes musicaux. Dans nos mouals, au contraire, le tambourin se tait et la mélodie évolue sans aucune attache rythmique. Je vais prier Abd el Wahab El Fassi de nous chanter une romance de sa composition. Tu y reconnaitras l'influence de la musique égyptienne moderne.

(Abd El Wahab joue).

Le Français. — Quel musicien original ! Ses vocalises utilisent les intervalles les plus ténus : sa voix alterne avec les fines dentelures du luth, et vers la fin voici

(10) Paul Valéry, « L'Âme et la Danse »,

qu'elle s'adoucit et s'abaisse, et la mélodie semble se perdre dans les arpèges de l'instrument. Invite-le encore à jouer.

(Abd El Wahab joue une autre mélodie).

Le Français. — Les vocalises si variées qui fleurissent ces cantilènes, les fines dentelures du luth et les réparties alertes du violon se plaisent dans ce décor merveilleux ; les tapis aux chaudes couleurs, les broderies légères et les mosaïques de faiences rayonnent aussi de nuances innombrables.

Le Marocain. — Suis ces dessins capricieux : à leurs ondoiements s'évanouit toute attention ; les arabesques se poursuivent pour le seul jeu de subtiles modulations, sans rien défigurer du réel ; aux portières étincelantes et aux ceintures brochées d'or, des doigts agiles ont brodé des bordures touffues, d'où les soies s'élancent en rameaux plus aérés.

Le Français. — Les répliques de ces motifs sont, semble-t-il, éparpillées sur les coussins qui jonchent les tapis et les divans. Je voudrais vivre au milieu de ces courbes mouvantes et saisir ces rythmes qui s'enchevêtrent, et les voir se régénérer encore.

Le Marocain. — Que ton esprit considère d'abord le parterre harmonieux qui s'étale au centre de ce riche tapis, puis qu'il s'envole et se déplace au milieu des soies jolies, et des fils d'or et des cuivres ciselés ; le rythme flexible qui anime les étoffes est bien celui qui ondulait tout à l'heure la mélodie ; il nous prend, il nous enchante.

(Leit-Motiv).

Le Français. — On dit que la Musique est un langage universel, et quelle joie si cela était vrai, si l'Art pouvait contribuer à notre union ! Mais crois-moi, ce remède magnifique ne peut s'appliquer qu'à des âmes déjà sympathisantes.

Le Marocain. — Cependant, les chants des violons et des flûtes, ceux des hommes traduisent partout la même œuvre.

Le Français. — Oui, mais chaque sensibilité, chaque

intelligence répond selon sa nature propre à l'appel de la musique ; chacun de ces échos a son individualité.

(Leit-Motiv).

Ne disons pas que la Musique est un langage universel ; rien ne marque mieux un peuple que ses chansons, et c'est par les œuvres de ses artistes, par leurs modèles de Beauté, que toute nation entre dans l'Histoire

(Leit-Motiv).

Le Marocain. — Cet art hispano-moresque qui nous imprègne et qui te fascine, cher ami, nous le comprenons bien différemment : je crains que cela nous sépare.

Le Français. — Vois le contraire : si cet art nous attire et vous subjugue, c'est en raison même d'une qualité commune à nos deux races : le sentiment de la forme et son culte. Les improvisations de vos artistes ne dessinent que des symboles et se détournent des visages de la Nature. Et pourtant l'harmonie et les nuances de leurs œuvres sont incomparables. Les hommes ont produit au jour des œuvres que la Nature elle-même ignore. Les artistes et les poètes sont arrivés à ravir aux Dieux un pouvoir qu'elle n'a pu obtenir.

Le Marocain. — Notre idéalisme te séduit, et te voici attiré par les reflets de notre civilisation. Mais ces reflets ne formeront devant toi qu'un mirage trompeur, si cet attrait pour nos arts se mêle aux spéculations habituelles de ton esprit.

Le Français. — Que ton inquiétude disparaisse ! Cet attrait se double au contraire de mon affection profonde pour vos artisans (11). Je ne me lasse point de les admirer, et me comp'ais à les suivre au long de leur travail. La matière se met à briller sous l'outil et s'anime ; et voici que des figures s'épanouissent, des rosaces et des étoiles rayonnent, et de magiques enceintes se font et se

(11) Jusqu'à la fin du dialogue, la flûte du berger déroule de merveilleuses arabesques.

(12) Paul Valéry. — Les phrases environnantes développent sa pensée.

défont. Nos gestes sont comme une impure matière en regard des mouvements des doigts de l'artisan (12) ; il improvise à chaque instant par touches aventureuses..., le dessin se précise, la ligne caressée et flattée s'élançe, et l'artiste est attentif à la contenir, à la reprendre, à l'orner. L'esprit guidant ces doigts agiles se plaît à inspirer la flûte champêtre, et la module, et pousse le berger à user son âme dans les retours incessants de la mélodie.

Le Marocain. — La vie ruisselle dans ses lignes divines : l'Idée régénère l'Idée ; comme nous ne pouvons aller à l'Infini ni dans le rêve ni dans la veille (13), notre âme revient toujours sur elle-même...

Le Français. — La flûte se plaît au retour de son chant...

PIERRE FELINE.

(12) Après le crescendo des lignes précédentes, cette phrase (de Valéry) doit être dite sur un ton brusquement adouci ; le Marocain semble saisi d'humilité.

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE

II

13 octobre...

La séance s'était terminée vers le milieu de l'après-midi, et j'en étais sorti les nerfs brisés. J'avais à peine quitté le juge que je fus accosté par un garde qui venait présenter à ma signature des liasses de formules exécutoires de jugements. Je mis ma griffe, sans regarder les feuillets, sur ces pièces dont on ne voit jamais la fin. Mon paraphe n'a plus maintenant aucun rapport avec mon nom : en raison de la hâte et aussi du grand nombre, il est devenu une ou deux lignes jetées au petit bonheur. Au moment où j'achevais, encore tout en nage, j'entendais un pas pesant résonner sur l'asphalte (1) du trottoir. Un ghafir me saluait militairement :

— On t'attend au-dessus, me dit-il, pour l'enquête relative au coup de fusil.

Les forces humaines ont des limites ! Je n'avais pas avalé une bouchée, je ne m'étais pas étendu sur un lit, depuis... depuis l'avant-veille. Je ne pus me retenir de récriminer :

— Qu'un coup de fusil te blesse plutôt ! Si nous étions des soldats aux tranchées ou aux combats des Dardanelles, on aurait pitié de nous et l'on s'inquiéterait de notre santé...

(1) Transcrit du français.

Mais quelle faute avait donc commise le ghafir pour que je lui tiennne un pareil langage? Le laissant, je poursuivis mon chemin, pour grimper à mon bureau, au premier étage. A la porte, je trouvais la jeune Rim, qui m'attendait en compagnie des agents, et, à côté d'elle, le cheikh Asfour, avec son bâton vert : je ne sais pourquoi il était resté avec les autres. La vue de la jeune fille me ranima un peu, comme une plante flétrie retrouve de la vie grâce aux gouttes de la rosée. Je pénétrai dans mon bureau : le mamour, le moawin et le greffier étaient assis, dispos comme des gens qui viennent de se réveiller d'un sommeil réparateur. De toute évidence, ils venaient de chez eux et ils étaient maintenant prêts à tuer le temps avec cette affaire : cela valait mieux que de jouer une partie de trictrac (2) au club ou de mâchonner une tige de canne à sucre devant la pharmacie. Mais moi, je n'étais bon qu'à dormir pendant sept heures consécutives : j'informai donc mes collègues de mon désir de remettre l'enquête au lendemain, et ils acquiescèrent.

Une difficulté surgissait, à laquelle personne n'avait songé : cette jeune fille, où passerait-elle la nuit? Elle se trouvait à une longue distance de son village, et il n'était pas raisonnable de la renvoyer pour la faire revenir le lendemain matin, car des habitants ou des témoins ayant un intérêt dans l'affaire pourraient se mettre en rapport avec elle et lui dicter des réponses incompatibles avec la franchise et la vérité. D'autre part, elle ne connaissait personne au merkez et n'y avait pas de famille. C'est alors que le mamour déclara, comme inspiré par une suggestion heureuse :

— La question est simple : la jeune fille couchera chez moi jusqu'à demain matin.

Nous nous retournâmes vers lui avec stupeur. Ce fut plus fort que nous, je ne sais comment, mais un sentiment de gêne nous envahit à l'instant : même le cheikh Asfour, qui s'était glissé à ma suite dans la chambre, lançait des regards inquiets. Le moment était critique. Une opposition quelconque de notre part impliquait un doute sur la conduite du mamour, mais d'un autre côté, si nous lui abandonnions cette douce créature. Dieu Seul pourrait la sauver.

(2) Dans le texte, transcription de l'italien « tavola ».

En fait, ce mamour jouissait d'une mauvaise réputation. On racontait qu'un jour il avait trouvé à son goût une fellaha qui était venue à son bureau déposer une plainte. Voulant s'entretenir avec elle en particulier, il avait ordonné à ses gardes et à ses ghafirs d'aller à la prison du merkez pour raser la barbe des prisonniers. Dès qu'ils en eurent franchi le seuil, il les y enferma, pour profiter de quelques instants de solitude avec la femme....

Me souvenant de cet incident, je pensais : « Si cette histoire tourne mal et aboutit à une vilaine action, de quel énorme fardeau chargerai-je ma conscience, moi, substitut, en jetant cette pomme juteuse à cette mâchoire qui bave déjà? » Le comble, c'est que tous les assistants gardaient un silence impressionnant, comme s'ils étaient certains que la pomme avait été mâchée et mangée, que tout était perdu. Aussi le mamour crut-il bon de nous rassurer :

— Mon intention, dit-il, est de mettre la jeune fille en lieu sûr avec ma femme et mes enfants.

Je ne vis aucun moyen d'échapper à cette éventualité. Je quittai la place et regagnai mon logis. Après avoir pris en hâte quelque nourriture, je me jetai sur mon lit et m'endormis d'un profond sommeil, dont je ne m'éveillai qu'à minuit. Je me levai la gorge sèche et allai boire une gorgée à la gargoulette placée sur la fenêtre. C'est alors que je me souvins de la jeune fille, l'imaginant dans la maison de notre ami : c'était fini, le sommeil m'avait quitté. Je désirais qu'un autre incident se produisît, exigeant ma présence immédiate et celle du mamour. Mais les accidents sont comme les chats, qui refusent de venir quand on les appelle et qui, lorsqu'on les chasse, accourent vous lécher les pieds. Je ne savais que faire. J'étais assailli de doutes et de soupçons. La nuit me paraissait démesurément longue et fastidieuse, et j'attendais avec impatience le lever du jour. Je voulus occuper mon esprit en me plongeant dans la rédaction de mon journal, mais la plume resta inerte dans ma main. Mon regard tomba sur les liasses de délits, de contraventions et d'affaires diverses, bilan des deux jours précédents. Le greffier de service m'avait envoyé ces dossiers pour que je les lise et les mette en ordre, que je qualifie les inculpations, en un mot pour qu'ils soient prêts

à passer au tribunal. Mais je ne me sentis aucun goût au travail. J'ouvris la fenêtre pour respirer l'air humide de la nuit, je contemplai les étoiles qui semblaient surveiller le calme enveloppant de cette campagne endormie, comme des yeux grands ouverts sur le secret des choses...

Il me vint subitement l'idée de m'habiller et de descendre faire un tour du côté de la maison du mamour. Quelle idée folle ! Moi ? Faire cela ? Et si le ghafir du quartier m'arrêtait ? Il me connaît peut-être personnellement et s'excusera, mais il le dira aux autres et cela se saura : quel scandale ! Il est donc inévitable que j'attende le matin avec ce qu'il m'apportera...

A la fin, Dieu me manifesta sa faveur : je reçus un message téléphoné. Je le parcourus au plus vite : il s'agissait d'un de ces faits divers peu importants, pour lesquels nous ne nous dérangeons pas la nuit :

«...Au passage du train de marchandises No. 209, sur la voie étroite du Delta, au kilomètre 17, pendant une manœuvre (3), on a trouvé sur le rail un clou en fer. C'est un attentat; l'auteur en est inconnu..., etc. ».

Au bas de la feuille, le mamour avait signifié au moawin l'ordre d'aller sur les lieux et de transmettre le message au substitut pour information. Il ne se dérangerait donc pas et ne jugeait pas ma présence indispensable. Mais comment laisser échapper cette occasion qui me tombait du ciel ? Cette nuit, rien ne m'était plus agréable que d'interrompre mon repos et de troubler la tranquillité du mamour. J'endossais mes vêtements sans tarder, je commandais l'auto et passais quelque temps plus tard au domicile de notre ami. J'envoyai quelqu'un frapper à sa porte avec mission de le prévenir de mon déplacement. Le mamour se pencha à sa fenêtre :

— Pour un petit clou, cria-t-il, nous allons tous nous rendre là-bas en pleine nuit ?

Je sortis la tête par la portière de l'auto :

— Même si c'était une aiguille. Du moment que l'accident a été causé par quelqu'un, c'est un crime. Songe au crime qu'est le déraillement d'un train, le plus grave accident au monde ! Ta présence est essentielle, mon cher mamour.

(3) Transcription du français.

— Moi,... mais j'ai délégué le moawin.

— Il est nécessaire que tu viennes en personne.

— Cette nuit,... impossible.... Moi, cette nuit,... je suis fatigué...

— Nous sommes tous fatigués. Mais le devoir nous commande....

Le marjour, furieux et exaspéré, réfléchit un instant, mais voyant ma résolution farouche, il eut peur de me tenir tête dans l'exercice de mes fonctions. Il obéit, me priant seulement de lui laisser le temps de s'habiller. Il descendit et s'assit à mes côtés dans l'auto, écumant de rage. J'étais étonné que le cheikh Asfour ne fût pas là : on n'en voyait pas la trace, malgré l'appel de la trompe de l'auto, mais cette fois, le mamour était préoccupé et ne faisait pas attention à l'absence du cheikh. Il resta plongé un bon moment dans ses méditations, puis :

— Oui, sans doute, dit-il, le devoir nous commande... mais... un clou!

Je fermai les yeux de façon à bien lui montrer qu'il ne fallait pas compter sur une réponse. Il revint à la charge :

— Que Dieu bénisse le substitut précédent! Pour un meurtre, il prenait deux témoins, pas un de plus, terminait son procès-verbal et, se penchant vers moi, me disait : « La victime n'est ni notre père ni notre frère, n'est-ce pas? Debout, mon vieux, allons boire un verre! »

Je ne répondis rien à son discours et ne lui adressai pas la parole durant tout le trajet jusqu'à notre arrivée au kilomètre 17. Nous y trouvâmes les ouvriers de la voie, le train de marchandises et son mécanicien. L'adjoint de l'omdeh nous tendit le clou et montra une voiture chargée de balles de coton, prête à dérailler. Je pris le clou en main pour l'examiner avec attention. Le mamour, qui se trouvait derrière moi, me dit en souriant :

— *Où se trouvait le chauffeur lorsque la machine (4) est tombée et s'est brisée.*

Je vis qu'il plaisantait et qu'il faisait allusion à la fameuse chanson qui commençait par ce vers et qui était populaire il y a trente ans, lorsque Chafika la Copte était la grande étoile des scènes égyptiennes. Le mécanicien

(4) Dans le texte, transcription du français « vapeur ».

avait entendu la phrase, mais, la prenant au sérieux, il s'avança :

— Il n'y a rien eu de cassé et rien n'est tombé, dit-il. Au moment de l'accident, je me trouvais auprès du frein. J'ai freiné immédiatement...

Il donna longuement son opinion. Les habitants de cette région étaient des simples d'esprit. Peut-être étaient-ils les descendants de ces villageois qui organisèrent une réception en l'honneur du train la première fois qu'il arriva dans leur village, lui apportant à manger et à boire. Il n'est pas impossible qu'un de ces paysans, un peut bête, mu peut-être par un sentiment de curiosité, ait mis ce clou sur la voie ferrée pour voir ce que ferait le train, comment il réagirait, s'il tomberait sur le flanc ou la face en avant.

Un ouvrier de la voie déclara par contre : Cette affaire n'est pas une question de naïveté ou de stupidité. C'est une vengeance contre la Compagnie, car les paysans de la région vivent de l'extraction des pierres de la montagne, qu'ils transportent à dos d'âne ou de chameau, et qu'ils vendent aux entrepreneurs. Or la Société anglaise des Chemins de fer du Delta a récemment prolongé sa ligne jusqu'à la montagne, se réservant cette source de revenus, enlevant même ces pierres de la « bouche » de ces malheureux affamés.

Quelle que soit la cause de l'attentat, celle-ci ou celle-là, l'auteur en est inconnu et l'on ne peut songer à l'identifier. En fin de compte, nous placions le clou dans un sachet, scellé à la cire rouge, à joindre au dossier etc, etc..., jusqu'à la fin de ce verbiage officiel qui caractérise notre métier. La rosée du matin commençait à nous imprégner et le mamour jugea préférable de rédiger le procès-verbal dans l'appartement de réception de l'omdeh. Je me renseignai sur la distance qui nous en séparait et l'adjoint de l'omdeh me répondit :

— Le temps d'assouplir un talon, mon Bey.

Nous devons le croire, et nous voilà partis à pied. Nos articulations étaient sur le point de craquer lorsque nous atteignons le village, au moment où l'appel à la prière de l'aurore retentissait dans la petite mosquée de la localité. Je laissai le mamour faire à l'adjoint de l'omdeh des reproches amers sur cet « assouplissement de talon » et me plongeai dans la rédaction du procès-verbal et l'interrogatoire des témoins, que je terminai. J'allais apposer

ma signature, lorsque je vis qu'on se préparait à dresser une table et à servir un repas. Le mamour se levait, s'asseyait, lorgnait la table, entraît, sortait, sans que je sache au juste ce qu'il faisait. Je l'entendis enfin dire à l'omdeh qu'il avait pris à part :

— Ecoute bien, omdeh. Son Excellence le substitut n'aime pas le mouton à son petit déjeuner ni le poulet. Il ne veut rien. Tu peux tout de même apporter quelques pigeons noyés dans du riz, avec des biscottes et des galettes feuilletées. Si tu y joins quelques petits poulets rôtis, cela n'a pas d'importance. Naturellement, le lait caillé est excellent pour la santé. Nous ne verrons aucun mal à ce que tu nous donnes aussi des œufs frits à la crème. Garde-toi, bien, omdeh, de faire quelque chose en plus. Son Excellence le substitut ne mange pas beaucoup. Ah, si tu as du miel d'abeille dans sa cire, tu peux en mettre, ainsi que deux petits fromages bien crémeux, une assiette de gâteaux divers, je ne t'en empêche pas. En somme, tu vois, des choses légères, faciles à digérer. D'ailleurs tu t'y connais bien mieux que nous.

Je rougissais de honte en entendant ce discours et ne savais que faire : il convenait, pensai-je, de me retirer au plus vite. Je rangeai mes feuilles en toute hâte. Mais le mamour avait surpris mes gestes et compris mes intentions : il se précipita sur moi :

— L'enquête est finie? me demanda-t-il.

— Depuis longtemps.

Il regarda la table, sur laquelle on n'avait encore rien mis, puis, revenant à moi :

— Tous les témoins ont fait leur déclaration?

— Tous.

— Il ne reste vraiment plus un autre témoin?

— Pas même un quart de témoin.

Il me laissa et sortit en courant. Il ne tarda pas à revenir, traînant par son écharpe un paysan, qu'il amena devant moi :

— Voici un témoin très important : il a quelque chose à dire.

J'exprimai quelques doutes sur la valeur des propos de cet homme et manifestai donc ma volonté de m'en tenir aux témoignages déjà reçus. Mais le mamour insista pour que j'interroge ce témoin qui possédait des renseignements de la plus haute portée. Je repris mon dos-

sier et dès que je commençai mon interrogatoire, l'omdeh entra, suivi de ses domestiques, qui disposèrent les plats sur la table. Le maître de la maison nous pria de déjeuner; j'excipai, pour refuser, de l'état de ma santé et du fait que je n'avais pas l'habitude de manger le matin. L'omdeh insista, jurant que sa femme serait répudiée si je ne prenais pas quelque chose, et il s'entendit avec le mamour pour m'enlever de ma place. En un clin d'œil, je me trouvai transporté à table, à la place d'honneur. Je ne dis rien, considérant un instant ces créatures, dont le mamour, qui s'empiffraient, mordaient, avalaient, trop occupés de leur propre personne pour s'apercevoir de mon manque d'appétit. Peu de temps s'écoula avant que je puisse m'esquiver pour regagner ma place, tantôt attendant à ne rien faire, tantôt compulsant mon dossier, jusqu'à ce qu'ils se soient rempli la panse et fait table rase. Ils s'essuyèrent les mains avec la nappe, qui ignorait l'existence du savon depuis au moins deux ans. Le mamour s'approcha de moi et, sans retenir un renvoi, me dit :

— Je crois que nous pouvons nous en aller, du moment que l'enquête est finie.

Je lui montre alors le témoin qu'il m'avait amené et qu'il semblait oublier :

— Après que j'aurai questionné ce témoin sérieux.

— Il n'a aucune espèce d'importance, me répond le mamour.

Et, me laissant, il se tourne vers le fellah :

— Toi, mon gars, as-tu quelque chose à dire?

— Nâân, dit le paysan, avec son accent traînant.

Il voulait dire : non.

— C'est un ânon au milieu d'un champ de trèfle, me dit le mamour. Il ne sait rien, absolument rien. Il n'y a plus qu'à rentrer chez nous, mon Bey.

Nous prenions le chemin du retour : le soleil était déjà haut dans le ciel. Dès notre arrivée à l'administration du merkez, nous sommes rejoints par le sergent-major, apportant une note de l'hôpital de l'Etat : le blessé Kamar el daoula Elouan avait repris connaissance et pouvait être interrogé. Nous nous mettons immédiatement en route pour l'hôpital, nous nous hâtons même de crainte que le blessé ne s'évanouisse de nouveau ou que son état n'empire. Nous voulons recueillir de ses lèvres le secret de

l'affaire : c'est une démarche que nous ne pouvons pas négliger.

A l'hôpital, nous demandons le médecin chef : il était, nous dit-on, dans la salle d'opérations. Nous nous engageons dans le couloir qui y menait, rencontrant au passage ces petits lits mobiles, roulant sur l'asphalte, tels les charriots à bagages dans les grandes gares. Nous apercevons les appareils de stérilisation, bouillonnants, montés sur roulettes et d'où la vapeur s'échappait. Nous côtoyons des infirmiers affairés en blouse blanche, conduisant ces lits-voitures qui emportent des corps vers le néant ; ils pénétraient dans cette vaste salle et ils en sortaient, le visage indifférent, ne songeant pas plus à la mort qu'à la vie. Je m'arrête un instant, ahuri, avec la sensation d'affolement qu'on éprouve dans une gare au milieu des trains. Oui, c'est bien cela. Ne suis-je pas, à l'heure présente, dans cette gare d'où le malade part pour l'autre monde ? Je revoyais la grande porte de l'hôpital, avec le soldat préposé à sa garde ; il chassait des groupes de femmes, enveloppées dans leurs robes noires, avec leurs foulards bleus : leurs cris étaient entrecoupés de sanglots craintifs. Je savais que bientôt on allait leur jeter un corps, car chaque jour on déversait hors des murs de cet édifice un ou deux cadavres, pour les donner en pâture à ce désespoir couché à la porte, à cette tristesse aux dents bleu foncé et aux griffes recouvertes de boue et de poussière.

La porte de la salle d'opérations s'ouvre : un infirmier en sort, il porte un seau, dans lequel il y a du sang liquide, commençant à se coaguler, et un morceau de chair qui ressemble à des tripes de mouton. Comme j'y jetais un coup d'œil, l'homme me dit que ceci avait été enlevé de l'abdomen d'une femme qui était encore sur la table d'opération sous l'action du narcotique. Je restais figé sur place.

Le mamour s'avança alors et demanda en mon nom si nous pouvions être reçus sur l'heure par le médecin chef. L'infirmier part et revient nous prier d'entrer dans la salle d'opérations. Je m'arme de courage pour y pénétrer, suivi de ceux qui m'accompagnent. Le médecin m'accueille d'un sourire : vêtu d'une blouse blanche, il était resté penché sur la table d'opération, les manches retroussées, tenant en main un instrument pareil à des tenail-

les. Autour de lui se trouvaient quelques-uns de ses amis, non médecins, en tenue de ville : j'avais reconnu des notabilités de l'endroit.

Je m'approche pour voir ce qu'il faisait : le médecin avait devant lui le corps d'une jeune fille, sur lequel il avait fait une longue incision, depuis la poitrine jusqu'au bas-ventre ; au moyen des pinces, il remettait en place la peau incisée qu'il recousait à l'aide de choses qui ressemblaient à de petits clous. Le médecin accomplissait sa tâche avec une vitesse extraordinaire, tout en bavardant, plaisantant et riant avec ses invités, tel un prestidigitateur se faisant gloire de la légèreté de sa main et de la qualité de son art. La jeune fille paraissait comme morte, tant les traits de son visage étaient tirés ; la peau de l'abdomen, striée d'une longue rangée de « clous », ressemblait au cuir d'un soulier dans la main d'un savetier. La tête me tournait et, craignant de tomber, je m'appuyai à la table d'opération. Le médecin me jeta un regard inquiet et quitta sa malade : il avait dû voir dans mes yeux les signes d'un malaise grandissant. Je me précipitai hors de la salle et, d'une voix qui n'arrivait pas à sortir de ma gorge :

— Docteur, lui dis-je, je te verrai après l'opération.

Le mamour s'inquiète de ma santé et je suis incapable de lui répondre. J'ai pourtant assisté à beaucoup d'autopsies : combien de corps ont été disséqués en ma présence, combien de ventres ouverts, sans que j'aie été impressionné ! Mais c'étaient des cadavres sans vie. Ne pourrais-je donc pas supporter la vue d'un corps vivant que l'on traite comme une chose morte ? Ou bien serait-ce un reste de l'odeur du narcotique, répandue dans l'atmosphère de la salle, qui avait pénétré dans mes narines lorsque je m'étais approché du corps de la jeune fille ?

Le retour à l'air libre me fit retrouver mon énergie. Nous allons nous asseoir dans le bureau du médecin chef, pour boire un café commandé par l'infirmier-major, en attendant le « maître de la maison ». Celui-ci arrive bientôt et nous conduit au dortoir du blessé.

Nous traversons des corridors encombrés de lits, car les dortoirs n'étaient pas suffisants pour abriter un tel nombre de malheureux. Nous voyons les convalescents, vêtus de grandes blouses bleues, qui dévorent leur pitance

dans de petits récipients en aluminium (5). Ils nous relient, nous et le médecin chef, à la façon dont les singes du Jardin Zoologique regardent les gardiens et les visiteurs de marque.

Nous arrivons au chevet de Kamar el daoula, que nous trouvons étendu, sans mouvement. Le médecin chef saisit, à la tête du lit, cette pancarte sur laquelle on inscrit les fluctuations de la maladie ; il nous donne lecture des observations médicales, auxquelles je ne prête aucune attention :

— En somme, dis-je, puis-je l'interroger immédiatement ?

Le médecin me répond à voix basse :

— Je pense que oui, mais sois bref.

Il s'approche du blessé et l'appelle doucement. Celui-ci ouvre des yeux ternes, qui semblent ne pas voir ou, en tout cas, ne se fixent sur aucun objet. Je viens tout près et lui demande :

— Kamar el daoula, qui t'a blessé ?

Aucune réponse. Je réitère ma question. Il desserre les lèvres, mais ne dit rien et, comme j'insiste de nouveau, il fait un grand effort et prononce un seul mot :

— Rim.

J'étais un peu ahuri et, me tournant à droite et à gauche, je vois que le mamour et le greffier ont les mêmes réactions que moi en recevant cette importante et stupéfiante déclaration. Je reviens alors vers le blessé :

— Explique-toi clairement, Kamar.

Il ne répond pas.

— Veux-tu dire que Rim elle-même...

Aucun mouvement.

— Kamar, Elouan ! Parle ! Tu dois parler. Un seul mot ! L'agresseur ? Qui a tiré sur toi ?

Nous demandions l'impossible. Il avait fermé les yeux et son front était moite de sueur. Le médecin chef me tire par la main et dit :

— Ça suffit.

Je jette un coup d'œil désespéré au mamour :

— Ça suffit ?

Avions-nous gagné quelque chose ? Notre position

(5) Transcrit du français,

était plus claire avant d'entrer que maintenant. Un mot avait été péniblement articulé par cette bouche sèche. Plût au ciel qu'elle ne l'eût pas prononcé...

14 octobre...

Laissant le mamour vaquer à ses occupations, je rentre à mon bureau, au parquet. Mon adjoint, ayant appris mon retour, arrive, heureux de me revoir, mais me reproche d'avoir négligé de l'emmenner pour l'incident de cette nuit. De fait, je l'avais complètement oublié. Mon souci de me faire accompagner du mamour m'avait distrait de toute autre idée. D'ailleurs cette affaire avait été insignifiante : elle n'avait profité qu'au ventre du mamour, et ses inconvénients s'étaient abattus sur la seule poche de l'omdeh. Ces malheureux omdehs ! Comme je plains leur sort !

Le domestique du tribunal, El Hagg Khamis, apparut : je lui demandai une tasse de thé léger. Je me retourne alors vers mon adjoint, qui m'adresse la parole pour le seul plaisir de bavarder, comme s'il avait été dévoré du désir de parler. En mon absence, me disait-il, il souffrait de sa solitude, à en mourir. Il en avait assez de la campagne : il n'y trouvait pas un seul café où il jugeât décent d'entrer. Il n'y avait que la boutique de cet épiciers grec, Tanachi, où l'on mettait deux tables de bois et deux chaises de paille : les habitants l'appelaient communément la « buvette ». Même ce Grec revêtait la galabieh des fellahs, et n'était la couleur de ses yeux et de ses cheveux, on ne l'aurait pas pris pour un « Européen ». Où se distraire ? Où passer son temps ? Ce jeune homme était arrivé depuis peu de la capitale, pleine de lumière, d'amusements et de bruit. Il ne voyait guère ici que des maisons délabrées, ces « termitières » couvertes d'un toit de tiges de coton et de maïs, qui constituent les demeures des fellahs. Leur couleur sombre et grise rappelle la boue, les engrais et la fiente des bestiaux. Leur entassement forme des bourgades et des fermes, disposées au milieu des cultures. Cela ressemble presque à des troupeaux disséminés dans la campagne, mais ces « troupeaux » sont en réalité des maisons, à l'intérieur desquelles vivent ces

« insectes » que sont les misérables fellahs. C'est tout ce que l'œil peut voir sur l'étendue des champs.

Sa tristesse s'accroissait en raison du calme qui tombe sur le pays après le coucher du soleil : on n'entend plus alors que le mugissement des gamousses (1), les aboiements des chiens, les braiements des ânes, les plaintes des sakiehs, des chadoufs (2) et des roues hydrauliques, la détonation des coups de fusil, tirés par instants au milieu de la nuit par les ghafirs pour faire peur aux autres ou pour se donner du courage. Mon adjoint voulait se guérir de cette mélancolie. Mais y a-t-il un remède contre la campagne, si ce n'est le mariage ou la débauche ? Il y a aussi la lecture, ou la rédaction d'impressions personnelles, comme je le fais lorsque j'en ai la possibilité. Et c'est tout.

Mon jeune compagnon avait bien songé à fréquenter le club, mais il ignorait tout du club du merkez. On donne ce nom à une chambre, dans une vieille maison, à laquelle on accède par un escalier en bois. Ce local est éclairé par une lampe à pétrole, un « globe » (3) : c'est même la seule chose digne d'estime dans cette chambre. Les individus qui y viennent sont, bien entendu, les fonctionnaires de l'administration et de la police, le médecin du merkez, quelques notables, les autres fonctionnaires et le pharmacien. Les habitués ne passent le temps qu'à faire des parties de cartes et de trictrac, ou à dire du mal de leur prochain. Était-il convenable, pour un représentant du ministère public en ce merkez, de s'agrèger à ce troupeau ? J'avais déclaré à mon adjoint que « personnellement » j'estimais qu'un membre du parquet devait s'abstenir, s'il tenait au respect général.

Je n'oublierai jamais le jour où les fonctionnaires du merkez m'invitèrent, avec le juge qui habitait le pays, à un dîner offert en l'honneur d'un collègue nommé à un autre poste. N'ayant pas pu m'excuser, je m'y étais rendu. Les bouteilles de whisky voisinaient avec les plats de nourriture : on avait empli mon verre et celui du juge.

(1) Le buffle.

(2) Le « chadouf » est une machine élévatrice à levier, manœuvrée à bras ; la « sakieh » est une machine élévatrice à roues et à godets.

(3) Transcrit du français,

Ce dernier but sans faire attention et même exagéra : il bavardait et riait sans raison. Le mamour, ivre, se penchait vers moi et murmurait à mon oreille : « Son Excellence le juge a perdu son décorum ». Je n'avais pas voulu en entendre davantage : j'étais rentré chez moi retrouver la tranquillité, sans que mon départ ait été remarqué par ces énergumènes, plongés dans leurs verres. Depuis ce jour, je n'ai plus remis les pieds dans ce club. Mon adjoint partagea mon point de vue.

Je désirais ajouter des commentaires nouveaux pour augmenter sa répulsion, mais El Hagg Khamis apportait une tasse, sur laquelle je jette les yeux :

— Qu'est-ce que tu me donnes là ? m'écriai-je soudain. Tu ferais mieux de me présenter à boire de l'encre à copier (4), ça ferait aussi bien l'affaire.

— Ne te mets pas en colère, mon Bey. Il y a vingt ans que je suis domestique au tribunal et j'ai vu des tas de gens et de fonctionnaires. Crois-moi ! Pour les tribunaux, il n'y a que le thé amer qui convienne, dans le genre de l'apéritif Fernet.

Je me tais un instant, car je ne vois rien à dire, puis :

— Le thé des tribunaux, le travail des tribunaux, tout est amer. Tant pis, donne !

L'homme place la tasse devant moi ; il s'en va. J'y avais à peine mis mes lèvres pour boire une gorgée que je vis entrer le chef de la section criminelle, Abd el Maksoud Efendi, que je ne peux pas voir en peinture.

— Nous avons quatre affaires de flagrant délit, dit-il.

— Donne !

Il sortit et m'envoya le garde qui apporte les procès-verbaux et introduit les prévenus. Je me mets alors à feuilleter les dossiers avant de faire comparaître les intéressés. Je retiens pour moi trois affaires et, voyant, d'un rapide coup d'œil, que la dernière est insignifiante, je la transmets à mon adjoint en lui disant : « Vol d'une jarre de maïs. Je ne puis trouver pour toi rien de plus facile que ce vol : interroge le délinquant, il avouera sûrement ». Mon adjoint est assez intimidé : c'est la première fois qu'il va procéder à un interrogatoire. Il prend le dossier, le lit mot à mot, puis relit encore cette liasse de cinq feuilles au

(4) Transcrit du français.

plus. J'avais terminé l'étude des affaires que j'avais choisies, bien plus longues que la sienne, qu'il était encore plongé dans la rédaction d'une analyse longue et fidèle, puis d'un résumé de cette analyse, et dans la préparation d'un arsenal de questions qu'il lancerait comme des bombes dans la poitrine du voleur de la jarre de maïs.

Je reprimais mon rire : j'avais été aussi embarrassé au début de ma carrière, mais le destin avait été plus cruel pour moi qu'envers ce jeune homme. Pour ma première enquête, j'avais eu une affaire compliquée, un faux en écritures. Je me rappelle mon trouble, lorsque le prévenu comparut devant moi, plein de toupet, prompt à la riposte, habitué à se présenter devant les juges. Ma cervelle avait oublié les questions préparées et je ne savais que dire : l'homme attendait debout, avec patience, que j'ouvre la bouche ou que Dieu « m'ouvre » sa bonté en me suggérant une question à poser. A voir le prévenu en meilleure posture que moi-même, j'avais l'impression d'être en nage : il était très maître de lui, très assuré et semblait se moquer de moi intérieurement. Le greffier était un homme âgé, plein d'expérience, qui avait vu débiter des dizaines de substituts. Il avait compris ce qui m'arrivait et venait vite à mon secours, me soufflant les questions par lesquelles je devais commencer : j'acceptais sa collaboration avec morgue et dédain, pour ne pas lui montrer que j'avais besoin de son intervention. Ils sont nombreux, ces secrétaires âgés, dont on méprise les droits et dont on méconnaît les services. L'un d'eux me disait un jour, en me citant quelques noms de grands magistrats : « Nous leur apprenons le métier, ils suivent leur carrière et obtiennent de l'avancement, devenant juges et conseillers et chacun de nous moisit dans sa situation, sans avancer ni reculer, comme l'ânon qui porte du sebakh (5).

Je me rappelais tout ceci en considérant la triste mine de mon adjoint et je résolus de guider moi-même ses premiers pas.

Je le prie donc de mettre de côté ses résumés et d'appuyer sur le bouton de sonnette, et j'ordonne au garde qui venait d'apparaître à la porte, d'introduire le premier prévenu.

(5) Engrais naturels.

Je vois entrer un paysan très vieux : sur sa poitrine s'étalait une toison de poils blancs, d'un aspect bleuâtre, tels les poils d'une vieille hyène. Je dis alors à mon adjoint de poser les questions qui lui passeraient par la tête, sans avoir peur : je viendrais à son aide s'il s'arrêtait. Son visage s'empourpra, il hésita, puis, reprenant courage, s'adressa au vieillard :

— Tu as volé une jarre de maïs ?

Une réponse jaillit aussitôt, énoncée sur le ton d'un homme qui s'en prend à toute l'humanité :

— Parce que j'avais faim.

Mon adjoint se tourna de mon côté et dit avec un accent de triomphe :

— Il avoue le vol.

— Et qui a prétendu que je niais ! répliqua l'homme en toute simplicité. C'est vrai que, poussé par la faim, je suis allé dans un champ, d'où j'ai pu retirer une jarre....

La plume s'arrêta dans la main de mon adjoint et il ne sut plus quelle question poser ensuite. Il se tournait vers moi d'un air suppliant. Alors je regardai l'homme :

Demande : — Pourquoi ne travailles-tu pas ?

Réponse : — Donne-moi du travail, mon Bey, et malheur à moi si je suis en retard à l'ouvrage. Un homme comme moi déniche une fois du travail et dix fois ne trouve que la faim.

— Au regard de la loi, tu vas être inculpé de vol.

— La loi, mon Bey, nous lui obéissons au doigt et à l'œil. Toutefois, la loi a du discernement : elle sait que nous sommes de chair et de sang et que nous avons besoin de manger.

— Connais-tu quelqu'un qui puisse se porter garant pour toi ?

— Je suis un pauvre bougre et personne ne s'intéresse à moi.

— Verseras-tu une caution ?

— Si je l'avais, je m'en serais servi pour manger.

— Si tu déposes cinquante piastres de garantie, je te libérerai immédiatement.

— Cinquante piastres ? Sur ta vie, mes yeux ne sont pas tombés sur une pièce de monnaie depuis deux mois. La petite piastre, j'ai oublié sa forme, je ne sais même plus si elle a encore un trou au milieu ou si on l'a bouché.

Je m'adressai à mon adjoint pour lui dicter le texte

de la décision : « L'inculpé sera incarcéré préventivement pendant quatre jours, peine renouvelable ; on établira pour lui une fiche et un état signalétique. »

— Garde, emmène-le.

L'homme baisa la paume et la face de sa main, manifestant à Dieu sa gratitude :

— Quel mal y a-t-il ? La prison est douce. J'y trouverai au moins de quoi manger régulièrement. Que Dieu vous accorde Sa bénédiction !

L'homme sortit lentement : on lui avait passé les menottes. Le départ de l'inculpé avait calmé et rassuré mon adjoint.

J'appelai l'affaire suivante. Le garde apparut, suivi d'un camarade, et ils ouvrirent à deux battants la porte de mon bureau. Ils conduisaient à l'intérieur de la chambre plus de trente individus, hommes, femmes et enfants, les mains attachées avec du chanvre : on n'avait pas trouvé assez de menottes dans le merkez. A leur irruption, je ne pus m'empêcher de crier :

— Grand Dieu ! Est-ce un troupeau qu'on amène au marché du samedi ? Garde, défais les liens.

Le garde, tout en s'acharnant sur un nœud avec ses dents, me dit :

— Mon Bey, une perquisition dans leurs maisons à fait découvrir des articles prohibés. Il y a encore dans le village d'autres personnes chez lesquelles on perquisitionne : le lieutenant de police et la section de méharistes procéderont aux arrestations nécessaires.

Je jetai les yeux sur ces pauvres humains et je pus reconstituer de mémoire ce que je venais de voir dans le dossier qui était devant moi :

— Des articles prohibés ? dis-je.

Le garde s'avança :

— Des effets, monsieur le substitut.

Oui, c'est bien ce que je venais de lire. Un camion avait transporté de gros ballots : ils contenaient des effets de coton et de laine, des pardessus, des foulards, des caleçons, ainsi que plusieurs sortes de chaussures en cuir, pour le compte d'un célèbre établissement du Caire. L'auto avait dû passer de nuit sur la digue d'un canal qui longe le territoire du village, et un grand ballot, plein de vêtements divers, était tombé à l'eau. Il était resté enfoui au fond du canal jusqu'au moment où le niveau

baïssa, mettant les marchandises à découvert. Les habitants de cette région démunie de tout se précipitèrent sur ce trésor qui ne ressemblait à aucun autre ; ils fouillèrent à l'envi dans le ballot gisant dans la vase et en enlevèrent ce qu'ils purent attrapper. Si c'était un pantalon de laine, on le mettait séance tenante par-dessus la galabieh bleue ; un pardessus de drap, l'homme l'enfilait malgré son écharpe ; une paire de souliers vernis, on la portait sans chaussettes. Le village tout entier courait sur les chemins en hurlant : « Des vêtements dans l'eau, des vêtements dans l'eau... » Mais les services de police s'étaient aperçus de la chose ; ils avaient trouvé ces effets trop luxueux pour des villageois et les avaient assimilés aux « articles prohibés ». Intrigués par l'événement, ils étaient arrivés à l'éclaircir...

Je commençai par interroger les prévenus en bloc. Je pensais obtenir d'eux un aveu qui rendrait ma tâche facile. Je jetai sur eux un regard circulaire :

— Vous avez volé les effets ?

Un individu lança la réponse suivante, faite d'une voix résolue et profonde :

— Jamais de la vie ! Par Dieu, nous ne sommes pas des voleurs et nous ignorons le vol. Le canal nous a jeté un ballot et chacun de nous en a pris ce qu'il a pu.

J'interrompis l'homme :

— Ce qu'il a pu ? Ce ballot était donc la propriété du canal ? N'avait-il donc pas des propriétaires, et par-dessus le marché des étrangers !

Calme et de la même voix ardente, l'homme répliqua :

— Nous n'avons pas réfléchi qu'il pouvait y avoir des propriétaires, mon Bey. Que Dieu élève tes honneurs ! Prends en pitié les pauvres fellahs !

— C'est une question de loi. Or la loi est claire : quiconque trouve un objet, appartenant à un tiers, et le garde avec l'intention de se l'approprier, commet un acte assimilable à un vol. Avez-vous compris ?

— Nous comprenons, mon Bey, mais... tout de même... les vêtements étaient sous nos yeux ; le canal nous les avait jetés et chacun de nous est presque nu, sauf ton respect...

— T'imagines-tu, l'homme, que le monde vit dans l'anarchie, ou bien admets-tu qu'il y ait une loi et un gouvernement ?

Il semblait que l'individu ne pût se contenir :

— Alors, non seulement le gouvernement ne nous rend aucun service, mais il ne nous épargne pas son inimitié ! Il ne nous habille pas et ne nous permet pas de nous habiller !

— Je suis forcé de vous emprisonner.

— Mon Bey, on a perquisitionné dans nos maisons, on nous a enlevé les vêtements, nos familles joyeuses sont rentrées en larmes, et nous sommes redevenus ce que nous étions, ni plus ni moins. Est-il indispensable encore de nous mettre en prison ?

— Je vous libérerai contre une caution pécuniaire.

— De l'argent ? Mais nous sommes nus, monsieur le substitut.

— Allez-vous en sans que je vous fasse sortir ! J'en ai mal à la tête, de discuter avec vous. C'est du temps perdu. La loi est claire et je suis lié par des textes bien plus fortement que les cordes qui serrent vos mains. Avant tout, je le répète, c'est pour moi une question de loi. « Les inculpés feront quatre jours de prison préventive, renouvelables ; on dressera pour chacun d'eux une fiche et un état signalétique. » Garde, emmène-les !

Ils sortirent tous, en une longue file, et le dernier marmotta :

— On nous met en prison parce que Dieu nous a habillés !

L'endroit devenait soudain silencieux, mais une odeur infecte s'était répandue dans la pièce. J'appelai le garçon de bureau et lui ordonnai d'ouvrir les fenêtres. Il le fit, mais non sans dire à voix basse : « Que Dieu maudisse ces gamousses blanches qu'il ne faudrait pas laisser entrer dans les locaux du gouvernement ! »

Je lançai un coup d'œil à mon adjoint, que je voyais rêveur et pensif, et j'eus envie de savoir à quoi il songeait. Avait-il été ému de quelque chose ? Est-ce que la finesse d'instinct et la subtilité d'intuition que nous possédons au début de notre arrivée à la campagne étaient encore vivantes chez lui, ou étaient-elles sur le point de mourir ?

Un violent coup de bâton ébranla la porte et je reconnus à cela le genre du mamour. Notre ami entra, rouge de colère, et cria :

— La fille Rim...

— Que lui est-il arrivé ?

Je proférai ces mots dans un soupir involontaire. Le mamour s'assit sur une chaise, alors que j'attendais avec impatience qu'une parole sortît de ses lèvres. Il fit signe au garçon de bureau, à la porte :

— Pour l'amour du ciel, donne-moi à boire !

Il tira de sa manche un mouchoir de soie artificielle, s'essuya le visage et la tête : j'étais sur des charbons ardents. Enfin il se tourna vers moi :

— Elle a disparu, me dit-il.

Je le regardai attentivement :

— Dis-tu vrai ?

— Elle s'est enfuie avec ce chien de cheikh.

— Le cheikh Asfour ?

— Malheur à lui !

— Qu'allons-nous faire ?

— J'ai ordonné à une section de méharistes de partir de suite à sa recherche sur tous les chemins agricoles...

Nous nous assimes en silence. Chacun de nous pensait...

TEWFIK EL HAKIM

Traduit de l'arabe par

Gaston Wiet et Zaky M. Hassan

(Copyright by Tewfik el Hakim, 1938).

ODEURS

Dans le jardin humide et vert la terre sent bon une odeur de choses vives, de chair fraîche, d'eau claire, une odeur un peu âcre et molle...

Des gouttes de pluie tombent par légers soupirs. Et d'elles émane une senteur acide et mouillée de sève végétale. Mais d'autres fois, dans la grande ville, elles traînent mélancoliquement un relent moisi d'anciens souvenirs gris, à demi-éteints...

Tout à coup une lumière gaie a ruisselé. Des chuchotements joyeux, tout un remue-ménage espiègle a agité la troupe feuillue des arbres graves. Le soleil par grands souffles chauds lançait son insaisissable parfum orange et jaune, un pénétrant parfum violemment quadrillé, qui rend ivre...

Le vieux mur s'est ranimé. Les fentes se sont étirées d'aise, et j'ai senti son haleine de fleurs épanouies et de pierres sèches...

Le sable tiède distille un arôme sucré d'amandes grillées, mêlé d'effluves amers, et le vent très fort s'enroule par spirales d'iode et de miel...

J'aime l'odeur du jour, son parfum blanc qui tournoie par insistantes volées gazeuses...

J'aime l'odeur de la nuit, la lourde odeur voluptueuse et violette, qui monte en précieuses colonnes de gemmes orientales. C'est comme un portique merveilleux où fument des cassolettes ciselées aux grisantes vapeurs...

J'aime l'odeur froide des étoiles, leur odeur lointaine et bleue. J'aime l'étrange odeur des rêves et des songes où se mêle un murmure de mort...

J'aime l'odeur de tout ce qui vit et de tout ce qui est. L'odeur des choses inexprimables...

J'aime toutes ces senteurs fugitives et pourtant si précises dans leur brèves exhalaisons, essence concrète des ambiances abstraites...



LES MOTS

Je voudrais savoir des mots ténus et doux. si doux, des mots veloutés et légers comme un duvet de fruit.

Je voudrais te parler avec des mots capricieux et dansants comme les ronds de soleil au creux d'une vague écumeuse.

Je voudrais connaître des mots brillants et pâles comme les rayons obliques du soleil, glissant sur les feuilles vertes après la pluie.

Je voudrais te parler avec des mots délicats et fugitifs comme les teintes rousses et dorées que le soleil couchant accroche sur les branches, les herbes et les vitres des maisons.

Je voudrais savoir des mots très lumineux et nuancés comme les reflets d'une aile de libellule, des mots nacrés, précieux, parfumés comme la chair fragile d'une fleur.

Je voudrais te parler avec des mots tièdes et voluptueux comme une caresse de soleil, te parler avec des mots purs et froids comme une nuit étoilée, des mots éclatants, colorés, grandioses comme un coucher de soleil sur une côte montagneuse.

Je voudrais que chaque mot ait un visage parlant, une âme vibrante dont tu sentirais les frémissements jusqu'au plus profond de ton être.

Je voudrais que chaque mot te dise l'amitié presque douloureuse de mes sensations, de toutes mes ardentes sensations.

Ainsi, unis dans un rythme égal, sentant de même, exactement pareils, nous formerions la plus belle des harmonies.

Mais, hélas, les mots que je connais ne sont que de grossiers schémas.

C'est pourquoi, si souvent, tu es toi et je suis moi.

YONINA BRISKIN.

L'ORIENTALISME EN MUSIQUE AU XIX^e SIECLE

Les événements dont l'Orient avait été le théâtre pendant la première moitié du XIX^e siècle suscitaient une curiosité passionnée chez les Occidentaux. L'Ouest commençait alors à exercer sur l'imagination des artistes une attraction particulière ; il présentait un monde nouveau, malgré son antiquité, et tout en gardant le prestige du mystère, il laissait deviner des spectacles encore inconnus. Nous nous rappelons : les *Orientales* de Victor Hugo (1829), les *Poèmes* de Byron, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand datent déjà du commencement du siècle. Le *Voyage en Orient* (1835) passionnait le monde français de cette époque. Il est naturel que la peinture ne soit pas insensible au vertige de ce temps. Le pinceau romantique de Delacroix, de Decamps et de Marilhat y avait sa part, en illustrant le goût général.

La musique, quoique un peu plus tardive, en a été le langage éloquent. Je dis tardive, car je ne considère pas que les œuvres des XVII^e et XVIII^e siècles, qui respirent l'exotisme, soient pénétrées de couleur locale. Jusque-là l'Occident n'avait pas encore connu, ni eu l'occasion d'apprécier un ouvrage musical portant réellement l'influence de l'Orient. Cette influence directe est marquée par le voyage de Félicien David en Orient avec les Saint-Simoniens (1835). Il donna la véritable idée de la musique orientale, et demeura ainsi le révélateur d'une

sensation nouvelle. Ce voyage a été une suite d'aventures aussi fâcheuses que pittoresques, avec beaucoup de fatigue et de traverses, mais tant de tableaux, de sonorités, de mouvements et de lumière ne s'étaient pas en vain reflétés dans cette âme de poète. Dans le monde des sonorités, il fit entrer des formes et des colorations inédites, il mêla aux notations pittoresques, aux légendes, aux contes féeriques, par lesquels les peintres et les poètes avaient établi et entretenu nos idées sur la nature de l'art de l'Orient, cet inexprimable frisson de l'infini que la musique seule peut faire passer dans les âmes.

Peu après son retour en France, il fit paraître « *Les Mélodies Orientales* » dont la musique n'est qu'un souvenir des thèmes populaires, transportés sur le clavier. Neuf ans plus tard, tous les germes de l'Orient qui s'étaient insinués dans sa pensée ont fait éclore son chef-d'œuvre, cette ode symphonique : *Le Désert* (1844). Il ne mit que trois mois à écrire sa partition. Quelques thèmes arabes ont suffi pour construire cette œuvre toute imprégnée du vrai, du réel orientalisme, et dont les plus caractéristiques sont le chant du Muezzin, la Rêverie du soir, le Batelier du Nil, et la Danse des Almées.

Cette œuvre eut le plus vif succès. Les éloges de la presse confirment les applaudissements du public. Rien n'est plus significatif à cet égard que l'enthousiasme de Berlioz. L'originalité du plan, la nouveauté du genre, le charme des mélodies, le coloris de l'orchestration, enfin l'indéniable poésie qui se dégageait de l'œuvre entière, tout concourait à satisfaire à la fois les tenants de la tradition classique et les amateurs de sensations neuves.

Félicien David fit paraître un bon nombre d'ouvrages où l'Orient se reflète sous des aspects différents, mais c'est le *Désert* qui fut le point de départ de tous les ouvrages de ce genre qui parurent après 1840. Avant lui l'orientalisme en musique avait joué un rôle, aussi faux qu'effacé ; mais depuis lors, les musiciens sont allés demander — directement ou non — aux mystérieux pays du soleil levant des inspirations neuves, traduites par des procédés nouveaux ! La *Djamileh* et la *Carmen* de Bizet chantent dans toutes les mémoires. La *Reine de Saba*, de Gounod, la *Lakmé* de Dèlibes, le *Roi de Lahore* de Massenet, s'érigent en bonne place dans ce musée exotique. Enfin si Saint-Saëns vint en Egypte plusieurs fois de 1880

à 1900, et en rapporta le tableau pittoresque : *La Nuit Persane*, et les chants nubiens contenus dans l'Allegrio de son *Concerto pour Piano en Fa* (1896), la *Nuit Algérienne* est un souvenir de l'Afrique du Nord.

Un fait important a fortement contribué à la floraison de cet orientalisme: les expositions universelles qui se tinrent à Paris tous les onze ans, à partir de 1867. On y faisait venir des colonies françaises des orchestres du terroir avec leurs instruments, et c'est ce qui a permis aux musiciens français de se familiariser avec les mélodies exotiques. Ces exhibitions avaient naturellement une très grande importance à une époque où les occidentaux étaient avides de sonder le mystère de ces pays inconnus.

Ces expositions répandirent le goût de la vraie initiation exotique. On pourra peut-être supposer qu'elles ont inspiré à Saint Saens ses successifs voyages en Orient.

Ce qui est encore très curieux, c'est la déclaration de Rimsky Korsakov dans *Ma vie musicale*. En rappelant son séjour à Paris en 1889 où il était allé à l'Exposition de cette année-là pour diriger le Concert de la Musique Russe, il dit : « Les impressions musicales que j'ai remportées de Paris, je les ai reçues en entendant le jeu des orchestres hongrois et algériens dans les cafés de l'Exposition ». Et il avoue s'en être inspiré directement en introduisant certains thèmes dans son opéra *Cléopâtre*. Il est donc curieux qu'un sujet si purement égyptien soit développé à l'aide de mélodies algériennes et hongroises.

Dans le réveil successif des nationalités musicales de la deuxième moitié du XIX^e siècle, c'est l'Espagne qui, après la Russie et la France, a manifesté la plus prompte, la plus soudaine richesse. Albéniz en a été la conscience et le cœur même, il en a réuni les aspirations diverses et ce que n'ont pu faire des intérêts économiques, ni des obligations politiques, il l'a réalisé artistiquement, il a unifié l'Espagne. Il a évoqué dans *Ibéria* toute l'âme ardente, nerveuse, nonchalante et sensuelle de l'Espagne ; les couleurs, les parfums, les moindres accents de sa race, il les a rendus avec le seul secours du piano.

Manuel de Falla donne les marques raffinées et diverses du genre musical le plus complet qu'ait jamais possédé l'Espagne. Les musiciens espagnols, hormis del Campo, sont restés espagnols, en dépit de leurs longs séjours en France. Pour eux, il ne s'agit pas d'incorporer à des

œuvres de coupe classique les thèmes populaires de l'Espagne, procédé trop recommandé et trop suivi par les tenants d'un nationalisme étroit et jaloux. Il s'agit de vivifier par la sève espagnole les formes les plus variées de la composition musicale, comme l'ont fait, après Chopin, les Russes à leur manière. De 1850 à 1900, la musique russe s'est épanouie et paraît avoir atteint à une intensité extraordinaire grâce au « Père de la musique Russe » Gluika et à ses disciples : le groupe des cinq. Trois parmi eux sont plus orientaux que slaves : Borodine, Balakirev et Korsakov. L'orientalisme est leur trait commun. Mais ce qui chez leur prédécesseur Gluika n'était encore qu'à l'état épisodique, est devenu chez eux une esthétique nouvelle et volontaire. Le public européen, ébloui par le coloris étrange de cette musique, l'a toujours considérée comme une révélation de l'âme slave. Il nous suffit de penser que les deux conquêtes russes du Caucase et du Turkestan sont de 1852 et de 1895 et il est certain que ces artistes ont été profondément impressionnés par la poésie barbare et riche de l'Asie russe. Joignant les thèmes russes aux thèmes asiatiques, ils ont réalisé et continué ce que Gluika avait déjà mis dans son opéra *Rousslan et Ludmilla*, caractérisé par le chœur persan, les apparitions fantastiques, etc... La période orientaliste de l'école russe a engendré des merveilles et enrichi la musique européenne d'éléments imprévus. Balakirev et Korsakov, en des œuvres comme *Thamara*, *Antar*, *Sadko*, ont exprimé avec une magnificence incomparable le décor et l'âme asiatiques. On irait très loin si on essayait de décrire les beautés techniques et descriptives de ces œuvres, à qui certains critiques reprochent déjà d'être décoratives et superficielles. Mais un art peut-il être superficiel lorsque en évoquant des aspects il suggère les âmes ? Et vraiment c'est toute l'âme de ce peuple asiatique que nous voyons dans ce vaste commentaire musical des *Mille et une Nuits*.

En 1879, Debussy, à 17 ans, est amené comme pianiste en Russie. La musique de ce pays l'a beaucoup intéressé. Il en a rapporté des mélodies de Borodine et les fit connaître à Paris. Cette musique l'avait beaucoup frappé au point de vue harmonique. Debussy, en 1889 à 27 ans et, comme tous les musiciens, il va à l'Exposition et entend la musique de tous les pays. Ce qui l'intéressa surtout, ce furent les danses javanaises, dont la musique était composée d'a-

près des gammes orientales (soit de 5 ou 6 notes). Dans son œuvre il n'a ni imité ni commis de plagiat. Il remonte à l'idée essentielle de l'Orientalisme, à ses sources mêmes, en tire une théorie et introduit une révolution dans la musique moderne.

Chez les autres musiciens, l'orientalisme est un but ; c'est uniquement de faire du curieux, du nouveau, en apportant un élément exotique dans leurs œuvres. Debussy, au contraire, tire de sa fréquentation de la musique orientale une leçon générale, un horizon nouveau qui s'ouvre sur tout un monde inconnu. Il découvre une multitude de moyens originaux d'expression bouleversant ceux qui existent. C'est un novateur qui ne s'en tient plus strictement aux vieux systèmes. S'il n'a pas introduit l'orientalisme dans la musique française, il en a pris une leçon de liberté absolue, permettant de varier les moyens d'expression de la musique française.

DORRYA FAHMY-FIKRY.

NABAOUEYA, LA VENDEUSE DE FROMAGE BLANC

Douleur

Elle entre d'un pas majestueux, un bras levé pour soutenir l'écuelle de bois qui repose avec aisance sur un rond de laine posé sur sa tête. L'autre bras ramasse toute l'ampleur de sa robe crépée bleue, d'un bleu presque noir qui jette une note propre autour d'elle. Une robe neuve d'un jour de fête, si longue, si large, signe infallible d'aisance et qui sera remplacée dans un an, dans deux ans peut-être...

Son visage est net comme sa robe neuve qu'aucune tache ne souille.

Sur sa tempe, collée à une mèche de cheveux par un morceau de mastic noir parfumé qu'on appelle « Fassooukha », se balance doucement une « Khemeissa », cette jolie pierre bleue plate et ronde percée de cinq trous, d'où cinq minuscules sequins dorés pendent. Le fellah se gare du mauvais œil comme il peut !

Des bracelets en verre remplacent les beaux cercles d'or d'autrefois ; un « kholkhal » argenté encercle sa cheville et pour finir cette toilette somptueuse, un collier en verre rouge, rouge comme cet œil qui me regarde lamentablement sans gaieté comme sans tristesse.

Elle pose son fardeau, retrousse ses vastes manches et s'assoit avec précaution en relevant jusqu'à mi-corps sa belle robe neuve qui ne doit pas toucher le sol, que

tant de pas foulent. La robe rose vif et l'autre d'un jaune ardent qui se superposent par dessous peuvent affronter la poussière...

— Que ton jour soit heureux, Nabaoueya !

— Que ton jour soit comme la crème et le lait, ya setti !

Je lui demande :

— Pourquoi ton œil est-il rouge ?

Affolée, elle se palpe un œil, puis l'autre, sans délicatesse, et me dit :

— Mon œil est rouge ? Lequel ? Celui-ci ? Celui-là ? On m'a dit ça ce matin, mais je ne sais pas, je ne sens rien, Al Hamdoulillah !

— Est-ce que l'homme t'a battue ?

Etonnée elle répond :

— Qui te l'a dit ?

— Pourquoi te bat-il ?

— Est-ce qu'ils battent pour quelque chose ? Quand un homme est fâché, fâché contre lui-même, il faut bien qu'il se soulage ! Qui peut supporter l'homme si ce n'est sa femme ?

— Alors tu a pleuré...

— Un peu. Chez nous on dit : « Oublie et tu te réjouiras, concentre-toi et tu mourras, ton œil te fera mal et personne ne te servira ». Alors pourquoi pleurer ?

Elle avale sa salive et reprend :

— J'ai voulu parler à mon frère El Hag Mohammed — que Dieu le préserve de tout mal ! Puis j'ai pensé que la richesse d'une femme est dans son homme ; c'est un chameau chargé qui n'arrête pas de donner, mais un frère...

Elle hésite un peu puis, d'une voix plus basse, continue :

— La tendresse d'un frère est sur le dos de la terre. Vois-tu, tes parents t'aiment riche, ton mari t'aime forte et puis le mot qui sort de la bouche s'écrit sur le front. Tu ne comprends pas ? C'est-à-dire un joli mot te reste... un vilain mot te reste aussi. Pourquoi parler ? Pourquoi me plaindre ? Soulage-moi, c'est mieux et prends ce beurre frais que j'apporte ; il est beau, il est blanc, je l'ai fait exprès pour toi, il est pur, crois-moi, sans farine, sans amidon.

Elle s'affaire autour de la balance et me tend pieu-

sement trois pains de beurre frais, en silence, dans un joli geste d'offrande. Puis poursuivant une pensée intérieure, comme se parlant à elle-même, elle murmure :

— Il avait raison de me battre. Il était très fâché, son fils Abdel Menaggi est parti.

— Comment parti ?

— Parti. Il est mort, c'est la volonté d'Allah !

— Quel âge avait-il ?

— Quelque chose comme ça, trois ou quatre ans, est-ce que je sais moi ? C'était le plus jeune des garçons, le plus beau ! Il date du jour de ma dernière gamousse, celle qui me donne le meilleur lait ; j'ai peur, pour elle aussi, ya setti.

Elle se tait ; je n'ose interrompre sa médiation. Pourtant je sens, je vois à ses joues plus pâles, qu'une douleur passe en silence. La voix brisée, elle parle :

— La semaine dernière, je les avais tous couverts de la tête aux pieds pour la fête. Je leur avais acheté de beaux souliers neufs ; pour cela je les avais réunis autour de moi et je disais à chacun : « Donne ton pied, « ya wad » (1), apporte ton pied « ya bent » (2) et je prenais leurs mesures avec ma main, dix doigts pour l'un, sept doigts pour l'autre, un « chèbre » (3) pour un tel, un « fètre » (4) pour tel autre, et j'avais gardé toutes les mesures dans ma tête. Pourquoi ris-tu ? tu te moques de moi sûrement, mais est-ce que je peux les amener tous avec moi ? Le village entier me mangerait de ses yeux. Je dois tout le temps ruser, feindre et gémir pour que le malheur ne s'abatte pas sur moi. Les gens sont mauvais, la joie des autres leur fait mal. La dernière fille que j'ai eue je l'ai nommé Fawzeyya, mais tous disaient : « C'est Fawzi qu'elle a eu et elle l'appelle Fawzeyya, elle a peur du mauvais œil ! Est-ce que tu a oublié ce qu'ils ont fait de Farhana ? »

Plus calme elle poursuit :

— Le jour de la fête je les ai tous habillés. Je leur ai acheté des sucreries et toute la journée ils ont couru, sauté, joué aux osselets et tous les gens qui les voyaient

(1) Mon petit gas.

(2) Ma petite fille.

(3) L'écartement de toute la main du pouce au petit doigt.

(4) L'écartement du pouce à l'index.

si propres, si beaux dans leurs habits neufs, s'écriaient : « Ce sont des fils de Rois ! leur père travaille, leur mère travaille aussi, ils sont aisés », et moi j'étais fière et si heureuse !

Quatre, cinq, six jours ont passé. Depuis la fête, Abdel-Menaggi ne parlait pas, ne jouait pas comme à l'ordinaire. Je lui demandais tout le temps « qu'est-ce que tu as « ya wad » ? Il ne disait rien et demandait seulement à boire : « Maya Yamma » (1).

Alors j'ai pensé que les mots que j'avais entendus l'avaient atteint. Une femme en le voyant si beau, si grand déjà, ne s'est-elle pas exclamée : « Sa mère l'a mis au monde et l'a envoyé aussitôt courir sur la berge... quand les cinq rentrent sur leur mère ils la rendent joyeuse ! »

Alors, j'ai pris un charbon et j'ai brûlé de l'encens, puis j'ai pris un papier et je l'ai piqué en murmurant « de l'œil d'Un Tel, de l'œil de Tel Autre, de l'œil d'Une Telle », et l'odeur du musc, du benjoin, du mastic embaumaient la maison. Malgré cela, il ne voulait plus manger. Un jour j'étais occupée devant le four à faire le pain de la semaine. J'avais placé Abdel Menaggi près de moi pour le préserver du froid méchant du dehors ; il était tranquille. Alors je l'entends appeler. Je m'étais à peine retournée qu'il me dit : Yamma ! Yamma ! il a écarquillé l'œil et il est parti, voilà tout.

— Pauvre Nabaoueya ! Comme tu as dû pleurer !

— Oui, la larme brûle et fait mal à l'œil !

— Qu'est-ce que tu as fait après ?

— Par Dieu, rien. Je n'ai pas crié, ni dit un mot, pour que les gens ne viennent pas questionner et me dire les mots vides qui blessent. Leurs paroles à deux faces, je les connais. Pour me consoler, ils me diront avec leur jalousie cachée qu'il me reste assez d'enfants comme ça. Alors j'ai donné quelques piastres au médecin du Markaz pour faire sortir le papier (2) et l'homme et mes frères l'ont emporté en silence.

— Et cela depuis quand Nabaoueya ?

— Voilà cinq ou six jours... Nous sommes tous appelés à mourir un jour... J'ai trois ou quatre garçons, c'est bien assez comme ça !..

(1) De l'eau, maman.

(2) Le permis d'inhumér.

Ce malheur qui vient s'abattre soudain sur la petite vie de Nabaoueya me terrasse. J'essaye de trouver des mots très doux pour apaiser sa peine, mais mes paroles sont gauches. Elle me regarde amusée et m'interrompt avec vivacité :

— C'est le sort de qui habilie et embellit ses enfants. Tu me crois fâchée ? Pourquoi ? Est-ce qu'Il va me le rendre ? Pourquoi être joyeux quand Il donne et triste quand Il prend ? La tristesse n'est pas bonne pour le fellah, ya setti, il a besoin de ses forces pour vivre, pour manger ; il n'a pas de temps à perdre comme vous, en paroles inutiles il n'a pas le temps de gémir, il ne peut pas s'arrêter... A chacun sa douleur... Crois-tu que d'en parler ça arrange les choses ? Dieu est grand ! A chacun selon ses forces Il donne sa charge !

Là-dessus, elle se lève, rabaisse ses manches et brusquement s'en va sur cette phrase : « Que tu restes avec ta force ! » Elle oublie de ramasser sa robe qui tombe derrière elle en une traîne immense qui balaye le sol.

Son visage de sphinx n'a pas bougé. Elle sourit, mais deux larmes brutalement jaillissent du petit coin boursoufflé de son œil rouge.

L'AIR DU MOIS

JANVIER

Image d'un jour.

La veille je venais d'apprendre, avec quelques semaines de retard, la mort de Francis Jammes. Cette nouvelle triste pesa lourdement sur mon sommeil et au réveil ma pensée retrouva Jammes, sa vie, ses poèmes, ses personnages. De toutes ces évocations une seule se précisa : Clara d'Ellebeuse, et la silhouette gracieuse et fine de la jeune fille ne me quitta plus durant la journée.

C'est avec Clara que je descendis vers midi dans le jardin afin de juger des progrès du gazon sur la pelouse. Les pois-de-senteur contre leurs treilles de joncs avaient déjà sorti leurs petits capuchons aux teintes si douces et au parfum si fort, et semblaient narguer les chrysanthèmes échevelés et tristes, prisonniers de leurs pots-de-terre. Clara courait de bosquets en bosquets, caressant avec tendresse, de ses doigts délicats, les pétales des fleurs. Apercevant un de nos corbeaux d'ici, mi-gris mi-noir, elle éclata de rire. « Oh ! le drôle d'oiseau, fit-elle, est-ce une corneille déguisée ou un corbeau malade ? Vous ai-je raconté l'histoire de mon perroquet Alcazar qui mourut par ma faute ? »... et comme pour ponctuer cette phrase de points de suspensions, les yeux de Clara émirent de furtives lueurs sombres. « Il adorait les amandes vertes, je le nourrissais donc d'amandes, vertes. Mais

J'ignorais, hélas ! que les amandes vertes sont un poison pour les perroquets. Alors, chose étrange, il changea de couleur peu à peu ; de gris perle il devint mauve et de mauve il devint violet. Cette métamorphose dura presque deux semaines. Lorsqu'il eut atteint le ton d'une aubergine foncée, il mourut... » Ici Clara soupira et le corsage de tulle blanc sous la pression de la poitrine juvénile, frissonna. Son grand chapeau de paille d'Italie pendait à son bras, retenu par un large nœud de velours noir. Libres, les cheveux de Clara s'imprégnaient de soleil.

Tard dans l'après-midi je retrouvai ma jeune amie assise sur le sable du désert, face au Sphinx. La jupe vaporisée étalée autour d'elle, Clara semblait un nuage posé sur le sol par une fantaisie des dieux. Elle regardait le Sphinx. Cette tête géante ne dégageait pour elle aucun mystère, le Sphinx ne provoquait en Clara aucune angoisse.

« Il ressemble à un grand St Bernard » me dit-elle, tout en lui souriant. Pourtant le Sphinx considérant cette petite fille de ses prunelles qui voient en arrière et en avant dans le temps, avait déjà réalisé qu'elle allait bientôt mourir — écrasée d'angoisse et de mystère — et le Sphinx répondit au sourire de Clara par un sourire mélancolique à travers lequel une fois de plus se profilait l'ombre de la-mort-humaine.



Rêve d'une Nuit.

Quelques jours avant la fin de l'année j'eus, vers l'aube, un rêve étrange. Une amie à laquelle je le racontais me fit remarquer, un sourire ironique aux lèvres, que ce rêve, traité par moi de cauchemar, lui paraissait être un rêve prémonitoire.

Voici ce rêve : après avoir marché longtemps dans une allée bordée de peupliers géants, aux branches en lames de fer forgé qui me donnaient la pénible impression d'être en prison, je me trouvai soudain sur une terrasse libre. C'était un immense plateau de granit autour duquel

on n'apercevait que le vide du ciel. Brisée de fatigue, j'allais m'étendre sur le sol lorsque je vis, à quelques pas de moi, un objet insolite et merveilleux : un lit de camp.

Etendue, les yeux fermés, j'eus alors la sensation bizarre de m'endormir dans mon sommeil et de rêver dans mon rêve. Des personnages extraordinaires évoluaient avec emphase dans un palais énorme construit de bouches, de nez et d'oreilles. Au tour de la salle principale, des pilastres faits de bras enlacés se tordaient parfois comme de gros boas. Les voutes du plafond, formées de paupières baissées, unissaient entre eux ces pilastres. Inutile de vous décrire le malaise que j'éprouvais lorsqu'un de ces yeux s'ouvrait...

J'avais peur... Où me trouvais-je ? Je savais pourtant que je m'étais introduite dans le palais du « Temps » et que ces personnages représentaient les années passées et futures, toutes les années de tous les siècles du monde.

La plupart de ces « années » et de ces « ans » — la foule était mixte — ne m'intéressait guère, l'étude de l'histoire et de la préhistoire n'ayant jamais été mon fort. Que pouvait-il y avoir de commun entre l'« an » 40.000 av. J.-C. et moi, bien qu'il sembla charmant ce jeune monarque fait de scarabées et d'or, là bas debout au milieu de la salle ?

Ces personnages présentaient ceci de particulier qu'aucun d'eux n'étaient de chair et d'os. Les matières les plus bizarres avaient servi à leur formation. Ainsi cette ravissante jeune personne toute en coquilles et en plumes s'appellait l'« année 1900 ». Ce jeune homme au front trépassé et répondant au nom de l'« an 1914 » était pétri de larmes et de fusils blancs concassés.

Jusqu'à présent je n'avais coudoyé que des figurants du passé. Je brûlais cependant du désir de voir le visage de quelques années futures. Mais la peur me clouait sur place, je n'osais m'aventurer seule parmi cette assistance inhumaine, dans ce palais terrifiant.

Soudain j'eus une idée cocasse. Je me mis à crier très fort le nom de ces années futures qu'il me hâtait de connaître : « 1939, 1939 ! où es-tu ? » Il se fit un silence, quelques « ans » me considérèrent avec inquiétude et étonnement. Puis devant moi surgit un homme à la cage thoracique trouée et qui avait un vide noir à la place du cœur — « Je suis 1939, dit-il, que me veux-tu ? — Rien, répon-

dis-je timidement, je voulais simplement savoir de quoi tu es fait.

— Je suis fais de canons pilés et de dés.

— De dés? fis-je surprise.

— Oui de dés. Les hommes appellent cela un jeu de hasard. Mais, ajouta-t-il très vite, 1942 est encore moins séduisant que moi, il est fait d'ossements et de flammes. Je te conseille de ne pas le regarder. En revanche je ferai venir près de toi 1943 qui, elle, est une femme admirable, sa chair est tissée de larmes de joies plus brillantes que des brillants et de drapeaux soyeux aux couleurs de l'amour...

Je vis alors s'avancer vers moi un être irradiant une lumière si forte que mes yeux éblouis s'ouvrirent sur la lumière du jour.

MARIE CAVADIA.

TABLE DES MATIERES

POEMES, — ESSAIS, — ROMANS

ARCACHE (Jeanne)	<i>Promenade à Siwa</i>	223
ASSEM (Ismet)	<i>Désormais</i>	426
»	<i>Insomnie</i>	427
BRISKIN (Yonina)	<i>Odeurs</i>	543
»	<i>Les Mots</i>	544
CATTAUI (Georges)	<i>Louve</i>	242
»	<i>Noyau</i>	241
CAVADIA (Marie)	<i>L'air du mois</i> 175, 366, 448,	556
»	<i>Dix chansons de Marie</i>	
»	<i>l'Egyptienne</i>	15
»	<i>Poèmes</i>	117
»	<i>Printemps</i>	309
»	<i>Trois poèmes</i>	238
»	<i>Voyage autour d'une sonate</i> ...	182
DUMANI (Georges)	<i>Fragments</i>	52, 164, 243
FIKRY (Dorrrya)	<i>Une heure de musique chez</i>	
	<i>Haroun Al-Rachid</i>	263
NOUR EL AINE	<i>Nabaoueya la vendeuse de fro-</i>	
	<i>mage blanc</i> 157, 266, 361, 443,	550
OUT-EL-KOULOUB	<i>Le septième jour d'Aly,</i>	
	<i>fils de Khalil</i>	48
RASSIM (Ahmed)	<i>Pantoum négligé</i>	22
SEKALY (Josée)	<i>Normandie</i>	429
TERNI CIALENTE (Fausta)	<i>Le Jardin</i>	258
TEWFIK EL HAKIM	<i>Journal d'un substitut</i>	
	<i>de campagne</i>	399, 522
VAUCHER-ZANANIRI (Nelly)	<i>L'absent</i>	21
»	<i>Baghy</i>	154

WIET (Gaston)	<i>Traduction du « Journal d'un substitut de campagne »</i> (Tewfik el Hakim) 399, 522 <i>de la Renaissance</i> 149
ZAKY M. Hassan	<i>Traduction du « Journal d'un substitut de campagne »</i> (Tewfik el Hakim) 399, 522
ZANANIRI (Gaston Galal)	<i>Marines</i> 430
ZULFICAR (Mohamed)	<i>Les crabes</i> 13
»	<i>La légende du Houde-Houde...</i> 110
»	<i>La petite valise de ma mère...</i> 11
»	<i>Mon fils</i> 233

ART, — HISTOIRE, — LITTÉRATURE

C. (M.)	<i>Un poète : Georges Shéhadé...</i> 62
CATTAUI (Georges)	<i>Architectures en Judée.....</i> 459
CAVADIA (Marie)	<i>D'une explication succincte de la poésie</i> 59
D. (G.)	<i>M. Edouard Herriot et l'Egypte</i> 180
»	<i>Sur Gabriele d'Annunzio.....</i> 63
DRIOTON (Etienne)	<i>Ce que l'on sait du Théâtre Egyptien</i> 211, 294
»	<i>La figuration humaine dans le dessin égyptien</i> 24
DUMANI (Georges)	<i>Henri Naus</i> 372
»	<i>Pour sauver la personnalité du Caire</i> 285
FELINE (Pierre)	<i>Dialogue sur l'art</i> 511
FIKRY (Dorrrya)	<i>Le salon de Juliette Adam ...</i> 140
»	<i>L'orientalisme en musique</i> 543
GALLAD (Edouard)	<i>Ahmed Chawky</i> 433
GHALI (Mirrit Boutros)	<i>Sur un bas-relief égyptien ...</i> 35
GUILLEMIN (Henri)	<i>Lamartine et l'Egypte</i> 5
KADRIA HUSSEIN (Princesse)	<i>L'âge d'or de l'Egypte ancienne</i> 379, 486
»	<i>La Reine Teti-Sheri et la Restauration Nationale</i> 191
LALANDE (André)	<i>Les langues artificielles et l'Egypte</i> 73
LAUMOIS (André de)	<i>La double mort de M. de Robespierre</i> 133

LEPRETTE (Fernand)	<i>Mosques mortes,</i>	
	<i>Mosquées vivantes</i>	38
MEULES (Jacques G. des)	<i>Ronsard et les musiciens</i>	
	<i>de la Renaissance</i>	149
PEYRE (Henri)	<i>Le destin de la littérature</i>	
	<i>dans le monde actuel</i>	462
RAPNOUIL (Jean)	<i>Lamartine musulman ?</i>	127
Revue du Caire (La)	1
»	<i>Mohamed Zulficar</i>	369
RIAZ (Mamdouh)	<i>La Question de Palestine</i>	328
WIET (Gaston)	<i>Considérations sur</i>	
	<i>l'art musulman</i>	28
»	<i>Le fellah</i>	344
»	<i>Sultan Hassan</i>	86
»	<i>Taha Hussein</i>	370
TAHA HUSSEIN	<i>Débuts de la littérature</i>	
	<i>dramatique égyptienne</i>	44
ZANANIRI (Georges G.)	<i>Alexandrie</i>	274
ZULFICAR (Mohamed)	<i>L'agonie des jardins</i>	184
»	<i>L'orientation vers</i>	
	<i>la vraie Egypte</i>	271

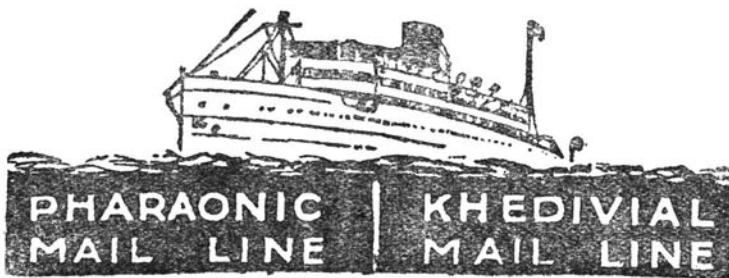
COMPTES RENDUS

B. (G.)	<i>Féerie du monde</i>	
	<i>(Abd el Méguid Ramadan)...</i>	67
BLUM (R.)	<i>Mémoires en vrac</i>	
	<i>(Jean Ajalbert)</i>	455
CAVADIA (Marie)	<i>Journal 1928-1934</i>	
	<i>(Julien Green)</i>	453
D. (G.)	<i>A midi, sous le ciel torride</i>	
	<i>(Nelly Vaucher-Zananiri)...</i>	178
»	<i>L'arche de Noé</i>	
	<i>(Jules Supervielle)</i>	282
»	<i>Le Soleil de mars</i>	
	<i>(Charles Braibant)</i>	374
DUMANI (Georges)	<i>Le Crépuscule du matin</i>	
	<i>(Bernard Barbey)</i>	278
»	<i>Le Grand Meaulnes</i>	
	<i>(Alain Fournier)</i>	451

V. Z. (N.)	<i>Lilith, hors d'ici</i>	
»	(Marc Chadourne)	65
	<i>Voiture 7, Place 15</i>	
	(Claude Aveline)	66
WIET (Gaston)	<i>Ces routes qui ne mènent</i>	
	à rien (Marcel Bosshard) ...	187
»	<i>La Mecque ville interdite</i>	
	(Jean Barois)	456
Z.	<i>L'Egypte millénaire et vivante</i>	
	(Camille Mauclair)	64
(...)	<i>Le Désert dans la porte céleste</i>	
	(El Kayem)	458

OUVRAGES AYANT FAIT L'OBJET DE COMPTES RENDUS

AJALBERT (Jean)	<i>Mémoires en vrac (R. Blum) ...</i>	455
AVELINE (Claude)	<i>Voiture 7, Place 15 (N.V.Z.)...</i>	66
AYROUT (Henry Habib)	<i>Mœurs et coutumes des fellahs</i>	
	(Gaston Wiet)	344
BARBEY (Bernard)	<i>Le Crépuscule du matin</i>	
	(Georges Dumani)	278
BAROIS (Jean)	<i>La Mecque ville interdite</i>	
	(Gaston Wiet)	456
BOSSHARD (Jean Marcel)	<i>Ces routes qui ne mènent</i>	
	à rien (Gaston Wiet)	187
BRAIBANT (Charles)	<i>Le soleil de mars (G.D.)</i>	374
CHADOURNE (Marc)	<i>Lilith, hors d'ici (N.V.Z.)</i>	65
FOURNIER (Alain)	<i>Le Grand Meaulnes</i>	
	(Georges Dumani)	451
GREEN (Julien)	<i>Journal 1928-1934</i>	
	(Marie Cavadia)	453
KAYEM (El)	<i>Le désert dans la porte céleste</i>	
	(.....)	458
MAUCLAIR (Camille)	<i>L'Egypte millénaire</i>	
	et vivante (Z.)	64
RAMADAN (Abd el Méguid)	<i>Féerie du monde (G.B.)</i>	67
SUPERVIELLE (Jules)	<i>L'Arche de Noé (G.D.)</i>	282
VAUCHER-ZANANIRI (Nelly)	<i>A midi, sous le ciel torride</i>	
	(G.D.)	178



SERVICES RAPIDES ET REGULIERS
ENTRE
ALEXANDRIE ET L'EUROPE

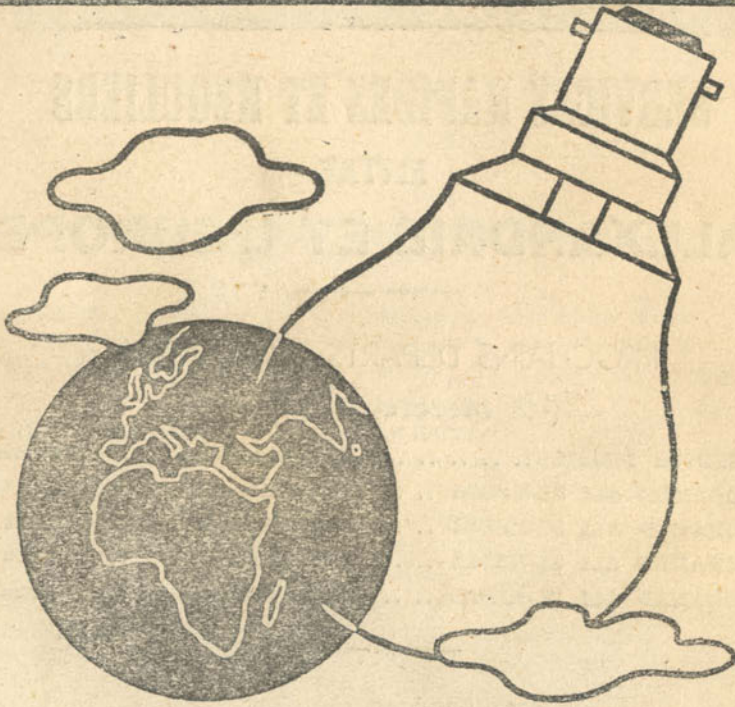
PROCHAINS DEPARTS D'ALEXANDRIE
 (les mercredis à midi)

KHEDIVE ISMAIL	Malte-Marseille	1 Février
MOHAMED ALI EL-KEBIR	Gènes-Marseille	15 Février
MOHAMED ALI EL-KFBIR	Malte-Marseille	1 Mars
MOHAMED ALI EL-KEBIR	Gènes-Marseille	15 Mars
MOHAMED ALI EL-KEBIR	Malte-Marseille	29 Mars

Autres services réguliers pour
 CHYPRE - LA PALESTINE - SYRIE - MER ROUGE

Pour tous renseignements, s'adresser à :
ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghoul et 7 rue Adib, Téléphone 21423.
LE CAIRE : 61, rue Ibrahim Pacha, Téléphone 46322 (2 lignes).
SUEZ : rue El Bosta El Khedivieh, Téléphone 50.
PORT-SAID : The English Coaling Company Ltd., Téléphone 333.
 ainsi qu'à tous les bureaux de **THOS. COOK & SON, AMERICAN EXPRESS Co. Inc.**, et aux principales Agences de Voyage.

PHILIPS



éclaire **MIEUX**

consomme **MOINS**

dure **LONGTEMPS**